



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~25407~~

~~019~~

~~BB 6. 34.~~



~~C/X 1213 A. 5~~

BS 3/11 (5)

~~407.~~

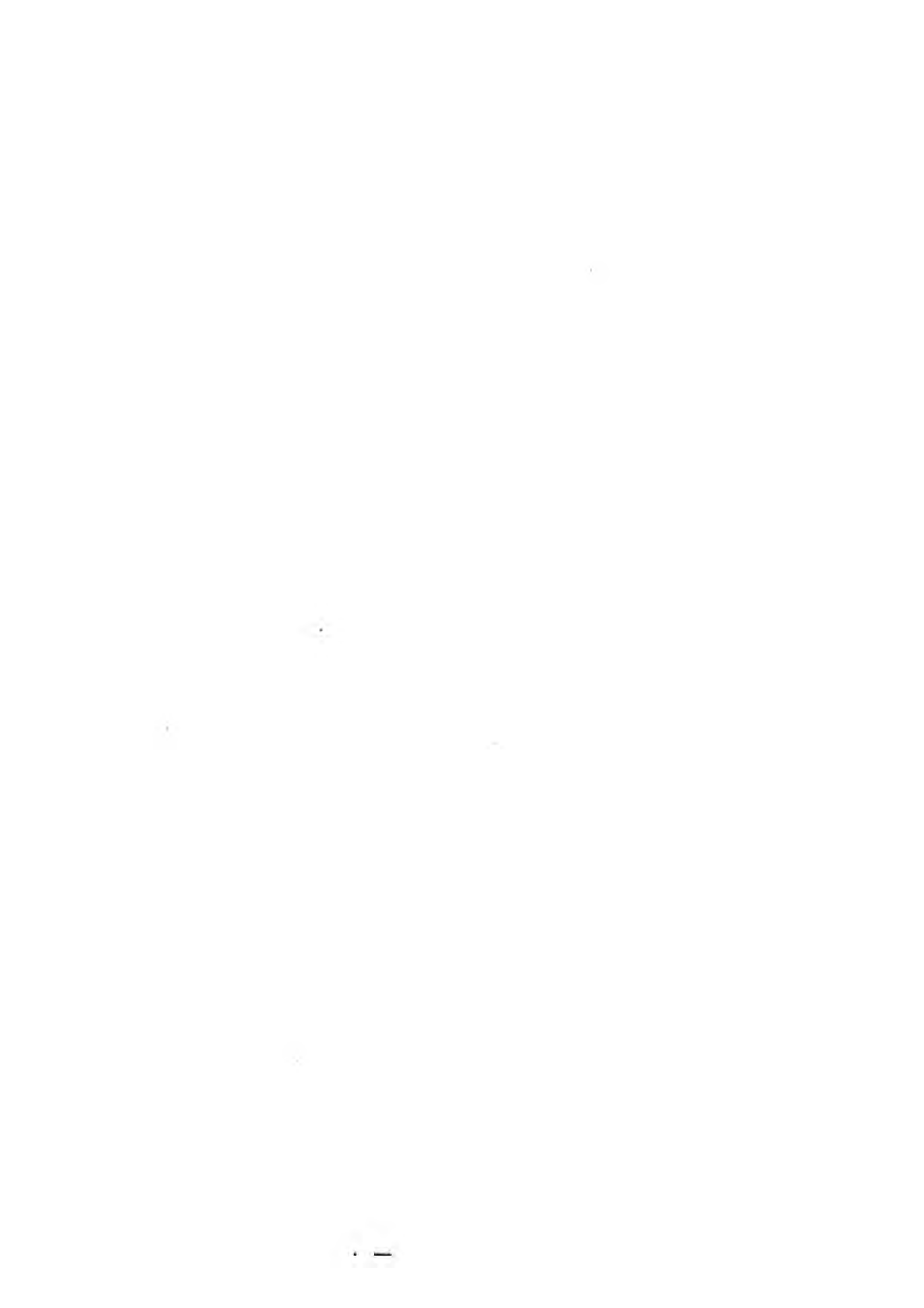
~~0119~~

6. 34.



~~A. 5~~

11 (5)



THEATRE

DE

P. CORNEILLE

5



THEATRE
DE
P. CORNEILLE

Texte de 1682

AVEC NOTICE ET NOTES

PAR

ALPHONSE PAULY

TOME CINQUIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

LE
THEATRE
DE
P. CORNEILLE.

Reveu & corrigé par l'Autheur.

III. PARTIE.



A PARIS,
Chez GUILLAUME DE LUYNE,
Libraire Juré, au Palais, en la Galerie des
Merciers, sous la montée de la Cour des
Aydes, à la Justice.

M. DC. LXXXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

POEMES

Contenus en cette troisième Partie.

RODOGUNE,	Tragédie.
HERACLIUS,	Tragédie.
ANDROMEDE,	Tragédie.
D. SANCHE D'ARRA- GON,	Comédie Héroïque.
NICOMEDE,	Tragédie.
PERTHARITE,	Tragédie.
OEDIPE,	Tragédie.
LA TOISON D'OR,	Tragédie.

DISCOURS
DES TROIS UNITEZ,
D'ACTION, DE JOUR, ET DE LIEU.





DISCOURS

DES TROIS UNITEZ,

D'ACTION, DE JOUR, ET DE LIEU.



ES deux Discours précédens, & l'examen des Pièces de Théâtre que contiennent mes deux premiers Volumes, m'ont fourny tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matières, qu'il m'en resteroit peu de chose à dire, si je me défendois absolument de répéter.

Je tiens donc, & je l'ay déjà dit, que l'unité d'action consiste dans la Comédie, en l'unité d'intrigue, ou d'obstacle aux desseins des principaux Acteurs, & en l'unité de péril dans la Tragédie, soit que son Héros y succombe, soit

qu'il en forte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une, & plusieurs intrigues, ou obstacles dans l'autre, pourveu que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre ; car alors la sortie du premier péril ne rend point l'action complète, puisqu'elle en attire un second, & l'éclaircissement d'un intrigue ne met point les Acteurs en repos, puisqu'il les embarrasse dans un nouveau. Ma mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachez l'un à l'autre, qui ne détruit point l'unité d'action ; mais j'en ay marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans Horace & dans Théodore, dont il n'est point besoin que le premier tuë sa sœur au sortir de sa victoire, ny que l'autre s'offre au Martyre, après avoir échappé la prostitution, & je me trompe fort, si la mort de Polyxène, & celle d'Astianax dans la Troade de Sénèque, ne font la mesme irrégularité.

En second lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la Tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le Théâtre. Celle que le Poëte choisit pour son Sujet doit avoir un commencement, un milieu, & une fin, & ces trois parties non seulement font autant d'actions qui aboutissent à la principale, mais en outre, chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la mesme subordination. Il n'y doit avoir qu'une action complète, qui laisse l'esprit de l'Auditeur dans

le calme, mais elle ne peut le devenir, que par plusieurs autres imparfaites, qui luy servent d'acheminemens, & tiennent cét Auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque Acte pour rendre l'action continuë. Il n'est pas besoin qu'on sçache précifément tout ce que font les Acteurs durant les intervalles qui les féparent, ny mesme qu'ils agissent, lors qu'ils ne paroissent point sur le Théâtre ; mais il est nécessaire que chaque Acte laisse une attente de quelque chose, qui se doive faire dans celuy qui le suit.

Si vous me demandiez ce que fait Cléopatre dans Rodogune, depuis qu'elle a quitté ses deux fils au second Acte, jusqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus au quatrième, je ferois bien empesché à vous le dire, & je ne croy pas estre obligé à en rendre conte : mais la fin de ce second prépare à voir un effort de l'amitié des deux frères pour régner, & desrober Rodogune à la haine envenimée de leur mère. On en voit l'effet dans le troisième, dont la fin prépare encor à voir un autre effort d'Antiochus, pour regagner ces deux ennemies, l'une après l'autre, & à ce que fait Séleucus dans le quatrième, qui oblige cette mère dénaturée à résoudre, & faire attendre ce qu'elle tafche d'exécuter au cinquième.

Dans le Menteur, tout l'intervalle du troisième au quatrième vray-semblablement se consume à dormir par tous les Acteurs : leur repos

n'empesche pas toutefois la continuité d'action entre ces deux Actes, parce que ce troisiéme n'en a point de complète. Dorante le finit par le dessein de chercher des moyens de regagner l'esprit de Lucrece, & dès le commencement de l'autre, il se presente pour tascher de parler à quelqu'un de ses gens, & prendre l'occasion de l'entretenir elle-mesme, si elle se montre.

Quand je dis qu'il n'est pas besoin de rendre conte de ce que font les Acteurs, cependant qu'ils n'occupent point la Scéne, je n'entens pas dire qu'il ne soit quelquefois fort à propos de le rendre ; mais seulement qu'on n'y est pas obligé, & qu'il n'en faut prendre le soin, que quand ce qui s'est fait derrière le Théâtre sert à l'intelligence de ce qui se doit faire devant les Spectateurs. Ainsi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopatre depuis le second Acte jusques au quatriéme, parce que durant tout ce temps-là elle a pû ne rien faire d'important pour l'action principale, que je prépare ; mais je fais connoître dès le premier vers du cinquiéme, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers à tuer Séleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'est ce qui me donne lieu de remarquer, que le Poëte n'est pas tenu d'exposer à la veuë toutes les actions particulières qui aménent à la principale. Il doit choisir celles qui luy sont les plus avantageuses à faire voir, soit par la beauté du spectacle, soit par l'éclat & la véhémence des passions

qu'elles produisent, soit par quelque autre agrément, qui leur soit attaché, & cacher les autres derrière la Scène, pour les faire connoître au Spectateur, ou par une narration, ou par quelque autre adresse de l'Art. Sur tout, il doit se souvenir que les unes & les autres doivent avoir une telle liaison ensemble, que les dernières soient produites par celles qui les précèdent, & que toutes aient leur source dans la Protase que doit former le premier Acte. Cette Règle que j'ay établie dès le premier Discours, bien qu'elle soit nouvelle, & contre l'usage des Anciens, a son fondement sur deux Passages d'Aristote. En voicy le premier. *Il y a grande différence, dit-il, entre les événemens qui viennent les uns après les autres, & ceux qui viennent les uns à cause des autres.* Les Maures viennent dans le Cid après la mort du Comte, & non pas à cause de la mort du Comte, & le Pêcheur vient dans D. Sanche, après qu'on soupçonne Carlos d'estre le Prince d'Arragon, & non pas à cause qu'on l'en soupçonne : ainsi tous les deux sont condamnables. Le second Passage est encor plus formel, & porte en termes exprès, *que tout ce qui se passe dans la Tragédie doit arriver nécessairement, ou vray-semblablement, de ce qui l'a précédé.*

La liaison des Scènes qui unit toutes les actions particulières de chaque Acte l'une avec l'autre, & dont j'ay parlé en l'examen de la Suivante, est un grand ornement dans un Poëme,

& qui fert beaucoup à former une continuité d'action, par la continuité de la représentation; mais enfin ce n'est qu'un ornement, & non pas une Règle. Les Anciens ne s'y sont pas toujours assujettis, bien que la plupart de leurs Actes ne soient chargés que de deux ou trois Scènes: ce qui la rendoit bien plus facile pour eux, que pour nous qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporteray que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle dans l'Ajax, dont le Monologue, avant que de se tuer, n'a aucune liaison avec la Scène qui le précède, ny avec celle qui le suit. L'autre est du troisième Acte de l'Eunuque de Térence, où celle d'Antiphon seul n'a aucune communication avec Chrèmes & Pythias qui sortent du Théâtre, quand il y entre. Les Sçavants de notre Siècle, qui les ont pris pour modèles dans les Tragédies qu'ils nous ont laissées, ont encore plus négligé cette liaison qu'eux, & il ne faut que jeter l'œil sur celles de Buchanan, de Grotius, & de Heinsius, dont j'ay parlé dans l'examen de Polyeucte, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoutumé nos Spectateurs, qu'ils ne sçauroient plus voir une Scène détachée, sans la marquer pour un défaut. L'œil & l'oreille même s'en scandalisent, avant que l'esprit y aye pu faire de réflexion. Le quatrième Acte de Cinna demeure au dessous des autres par ce manquement, & ce qui n'étoit

point une Règle autrefois, l'est devenu maintenant, par l'affidüité de la Pratique.

J'ay parlé de trois sortes de liaisons dans cet examen de la Suivante. J'ay montré aversion pour celles de bruit, indulgence pour celles de veuë, estime pour celles de presence & de discours, & dans ces dernières, j'ay confondu deux choses, qui méritent d'estre séparées. Celles qui font de presence & de discours ensemble ont sans doute toute l'excellence dont elles font capables, mais il en est de discours sans presence, & de presence sans discours, qui ne font pas dans le mesme degré. Un Acteur qui parle à un autre d'un lieu caché, sans se montrer, fait une liaison de discours sans presence, qui ne laisse pas d'estre fort bonne, mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure sur le Théâtre seulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer, fait une liaison de presence sans discours, qui souvent a mauvaise grace, & tombe dans une affectation mandiée, plutôt pour remplir ce nouvel usage qui passe en Précepte, que pour aucun besoin qu'en puisse avoir le Sujet. Ainsi dans le troisiéme Acte de Pompée, Achorée après avoir rendu conte à Charmion de la réception que César a faite au Roy, quand il luy a présenté la teste de ce Héros, demeure sur le Théâtre, où il voit venir l'un & l'autre, seulement pour entendre ce qu'ils diront, & le rapporter à Cléopatre. Timante fait la mesme chose au quatriéme d'Androméde, en

faveur de Phinée, qui se retire à la veuë du Roy & de toute la Cour, qu'il voit arriver. Ces Personnages qui deviennent muets, lient assez mal les Scènes, où ils ont si peu de part, qu'ils n'y font contez pour rien. Autre chose est, quand ils se tiennent cachez pour s'instruire de quelque secret d'importance par le moyen de ceux qui parlent, & qui croient n'estre entendus de personne; car alors, l'intereft qu'ils ont à ce qui se dit, joint à une curiosité raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent sçavoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action, malgré leur silence. Mais en ces deux exemples, Timante & Achorée meslent une presence si froide aux Scènes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiser, quelque couleur que je leur donne pour leur servir de prétexte, ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précédent, tant l'une, & l'autre Pièce s'en peut aisément passer.

Bien que l'action du Poëme Dramatique doive avoir son unité, il y faut considerer deux parties, le nœud, & le dénouement. *Le nœud est composé selon Aristote en partie de ce qui s'est passé hors du Théâtre avant le commencement de l'action qu'on y décrit, & en partie de ce qui s'y passe; le reste appartient au dénouement. Le changement d'une fortune en l'autre fait la separation de ces deux parties. Tout ce qui le précède est de la première, & ce changement avec ce qui le suit, regarde l'autre.* Le nœud dépend entièrement du choix, & de l'imagination industrieuse du

Poëte, & l'on n'y peut donner de Règle, finon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vray-femblable, ou le nécessaire, dont j'ay parlé dans le second Discours ; à quoy j'ajoute un conseil de s'embarasser, le moins qu'il luy est possible, de choses arrivées avant l'action qui se represente. Ces narrations importent d'ordinaire, parce qu'elles ne sont pas attendues, & qu'elles gênent l'esprit de l'Auditeur, qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant, pour comprendre ce qu'il voit représenter ; mais celles qui se font des choses qui arrivent, & se passent derrière le Théâtre, depuis l'action commencée, sont toujours un meilleur effet, parce qu'elles sont attendues avec quelque curiosité, & sont partie de cette action qui se represente. Une des raisons qui donne tant d'illustres suffrages à Cinna pour le mettre au dessus de ce que j'ay fait, c'est qu'il n'y a aucune narration du passé, celle qu'il fait de sa conspiration à Aemilie, étant plutôt un ornement qui chatouille l'esprit des Spectateurs, qu'une instruction nécessaire de particularitez qu'ils doivent sçavoir, & imprimer dans leur mémoire, pour l'intelligence de la fuite. Aemilie leur fait assez connoître, dans les deux premières Scènes, qu'il conspiroit contre Auguste en sa faveur, & quand Cinna luy diroit tout simplement que les conjurez sont prests au lendemain, il avanceroit autant pour l'action, que par les cent vers qu'il employe à

luy rendre conte, & de ce qu'il leur a dit, & de la manière dont ils l'ont reçu. Il y a des intrigues qui commencent dès la naissance du Héros, comme celuy d'Héraclius, mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du Spectateur, & l'empeschent souvent de prendre un plaisir entier aux premières representations, tant ils le fatiguent.

Dans le dénouement je trouve deux choses à éviter, le simple changement de volonté, & la Machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un Poëme, quand celuy qui a fait obstacle aux desseins des premiers Acteurs, durant quatre Actes, en desiste au cinquième, sans aucun événement notable qui l'y oblige. J'en ay parlé au premier Discours, & n'y ajoûteray rien icy. La Machine n'a pas plus d'adresse, quand elle ne sert qu'à faire descendre un Dieu, pour accommoder toutes choses, sur le point que les Acteurs ne sçavent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'Apollon agit dans l'Oreste. Ce Prince & son amy Pylade accusez par Tindare & Ménélas de la mort de Clytemnestre, & condamnés à leur poursuite, se faisoient d'Hélène & d'Hermione; ils tüent, ou croyent tüer la première, & menacent d'en faire autant de l'autre, si on ne revoque l'Arrest prononcé contre eux. Pour apaiser ces troubles, Euripide ne cherche point d'autre finesse, que de faire descendre Apollon du Ciel, qui d'autorité absoluë

ordonne qu'Oreste épouse Hermione, & Pylade Electre, & de peur que la mort d'Hélène n'y fervist d'obstacle, n'y ayant pas d'apparence qu'Hermione épousast Oreste qui venoit de tuer sa mère, il leur apprend qu'elle n'est pas morte, & qu'il l'a defrobée à leurs coups, & enlevée au Ciel dans l'instant qu'ils pensoient la tuer. Cette sorte de Machine est entièrement hors de propos, n'ayant aucun fondement sur le reste de la Pièce, & fait un dénouement vicieux : mais je trouve un peu de rigueur au sentiment d'Aristote, qui met en mesme rang le char, dont Médée se fert, pour s'enfuir de Corinthe, après la vengeance qu'elle a prise de Créon. Il me semble que c'en est un assez grand fondement, que de l'avoir faite Magicienne, & d'en avoir rapporté dans le Poëme des actions autant au dessus des forces de la Nature, que celle-la. Après ce qu'elle a fait pour Jason à Colchos, après qu'elle a rajeuny son père Aeson depuis son retour, après qu'elle a attaché des feux invisibles au present qu'elle a fait à Créüse, ce char volant n'est point hors de la vray-semblance, & ce Poëme n'a point besoin d'autre préparation, pour cét effet extraordinaire. Sénèque luy en donne une par ce Vers, que Médée dit à sa Nourrice,

Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum aveham,

& moy, par celuy-cy qu'elle dit à Aegée,

Je vous suivray demain par un chemin nouveau.

Ainsi la condamnation d'Euripide, qui ne s'y est servy d'aucune précaution, peut estre juste, & ne retomber ny sur Sénèque, ny sur moy, & je n'ay point besoin de contredire Aristote, pour me justifier sur cét Article.

De l'Action je passe aux Actes, qui en doivent contenir chacun une portion, mais non pas si égale, qu'on n'en réserve plus pour le dernier que pour les autres, & qu'on n'en puisse moins donner au premier qu'aux autres. On peut mesme ne faire autre chose dans ce premier, que peindre les Mœurs des Personnages, & marquer à quel point ils en font de l'Histoire, qu'on va représenter. Aristote n'en prescrit point le nombre, Horace le borne à cinq, & bien qu'il défende d'y en mettre moins, les Espagnols s'opiniafrent à l'arrêter à trois, & les Italiens font souvent la mesme chose. Les Grecs les distinguoient par le chant du Chœur, & comme je trouve lieu de croire qu'en quelques-uns de leurs Poëmes, ils le faisoient chanter plus de quatre fois, je ne voudrois pas répondre qu'ils ne les pouffassent jamais au delà de cinq. Cette manière de les distinguer étoit plus incommode que la nostre ; car, ou l'on prètoit attention à ce que chantoit le Chœur, ou l'on n'y en prètoit point. Si l'on y en prètoit, l'esprit de l'Auditeur étoit trop tendu, & n'avoit aucun moment pour se delasser. Si l'on n'y en prètoit point, son attention étoit

trop dissipée par la longueur du chant, & lors qu'un autre Acte commençoit, il avoit besoin d'un effort de mémoire, pour rappeler en son imagination ce qu'il avoit déjà veu, & en quel point l'action étoit demeurée. Nos violons n'ont aucune de ces deux incommoditez. L'Esprit de l'Auditeur se relâche durant qu'ils jouent, & réfléchit même sur ce qu'il a veu, pour le louer, ou le blâmer, suivant qu'il luy a plû, ou déplû, & le peu qu'on les laisse jouer luy en laisse les idées si récentes, que quand les Acteurs reviennent, il n'a point besoin de se faire d'effort pour rappeler, & renouer son attention.

Le nombre des Scènes dans chaque Acte ne reçoit aucune Règle : mais comme tout l'Acte doit avoir une certaine quantité de Vers qui proportionne sa durée à celle des autres, on y peut mettre plus, ou moins de Scènes, selon qu'elles sont plus, ou moins longues, pour employer le temps que tout l'Acte ensemble doit consumer. Il faut, s'il se peut, y rendre raison de l'entrée, & de la sortie de chaque Acteur. Sur tout pour la sortie, je tiens cette Règle indispensable, & il n'y a rien de si mauvaise grace, qu'un Acteur qui se retire du Théâtre, seulement parce qu'il n'a plus de Vers à dire.

Je ne serois pas si rigoureux pour les entrées. L'Auditeur attend l'Acteur, & bien que le Théâtre représente la chambre, ou le cabinet de celui qui parle, il ne peut toutefois s'y

montrer, qu'il ne vienne de derrière la tapifferie, & il n'est pas toujours aisé de rendre raison de ce qu'il vient de faire en ville, avant que de rentrer chez luy, puisque mesme quelquefois il est vray-semblable qu'il n'en est pas fort. Je n'ay veu personne se scandaliser de voir Aemilie commencer Cinna, sans dire pourquoy elle vient dans sa chambre. Elle est presmée y estre avant que la Pièce commence, & ce n'est que la nécessité de la representation, qui la fait sortir de derrière le Théâtre, pour y venir. Ainsi je dispenserois volontiers de cette rigueur toutes les premières Scènes de chaque Acte, mais non pas les autres, parce qu'un Acteur occupant une fois le Théâtre, aucun n'y doit entrer, qui n'aye sujet de parler à luy, ou du moins, qui n'aye lieu de prendre l'occasion, quand elle s'offre. Sur tout lors qu'un Acteur entre deux fois dans un Acte, soit dans la Comédie, soit dans la Tragédie, il doit absolument, ou faire juger qu'il reviendra bien-toft, quand il sort la première fois, comme Horace dans le second Acte, & Julie dans le troisième de la mesme Pièce, ou donner raison, en rentrant, pourquoy il revient si-toft.

Aristote veut que la Tragédie bien faite soit belle, & capable de plaire sans le secours des Comédiens, & hors de la representation. Pour faciliter ce plaisir au Lecteur, il ne faut non plus gesner son esprit, que celui du Spectateur, parce que l'effort qu'il est obligé de se faire

pour la concevoir, & se la représenter luy-même dans son esprit, diminuë la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi je ferois d'avis que le Poëte prît grand soin de marquer à la marge les menuës actions, qui ne méritent pas qu'il en charge ses Vers, & qui leur osteroient même quelque chose de leur dignité, s'il se ravaloit à les exprimer. Le Comédien y supplée aisément sur le Théâtre, mais sur le livre on seroit assez souvent réduit à deviner, & quelquefois même on pourroit deviner mal, à moins que d'estre instruit par là de ces petites choses. J'avoüe que ce n'est pas l'usage des Anciens, mais il faut m'avoüer aussi, que faute de l'avoir pratiqué, ils nous laissent beaucoup d'obscuritez dans leurs Poëmes, qu'il n'y a que les Maîtres de l'Art, qui puissent développer : encor ne sçais-je s'ils en viennent à bout, toutes les fois qu'ils se l'imaginent. Si nous nous assujettissions à suivre entièrement leur Méthode, il ne faudroit mettre aucune distinction d'Actes, ny de Scènes, non plus que les Grecs. Ce manque est souvent cause que je ne sçais combien il y a d'Actes dans leurs Pièces, ny si à la fin d'un Acte un Acteur se retire, pour laisser chanter le Chœur, ou s'il demeure sans action cependant qu'il chante, parce que ny eux, ny leurs interprètes, n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encor une autre raison particulière de ne pas négliger ce petit secours, comme

ils ont fait. C'est que l'impression met nos Pièces entre les mains des Comédiens, qui courent les Provinces, que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire, & qui feroient d'étranges contre temps, si nous ne leur aidions par ces Notes. Ils se trouveroient bien embarrassés au cinquième Acte des Pièces qui finissent heureusement, & où nous rassemblons tous les Acteurs sur nostre Théâtre, ce que ne faisoient pas les Anciens. Ils diroient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre, principalement quand il faut que le même Acteur parle à trois ou quatre, l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celui de Cléopâtre à Laonice pour luy aller querir du poison, il faudroit un *A parte* pour l'exprimer en Vers, si l'on se vouloit passer de ces avis en marge, & l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres, qui nous donnent le vray & unique moyen de faire, suivant le sentiment d'Aristote, que la Tragédie soit aussi belle à la lecture, qu'à la représentation, en rendant facile à l'imagination du Lecteur tout ce que le Théâtre présente à la veüe des Spectateurs.

La Règle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, *que la Tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du Soleil, ou tascher de ne le passer pas de beaucoup.* Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent estre entendues d'un jour naturel

de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze. Ce font deux opinions dont chacune a des partisans considérables, & pour moy je trouve qu'il y a des Sujets si malaisez à renfermer en si peu de temps, que non seulement je leur accorderois les vingt-quatre heures entières, mais je me ferois mesme de la licence que donne ce Philosophe de les excéder un peu, & les pousserois sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une Maxime en Droit qu'il faut élargir la faveur, & restreindre les rigueurs, *Odia restringenda, favores ampliandi*, & je trouve qu'un Auteur est assez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos Anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide, dans les Suppliantes, fait partir Thésée d'Athènes avec une Armée, donner une bataille devant les murs de Thèbes, qui en étoient éloignées de douze, ou quinze lieues, & revenir victorieux en l'Acte suivant; & depuis qu'il est party, jusqu'à l'arrivée du Messager qui vient faire le récit de sa Victoire, Aethra & le Chœur n'ont que trente-six Vers à dire. C'est assez bien employé un temps si court. Aeschyle fait revenir Agamemnon de Troye avec une vitesse encor toute autre. Il étoit demeuré d'accord avec Clytemnestre sa femme, que si-tost que cette Ville seroit prise, il le luy feroit sçavoir par des flambeaux disposés de montagne en montagne, dont le second s'allumeroit incontinent à la veüe du premier, le troisième à la veüe du

second, & ainsi du reste, & par ce moyen elle devoit apprendre cette grande Nouvelle dès la même nuit. Cependant à peine l'a-t'elle aprise par ces flambeaux allumés qu'Agamemnon arrive, dont il faut que le Navire, quoy que battu d'une tempeste, si j'ay bonne mémoire, aye été aussi viste, que l'œil à découvrir ces lumières. Le Cid & Pompée, où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignés de cette licence, & s'ils forcent la vray-semblance commune en quelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilités.

Beaucoup déclament contre cette Règle, qu'ils nomment tyrannique, & auroient raison, si elle n'étoit fondée que sur l'autorité d'Aristote : mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle, qui luy sert d'appuy. Le Poëme Dramatique est une imitation, ou pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes, & il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellens, qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, & ressembleroit parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandoit pas davantage pour sa réalité. Ainsi ne nous arrêtons point ny aux douze, ny aux vingt-quatre heures ; mais refferons l'action du Poëme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux, & soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit ; je ne croy pas que Rod-

gune en demande guère davantage, & peut estre qu'elles suffiroient pour Cinna. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons en quatre, six, dix ; mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre, de peur de tomber dans le dérèglement, & de réduire tellement le portrait en petit, qu'il n'aye plus ses dimensions proportionnées, & ne soit qu'imperfection.

Sur tout je voudrois laisser cette durée à l'imagination des Auditeurs, & ne déterminer jamais le temps qu'elle emporte, si le Sujet n'en avoit besoin ; principalement quand la vray-semblance y est un peu forcée, comme au Cid, parce qu'alors cela ne sert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors mesme que rien n'est violenté dans un Poëme par la nécessité d'obéir à cette Règle, qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du Théâtre que le Soleil se lève, qu'il est Midy au troisiéme Acte, & qu'il se couche à la fin du dernier ? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner. Il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le temps où on la renferme, & qu'on le puisse trouver aisément, si l'on y veut prendre garde, sans y appliquer l'esprit malgré soy. Dans les actions mesme qui n'ont point plus de durée que la représentation, cela feroit de mauvaise grace, si l'on marquoit d'Acte en Acte qu'il s'est passé une demie heure de l'un à l'autre.

Je répète ce que j'ay dit ailleurs, que quand nous prenons un temps plus long, comme de

dix heures, je voudrois que les huit, qu'il faut perdre, se consumassent dans les intervalles des Actes, & que chacun d'eux n'eust en son particulier que ce que la representation en consume, principalement, lors qu'il y a liaison de Scènes perpetuelle, car cette liaison ne souffre point de vuide entre deux Scènes. J'estime toutesfois que le cinquième par un privilège particulier a quelque droit de presser un peu le temps en forte que la part de l'action qu'il represente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa representation. La raison en est, que le Spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, & que quand elle dépend d'Acteurs qui sont sortis du Théâtre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent, en attendant de leurs Nouvelles, ne fait que languir, & semble demeurer sans action. Il est hors de doute que depuis que Phocas est fort au cinquième d'Héraclius, jusqu'à ce qu'Amyntas vienne raconter sa mort, il faut plus de temps pour ce qui se fait derrière le Théâtre, que pour le récit des Vers qu'Héraclius, Martian, & Pulchérie employent à plaindre leur malheur. Prusias & Flaminius dans celui de Nicomède n'ont pas tout le loisir dont ils auroient besoin pour se rejoindre sur la Mer, consulter ensemble, & revenir à la defence de la Reine, & le Cid n'en a pas assez pour se battre contre D. Sanche, durant l'entretien de l'Infante avec Léonor, & de Chimène avec Elvire. Je l'ay bien veu, & n'ay

point fait de scrupule de cette précipitation, dont peut estre on trouveroit plusieurs exemples chez les Anciens, mais ma pareffe dont j'ay déjà parlé me fera contenter de celuy-cy, qui est de Térence dans l'Andrienne. Simon y fait entrer Pamphile son fils chez Glycère pour en faire sortir le Vieillard Criton, & s'éclaircir avec luy de la naissance de sa Maîtresse, qui se trouve fille de Chrêmes. Pamphile y entre, parle à Criton, le prie de le servir, revient avec luy, & durant cette entrée, cette prière, & cette sortie, Simon & Chrêmes, qui demeurent sur le Théâtre, ne disent que chacun un Vers, qui ne sçauroit donner tout au plus à Pamphile que le loisir de demander où est Criton, & non pas de parler à luy, & luy dire les raisons qui le doivent porter à découvrir en sa faveur ce qu'il sçait de la naissance de cette inconnuë.

Quand la fin de l'action dépend d'Acteurs qui n'ont point quitté le Théâtre, & ne font point attendre de leurs Nouvelles, comme dans Cinna, & dans Rodogune, le cinquième Acte n'a point besoin de ce privilège, parce qu'alors toute l'action est en veuë; ce qui n'arrive pas, quand il s'en passe une partie derrière le Théâtre depuis qu'il est commencé. Les autres Actes ne méritent point la mesme grace. S'il ne s'y trouve pas assez de temps pour y faire rentrer un Acteur qui en est fort, ou pour faire sçavoir ce qu'il a fait depuis cette sortie, on peut attendre à en rendre conte en l'Acte suivant, &

le violon qui les distingue l'un de l'autre en peut confumer, autant qu'il en est besoin ; mais dans le cinquième il n'y a point de remise, l'attention est épuisée, & il faut finir.

Je ne puis oublier que bien qu'il ne faille réduire toute l'action Tragique en un jour, cela n'empêche pas que la Tragédie ne fasse connoître par narration, ou par quelque autre manière plus artificieuse, ce qu'a fait son Héros en plusieurs années, puis qu'il y en a dont le nœud consiste en l'obscurité de sa naissance qu'il faut éclaircir, comme Oedipe. Je ne répéteray point que moins on se charge d'actions passées, plus on a l'Auditeur propice, par le peu de geste qu'on luy donne, en luy rendant toutes les choses présentes, sans demander aucune réflexion à sa mémoire, que pour ce qu'il a veu : mais je ne puis oublier que c'est un grand ornement pour un Poëme que le choix d'un jour illustre, & attendu depuis quelque temps. Il ne s'en présente pas toujours des occasions, & dans tout ce que j'ay fait jusqu'icy, vous n'en trouverez de cette nature que quatre. Celuy d'Horace, où deux Peuples devoient décider de leur Empire par une bataille, celuy de Rodogune, d'Andromède, & de Don Sanche. Dans Rodogune c'est un jour choisi par deux Souverains, pour l'effet d'un Traité de paix entre leurs Couronnes ennemies, pour une entière réconciliation de deux rivales par un mariage, & pour l'éclaircissement d'un secret de

plus de vingt ans, touchant le droit d'aînesse entre deux Princes gêmeaux, dont dépend le Royaume & le succès de leur amour. Celuy d'Andromède & de D. Sanche ne font pas de moindre considération, mais comme je le viens de dire, les occasions ne s'en offrent pas souvent, & dans le reste de mes Ouvrages je n'ay pû choisir des jours remarquables, que par ce que le hazard y fait arriver, & non pas par l'employ, où l'ordre public les aye destinez de longue main.

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun Précepte ny dans Aristote, ny dans Horace. C'est ce qui porte quelques-uns à croire que la Règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité du jour, & à se persuader en suite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller & revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licentieuse, & si l'on faisoit aller un Acteur en poste, les deux côtes du Théâtre pourroient représenter Paris, & Roüen. Je souhaiterois, pour ne point gésner du tout le Spectateur, que ce qu'on fait représenter devant luy en deux heures se pût passer en effet en deux heures, & que ce qu'on luy fait voir sur un Théâtre qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre, ou dans une Salle, suivant le choix qu'on en auroit fait ; mais souvent cela est si malaisé, pour ne dire, impossible, qu'il faut de nécessité trouver quelque élargissement pour le lieu, comme pour le temps. Je l'ay

fait voir exact dans Horace, dans Polyeucte, & dans Pompée; mais il faut pour cela, ou n'introduire qu'une femme, comme dans Polyeucte, ou que les deux qu'on introduit ayent tant d'amitié l'une pour l'autre & des intérêts si conjoints qu'elles puissent estre toujours ensemble, comme dans l'Horace, ou qu'il leur puisse arriver, comme dans Pompée, où l'empressement de la curiosité naturelle fait fortir de leurs Apartemens Cléopatre au second Acte, & Cornélie au cinquième, pour aller jusque dans la grande Salle du Palais du Roy, au devant des Nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de mesme dans Rodogune. Cléopatre & elle ont des intérêts trop divers pour expliquer leurs plus secretes pensées en mesme lieu. Je pourrois en dire ce que j'ay dit de Cinna, où en général tout se passe dans Rome, & en particulier moitié dans le cabinet d'Auguste, & moitié chez Aemilie. Suivant cet ordre le premier Acte de cette Tragédie feroit dans l'antichambre de Rodogune, le second dans la chambre de Cléopatre, le troisième dans celle de Rodogune: mais si le quatrième peut commencer chez cette Princeesse, il n'y peut achever, & ce que Cléopatre y dit à ses deux fils, l'un après l'autre, y feroit mal placé. Le cinquième a besoin d'une Salle d'Audience, où un grand Peuple puisse estre present. La mesme chose se rencontre dans Héraclius. Le premier Acte feroit fort bien dans le cabinet de Phocas, & le second chez

Léontine ; mais si le troisième commence chez Pulchérie, il n'y peut achever, & il est hors d'apparence que Phocas délibère dans l'Appartement de cette Princesse de la perte de son frère.

Nos Anciens, qui faisoient parler leurs Rois en Place publique, donnoient assez aisément l'unité rigoureuse de lieu à leurs Tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son Ajax, qui sort du Théâtre afin de trouver un lieu écarté pour se tuer, & s'y tue à la vue du Peuple ; ce qui fait juger aisément que celui où il se tue, n'est pas le même que celui d'où on l'a vu sortir, puisqu'il n'en est sorti que pour en choisir un autre.

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les Rois & les Princeses de leurs Appartemens, & comme souvent la différence & l'opposition des intérêts de ceux qui sont logés dans le même Palais, ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences, & ouvrent leurs secrets en même chambre, il nous faut chercher quelque autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos Poèmes : autrement il faudroit prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible, mais comme elle ne s'accorde pas avec toute sorte de Sujets, j'accorderois tres-volontiers que ce qu'on feroit

passer en une seule Ville auroit l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le Théâtre representast cette Ville tout entière, cela seroit un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers, enfermez dans l'enclos de ses murailles. Ainsi la Scène de Cinna ne fort point de Rome, & est tantost l'Apartment d'Auguste dans son Palais, & tantost la maison d'Aemilie. Le menteur a les Tuilleries & la Place Royale dans Paris, & la Suite fait voir la prison, & le logis de Mélicite dans Lyon. Le Cid multiplie encor davantage les lieux particuliers sans quitter Séville, & comme la liaison de Scènes n'y est pas gardée, le Théâtre dès le premier Acte est la maison de Chimène, l'Apartment de l'Infante dans le Palais du Roy, & la Place publique. Le second y ajoûte la chambre du Roy, & sans doute il y a quelque excès dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu, quand elle est inévitable, je voudrois qu'on fist deux choses. L'une, que jamais on ne changeast dans le mesme Acte, mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois premiers de Cinna; l'autre, que ces deux lieux n'eussent point besoin de diverses décorations, & qu'aucun des deux ne fust jamais nommé, mais seulement le lieu général où tous les deux sont compris, comme Paris, Rome, Lyon, Constantinople, &c. Cela aideroit à tromper l'Auditeur, qui ne voyant rien qui luy marquast la diversité des lieux, ne

s'en appercevroit pas, à moins d'une reflexion malicieuse & critique, dont il y en a peu qui soient capables, la plupart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voyent representer. Le plaisir qu'ils y prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse, pour s'en dégouster, & ils ne le reconnoissent que par force, quand il est trop visible, comme dans le *Menteur* & la *Suite*, où les différentes décorations font reconnoître cette duplicité de lieu, malgré qu'on en ait.

Mais comme les personnes qui ont des interets oppozés ne peuvent pas vray-semblablement expliquer leurs secrets en mesme place, & qu'ils sont quelquefois introduits dans le mesme Acte, avec liaison de Scènes qui emporte nécessairement cette unité, il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qui forme la vray-semblance rigoureuse, & voir comment pourra subsister le quatrième Acte de *Rodogune*, & le troisième d'*Héraclius*, où j'ay déjà marqué cette répugnance du costé des deux personnes ennemies qui parlent en l'un & en l'autre. Les Jurisconsultes admettent des fictions de Droit, & je voudrois à leur exemple introduire des fictions de Théâtre, pour établir un lieu Théatral, qui ne seroit, ny l'Appartement de *Cléopatre*, ny celui de *Rodogune* dans la Pièce qui porte ce titre, ny celui de *Phocas*, de *Léontine*, ou de *Pulchérie* dans *Héraclius*, mais une Salle, sur laquelle ouvrent ces divers

Apartemens, à qui j'attribuërois deux privilèges. L'un que chacun de ceux qui y parleroient fust prefumé y parler avec le mefme fecret que s'il étoit dans fa chambre ; l'autre, qu'au lieu que dans l'ordre commun il eft quelquefois de la bienféance que ceux qui occupent le Théâtre aillent trouver ceux qui font dans leur cabinet pour parler à eux, ceux cy pûffent les venir trouver fur le Théâtre, fans choquer cette bienféance, afin de conferver l'unité de lieu, & la liaifon des Scènes. Ainfi Rodogune dans le premier Acte vient trouver Laonice qu'elle devoit mander pour parler à elle ; & dans le quatrième, Cléopatre vient trouver Antiochus au mefme lieu où il vient de fléchir Rodogune, bien que dans l'exaëte vray-femblance ce Prince devoit aller chercher fa mère dans fon cabinet, puis qu'elle hait trop cette Princeffe pour venir parler à luy, dans fon Apartement, où la première Scène fixeroit le reste de cét Acte, fi l'on n'apportoit ce tempérament, dont j'ay parlé, à la rigoureuse unité de lieu.

Beaucoup de mes Pièces en manqueront, fi l'on ne veut point admettre cette moderation, dont je me contenteray toûjours à l'avenir, quand je ne pourray fatisfaire à la dernière rigueur de la Régle. Je n'ay pû y en réduire que trois, Horace, Polyeuëte, & Pompée. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en auray encor davantage pour ceux dont je verray réuffir les ouvrages fur la Scène avec

quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'estre sévères, mais, s'ils vouloient donner dix, ou douze Poëmes de cette nature au Public, ils élargiroient peut estre les Régles, encor plus que je ne fais, si-toft qu'ils auroient reconnu par l'expérience, quelle contrainte apporte leur exactitude, & combien de belles choses elle bannit de nostre Théâtre. Quoy qu'il en soit, voila mes opinions, ou si vous voulez mes hérésies, touchant les principaux points de l'Art, & je ne sçais point mieux accorder les Régles anciennes avec les agrémens modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens, & je feray tout prest de les suivre, lors qu'on les aura mis en pratique, aussi heureusement qu'on y a veu les miens.





EXAMEN

DES

POÈMES CONTENUS

EN CETTE TROISIÈME PARTIE.

10

11

12

13

14

15

16

17



EXAMEN

DES

POÈMES CONTENUS

EN CETTE TROISIÈME PARTIE.

RODOGUNE.



Le Sujet de cette Tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voicy les paroles sur la fin du Livre qu'il a fait des guerres de Syrie. Démétrius surnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, & vécut quelque temps prisonnier dans la Cour de leur Roy Phraates, dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, Domestique des Rois précédens, s'empara du Trône de

Syrie, & y fit affeoir un Aléxandre encor enfant, fils d'Aléxandre le bastard, & d'une fille de Ptolomé. Ayant gouverné quelque temps comme Tuteur sous le nom de ce Pupille, il s'en défit, & prit luy-mefme la Couronne, sous un nouveau nom de Tryphon, qu'il se donna. Antiochus, frère du Roy prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes, & les troubles qui l'avoient suivie, revint dans la Syrie, où ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là il porta ses armes contre Phraates, & vaincu dans une bataille, il se tua luy-mefme. Démétrius retournant en son royaume fut tüé par sa femme Cléopatre, qui luy dressa des embusches sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avoit épousée, dont elle avoit conçu une telle indignation, qu'elle avoit épousé ce mesme Antiochus frère de son mary. Elle avoit deux fils de Démétrius, dont elle tua Séleucus l'aîné, d'un coup de fléche, si-toft qu'il eust pris le Diademe après la mort de son père, soit qu'elle craignist qu'il ne la voulust venger sur elle, soit que la mesme fureur l'emportast à ce nouveau parricide. Antiochus son frère luy succéda, & contraignit cette mère dénaturée de prendre le poison qu'elle luy avoit préparé.

Justin, en son 36, 38, & 39 liv. raconte cette Histoire plus au long avec quelques autres circonstances. Le premier des Machabées & Jofephe au 13. des Antiquitez Judaïques, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à fait

avec Appian. C'est à luy que je me suis attaché pour la Narration que j'ay mise au premier Acte, & pour l'effet du cinquième, que j'ay adoucy du costé d'Antiochus. J'en ay dit la raison ailleurs. Le reste sont des Episodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'Histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vray-semblablement l'amenoit en Syrie, prendre possession de sa Couronne. J'ay fait porter à la Pièce le nom de cette Princesse, plutôt que celui de Cléopatre, que je n'ay mesme osé nommer dans mes Vers, de peur qu'on ne confondist cette Reine de Syrie avec cette fameuse Princesse d'Egypte qui portoit mesme nom, & que l'idée de celle cy beaucoup plus connue que l'autre, ne femast une dangereuse préoccupation parmy les Auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la Cour, quel étoit celui de mes Poëmes que j'estimois le plus, & j'ay trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de Cinna, ou du Cid, que je n'ay jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ay toujours eüe pour celui cy, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois craint de manquer en quelque sorte au respect que je devois à ceux que je voyois pancher d'un autre costé. Cette préférence est peut estre en moy un effet de ces inclinations aveugles, qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants, plus que pour les autres : peut estre y entre-t'il un peu d'amour propre, en ce que cette Tragédie

me semble estre un peu plus à moy, que celles qui l'ont précédée, à cause des incidens surprénants qui sont purement de mon invention & n'avoient jamais été veus au Théâtre ; & peut estre enfin y a-t'il un peu de vray mérite, qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentimens, mais certainement on peut dire que mes autres Pièces ont peu d'avantages, qui ne se rencontrent en celle cy. Elle a tout ensemble la beauté du Sujet, la nouveauté des fictions, la force des Vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour & de l'amitié, & cét heureux assemblage est ménagé de sorte, qu'elle s'élève d'Acte en Acte. Le second passe le premier, le troisième est au dessus du second, & le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète, sa durée ne va point, ou fort peu, au delà de celle de la représentation, le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, & l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de ces Discours, & avec l'indulgence que j'ay demandé pour le Théâtre.

Ce n'est pas que je me flate assez pour presumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier Acte, qu'il est mal-aisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutesfois si inutile, qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopatre dans le second feroit con-

noître beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice, & par le récit qu'elle en fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils luy ont d'obligation ; mais ces deux Scènes demeureroient assez obscures, si cette narration ne les avoit précédées, & du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier Acte, & la peinture que Cléopatre fait d'elle-mesme dans son Monologue qui ouvre le second, n'auroient pû se faire entendre sans ce secours.

F'avouë qu'elle est sans artifice, & qu'on la fait de sang froid à un Personnage Protatique, qui se pourroit toutesfois justifier par les deux exemples de Térence que j'ay citez sur ce sujet au premier Discours. Timagéne qui l'écoute n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'employe au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvoit faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun interest notable, & par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvoit avoir sçeu déjà en la Cour d'Egypte, où il étoit en assez bonne posture, étant Gouverneur des neveux du Roy, pour entendre des Nouvelles assurees de tout ce qui se passoit dans la Syrie qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que comme il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit de retour avec les Princes, il n'y a pas d'apparence qu'il aye attendu ce grand jour de cérémonie, pour s'informer de sa sœur, comment e sont passez tous ces troubles, qu'il dit ne sçavoir que confusément. Pollux dans Médée n'est qu'un

Personnage Protatique qui écoute sans interest comme luy, mais sa surprife de voir Jafon à Corinthe, où il vient d'arriver, & fon féjour en Afie que la Mer en fépare, luy donnent juste fujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laiffe pas de demeurer froide comme celle-cy, parce qu'il ne s'est encor rien passé dans la Pièce qui excite la curiosité de l'Auditeur, ny qui luy puiſſe donner quelque émotion en l'écoulant; mais fi vous voulez réfléchir fur celle de Curiace dans l'Horace, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille qui l'écoute a interest comme luy à ſçavoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage, & l'Auditeur, que Sabine & elle n'ont entretenu que de leurs malheurs, & des apprehenſions d'une bataille qui ſe va donner entre deux partis, où elles voyent leurs frères dans l'un & leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle, d'apprendre comment une paix ſi ſurprenante s'est pû conclure.

Ces défauts dans cette Narration confirment ce que j'ay dit ailleurs, que lors que la Tragédie a fon fondement fur des guerres entre deux Etats, ou fur d'autres affaires publiques, il est tres-malaiſé d'introduire un Acteur qui les ignore, & qui puiſſe recevoir le récit qui en doit instruire les Spectateurs en parlant à luy.

J'ay déguifé quelque choſe de la vérité Hiftorique en celuy-cy. Cléopatre n'épouſa Antiochus qu'en haine de ce que fon mary avoit épouſé Rodogune chez les Parthes, & je fais qu'elle ne

l'épouse, que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité comme Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avoit pas encor épousé Rodogune, & venoit l'épouser dans son Royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses Peuples, & affermer la Couronne aux enfants qui naissoient de ce mariage. Cette fiction m'étoit absolument nécessaire, afin qu'il fust tüé avant que de l'avoir épousée, & que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fist point d'horreur aux Spectateurs, qui n'auroient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent veus amoureux de la vefve de leur père, tant cette affection incestüeuse répugne à nos Mœurs.

Cléopatre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins & des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eust pü trahir son secret aux Princes, ou à Rodogune, si elle l'eust sçeu plütoft, & cette ambitieuse mère ne luy en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la crüelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour, indigne d'une personne vertüeuse, comme je la peins, mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopatre, avec espoir de la voir exécuter par les Princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, & les attacher tous deux à sa pro-

tection, par une espérance égale. Elle étoit avertie par Laonice de celle que la Reine leur avoit faite, & devoit prévoir que, si elle se fust déclarée pour Antiochus qu'elle aimoit, son ennemie qui avoit seule le secret de leur naissance n'eust pas manqué de nommer Séleucus pour aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, & d'exciter une guerre civile qui eust pû causer sa perte. Ainsi elle devoit s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, & elle n'en avoit point de meilleur moyen, que de r'appeller le souvenir de ce qu'elle devoit à la mémoire de leur père, qui avoit perdu la vie pour elle, & leur faire cette proposition qu'elle sçavoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le Traité de Paix l'avoit forcé à se departir de ce juste sentiment de reconnoissance, la liberté qu'ils luy rendoient la rejettoit dans cette obligation. Il étoit de son devoir de venger cette mort, mais il étoit de celuy des Princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avouë elle mesme à Antiochus qu'elle les haïroit, s'ils luy avoient obéï, que comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus, qu'elle aime trop la vertu pour vouloir estre le prix d'un crime, & que la justice qu'elle demande de la mort de leur père seroit un parricide, si elle la recevoit de leurs mains.

Je diray plus. Quand cette proposition seroit tout à fait condamnable en sa bouche, elle mériteroit quelque grace, & pour l'éclat que la nou-

veauté de l'invention a fait au Théâtre, & pour l'embaras surprenant où elle jette les Princes, & pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la Pièce qu'elle conduit à l'action Historique. Elle est cause que Séleucus par dépit renonce au Trône, & à la possession de cette Princesse, que la Reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, & qu'enfin elle se résout par desespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir Sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'Histoire, que parce s'il fust demeuré en vie après Antiochus & Rodogune, qu'elle vouloit empoisonner publiquement, il les auroit pû venger. Elle ne craint pas la mesme chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle luy a préparé fera un effet assez prompt, pour le faire mourir avant qu'il ait pû rien sçavoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ay parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ay apporté, pour empescher qu'Antiochus n'en commist un en la forçant de prendre le poison qu'elle luy presente, & du peu d'apparence qu'il y avoit, qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa veuë, il parlast d'amour & de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le Théâtre, ils peuvent le résoudre, quand ils le jugeront à propos. L'action est com-

plète, puisqu'ils sont hors de péril, & la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eust jamais été croyable, ne pouvant estre éclaircy que par une bouche, en qui l'on n'a pas veu assez de sincérité, pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

HERACLIUS.

Cette Tragédie a encor plus d'effort d'invention que celle de Rodogune, & je puis dire que c'est un heureux Original, dont il s'est fait beaucoup de belles copies, si-tost qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle là, en ce que les narrations qui luy donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, & toujours dites, & écoutées avec interest, sans qu'il y en aye pas-une de sang froid, comme celle de Laonice. Elles sont éparfes icy dans tout le Poëme, & ne font connoistre à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sçache pour l'intelligence de la Scène qui suit. Ainsi dès la première, Phocas alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant, récite les particularitez de sa mort, pour montrer la fausseté de ce bruit, & Crispe son gendre en luy proposant un remède aux troubles qu'il apprehende, fait connoistre comme en perdant toute la Famille de Maurice il a réservé Pulchérie pour la faire épouser à son fils Martian, & le pousse d'autant plus à presser ce mariage que ce Prince court chaque jour de grands

périls à la guerre, & que fans Léonce il fust demeuré au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les Auditeurs de l'obligation qu'a le vray Héraclius qui passe pour Martian, au vray Martian qui passe pour Léonce, & cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrième Acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas se plaignant de l'averfion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'instruction qu'elle a reçeuë de sa mère, & apprend ainsi aux Spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'Empereur Maurice son mary. Il falloit tout cela pour faire entendre la Scène qui suit entre Pulchérie & luy, mais je n'ay pû avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux, dont est remply tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier Acte, & on ne les peut comprendre que par une réflexion, après que la Pièce est finie, & qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Sur tout, la manière dont Eudoxe fait connoître au second Acte le double échange que sa mère a fait des deux Princes, est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius, & d'estre cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie; pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sçait, & conclud que puisque on

n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sçache pas tant qu'elle. Il est vray que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité, si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatrième Acte quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet ; mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne, qui sçavoit cette Histoire mieux qu'elle, & ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière Scène de ce quatrième Acte passe encor celuy cy. Exupère y fait connoistre tout son dessein à Léontine, mais d'une façon, qui n'empesche point cette femme avisée de se soupçonner de fourberie, & de n'avoir autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius, pour le perdre. L'Auditeur luy mesme en demeure dans la défiance, & ne sçait qu'en juger. Mais après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confiance anticipée exempte Exupère de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de luy, & délivre l'Auditeur d'un récit qui luy auroit été fort ennuyeux, après le dénouement de la Pièce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à sçavoir qui est le vray Héraclius, des deux qui prétendent l'estre.

Le stratagème d'Exupère avec toute son industrie a quelque chose un peu délicat, & d'une

nature à ne se faire qu'au Théâtre, où l'Autheur est maistre des événemens qu'il tient dans sa main, & non pas dans la vie civile où les hommes en disposent selon leurs interests & leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, & le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, & luy réussit; mais il n'y avoit que moy, qui luy pût répondre du succès. Il acquiert la confiance du Tyran par là, & se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius & sa conduite au supplice; mais le contraire pourroit arriver, & Phocas au lieu de déferer à ses avis qui le résolvent à faire couper la teste à ce Prince en Place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heure, & se défer de luy & de ses amis, comme de gens qu'il avoit offencez, & dont il ne devoit jamais espérer un zèle bien sincère à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il luy amène les Chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse; mais jusque là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au Théâtre, parce qu'elles ont un éclat dont la surprise éblouit, & qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple, pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sçais si on voudra me pardonner d'avoir fait une Pièce d'invention sous des noms véritables, mais je ne croy pas qu'Aristote le défende, & j'en trouve assez d'exemples chez les Anciens. Les deux Electres de Sophocle & d'Euripide aboutissent à la mesme action par des moyens si

divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée. L'Iphigénie in Tauris a la mine d'estre de mesme nature, & l'Hélène, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troye, & que Paris n'y a enlevé qu'un phantofme qui luy ressembloit, ne peut avoir aucune action Episodique, ny principale, qui ne parte de la seule imagination de son Auteur.

Je n'ay conservé icy pour toute vérité Historique que l'ordre de la succession des Empereurs, Tibère, Maurice, Phocas, & Héraclius. J'ay falsifié la naissance de ce dernier, pour luy en donner une plus illustre en le faisant fils de Maurice, bien qu'il ne le fust que d'un Prêteur d'Afrique, qui portoit mesme nom que luy. J'ay prolongé de douze ans la durée de l'Empire de Phocas, & luy ay donné Martian pour fils, quoy que l'Histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe, dont je fais un de mes Personnages. Ce fils & Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque pour faire ces échanges il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau, quand il commença de régner. C'est par cette mesme raison que j'ay prolongé la vie de l'Imperatrice Constantine, que je n'ay fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eust immolée à sa feureté dès la cinquième, & je l'ay fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de

recevoir ses instructions en mourant, & d'un âge proportionné à celui du Prince, qu'on luy vouloit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vray-semblable, mais elle est Historique, & n'a point besoin de vray-semblance, puisqu'elle a l'appuy de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribua cette action à une Nourrice, & je l'ay trouvée assez généreuse, pour la faire produire à une personne plus illustre, & qui soutient mieux la dignité du Théâtre. L'Empereur Maurice reconnut cette supposition, & l'empescha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu qui vouloit exterminer toute sa famille; mais quant à ce qui est de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son Prince, & comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé par ce qu'elle avoit voulu faire, à rendre cet échange effectif, & à le faire servir de fondement aux nouveautéz surprenantes de ce Sujet.

Il luy faut la mesme indulgence pour l'unité de lieu, qu'à Rodogune. La plupart des Poëmes qui suivent en ont besoin, & je me dispenseray de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, & l'action se pourroit passer en cinq ou six heures, mais le Poëme est si embarrassé, qu'il demande une merveilleuse attention.

J'ay veu de forts bons esprits, & des personnes des plus qualifiées de la Cour, se plaindre de ce que sa representation fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire, mais je croy qu'il l'a fallu voir plus d'une fois, pour en remporter une entière intelligence.

ANDROMEDE.

Le Sujet de cette Pièce est si connu par ce qu'en dit Ovide au 4. & 5. livre de ses Métamorphoses, qu'il n'est point besoin d'en importer le Lecteur : je me contenteray de luy rendre conte de ce que j'y ay changé, tant par la liberté de l'Art que par la nécessité de l'ordre du Théâtre, & pour donner plus d'éclat à sa représentation.

En premier lieu j'ay crû plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille, que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'estre mariée, ait encor d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, & qu'il n'est pas vray-semblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-meyme eust attendu si tard à éclater : veu que c'est dans la jeunesse que la beauté est plus parfaite, & que le jugement étant moins formé donne plus de lieu à des vanitez de cette nature ; & non pas alors que cette mesme beauté

commence d'estre sur le retour, & que l'âge a meury l'esprit de la personne, qui s'en feroit énorqueillie en un autre temps.

En fuite j'ay supposé que l'Oracle d'Ammon n'avoit pas condamné précisément Andromède à estre dévorée par le Monstre, mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on luy exposast tous les mois une fille, qu'on jettast le Sort pour voir celle qui luy devoit estre livrée, & que cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième, qui par là devient un jour illustre, remarquable, & attendu, non seulement par tous les Acteurs de la Tragédie, mais par tous les Sujets du Roy.

J'ay introduit Persée comme un Chevalier errant, qui s'est arrêté depuis un mois dans la Cour de Céphée, & non pas comme se rencontrant par hazard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je luy ay donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parce qu'il la voit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ay fait plus généreux qu'il ne l'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette Princesse, qu'après que ses parens l'ont assuré qu'elle l'époujeroit, si-tost qu'il l'auroit délivrée. J'ay changé aussi la qualité de Phinée, que j'ay fait seulement neveu du Roy dont Ovide le nomme frère : le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos façons de vivre, que

celuy de l'oncle & de la nièce, qui eust parû un peu plus étrange à mes Auditeurs.

Les Peintres qui cherchent à faire voir leur Art dans les nuditez, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nuë au pied du rocher où elle est attachée, quoy qu'Ovide n'en parle oint. Ils me pardonneront, si je ne les ay pas suivis en cette invention, comme j'ay fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée, pour combattre le Monstre, quoy qu'Ovide ne luy donne que des aisles aux talons. Ce changement donne lieu à une Machine toute extraordinaire, merveilleuse, & empesche que Persée ne soit pris pour Mercure : outre qu'ils ne le mettent pas en cét équipage sans fondement, veu que le mesme Ovide raconte que si-tost que Persée eust coupé la monstrüeuse teste de Méduse, Pégase tout aislé sortit de cette Gorgone, & que Persée s'en pûst saisir deslors, pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos Globes célestes où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée, & Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au Ciel sur la fin de la Pièce, pour y faire les noces de ces Amants, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la Ville où il fait arriver cette Avanture, je ne me suis non plus enhardy à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Aethiopie, sans designer sous quel climat. La Topographie mo-

derne de ces contrées-là n'est pas fort connuë, & celle du temps de Céphée encor moins. Je me contenteray donc de vous dire qu'il falloit que Céphée régnaſt en quelque païs maritime, & que ſa Ville capitale fuſt ſur le bord de la Mer.

Je ſçais bien qu'au rapport de Pline, les habitans de Joppé qu'on nomme aujourd'huy Jaffa dans la Paſtine, ont prétendu que cette Hiſtoire s'étoit paſſée chez eux. Ils envoyèrent à Rome des os de poiſſon d'une grandeur extraordinaire, qu'ils diſoient eſtre du Monſtre à qui Andromède avoit été expoſée. Ils montroient un rocher proche de leur Ville, où ils aſſeuroient qu'elle avoit été attachée, & encor maintenant ils ſe vantent de ces marques d'Antiquité à nos Pélerins qui vont en Jeruſalem, & prennent terre en leur Port. Il ſe peut faire que cela parte d'une affectation autrefois aſſez ordinaire aux Peuples du Paganisme, qui ſ'attribuoient à haute gloire d'avoir chez eux ces veſtiges de la vieille Fable, que l'erreur commune y faiſoit paſſer pour l'Hiſtoire. Ils ſe croyoient par là bien fondez à ſe donner cette prérogative d'eſtre d'une origine plus ancienne que leurs voiſins, & prenoient avidement toute forte d'occasions de ſatisfaire à cette ambition. Ainſi il n'a fallu que la rencontre par hazard de ces os monſtrueux que la Mer avoit jettez ſur leurs rivages, pour leur donner lieu de ſ'emparer de cette fiction, & de placer la Scène de cette aventure au pied de leurs rochers. Pour moy je me ſuis attaché à Ovide qui la fait arriver

en Aethiopie, où il met le Royaume de Céphée par ces Vers.

Æthiopum populos, Cepheaque conspicit arva,
Illic immeritam maternæ pendere linguæ
Andromedam pœnas, &c.

Il se pouvoit faire que Céphée eust conquis cette Ville de Joppé, & la Syrie mesme, où elle est située. Pline l'assure au 29. chapitre du 6. livre, par cette raison que l'Histoire d'Andromède s'y est passée, Æthiopiam imperitasse Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis. Mais ceux qui voudront contester cette opinion peuvent répondre, que ce n'est que prouver une erreur par une autre erreur & éclaircir une chose douteuse par une encor plus incertaine. Quoy qu'il en soit, celle d'Ovide ne peut subsister avec celle-là, & quelques bons yeux qu'eust Persée, il est impossible qu'il découvrist d'une seule veüe l'Aethiopie & Joppé, ce qu'il auroit dû faire, si ce qu'entend le Poëte par Cephea arva n'étoit autre chose que son territoire.

Le mesme Ovide dans quelqu'une de ses Epistres ne fait pas Andromède blanche, mais bazannée,

Andromede patriæ fusca colore suæ.

Néantmoins dans la Métamorphose, il nous en donne une autre idée à former, lors qu'il dit

que n'eust été ses cheveux qui voltigeoient au gré du vent, & les larmes qui luy couloient des yeux, Persée l'eust prise pour une statuë de marbre.

Marmoreum ratus effret opus.

Ce qui semble ne se pouvoir entendre que du marbre blanc, étant assez inouï que l'on compare la beauté d'une fille à une autre sorte de marbre. D'ailleurs pour la préférer à celle des Nereïdes que jamais on n'a fait noires, il falloit que son teint eust quelque rapport avec le leur, & que par conséquent elle n'eust pas celuy que communément nous donnons aux Aethiopiens. Disons donc qu'elle étoit blanche, puisque à moins que cela il n'auroit pas été vray-semblable que Persée qui étoit né dans la Grèce fust devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce party le consentement de tous les Peintres, & l'authorité du grand Héliodore, qui n'a fondé la blancheur de sa Chariclée, que sur un Tableau d'Andromède. Pline au 8. chap. de son 5. livre, fait mention de certains Peuples d'Afrique qu'il appelle Leuco-Æthiopes. Si l'on s'arrête à l'Etimologie de leur nom, ces Peuples doivent estre blancs, & nous en pouvons faire les Sujets de Céphée, pour donner à cette Tragédie toute la justesse dont elle a besoin touchant la couleur des Personnages qu'elle introduit sur la Scène.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les

changemens de Théâtre, que chaque Acte aussi bien que le Prologue a sa décoration particulière, & du moins une Machine volante, avec un concert de Musique, que je n'ay employée qu'à satisfaire les oreilles des Spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtez à voir descendre, ou remonter une Machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empesche de prêter attention à ce que pourroient dire les Acteurs, comme fait le combat de Persée contre le Monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fust nécessaire à l'intelligence de la Pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des Auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avoient eu à les instruire de quelque chose qui fust important. Il n'en va pas de mesme des Machines, qui ne sont pas dans cette Tragédie comme des agrémens détachez, elles en font en quelque sorte le nœud & le dénoüement, & y sont si nécessaires, que vous n'en sçauriez retrancher aucune, que vous ne fassiez tomber tout l'édifice.

Les diverses décorations dont les Pièces de cette nature ont besoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pousser un peu au-delà de l'ordinaire l'étendue du lieu général qui les renferme ensemble, & en constituë l'unité. Il est malaisé

qu'une Ville y juffye, il y faut ajoûter quelques dehors voifins, comme est icy le rivage de la Mer. C'est la feule décoration que la Fable m'a fournie, les quatre autres font de pure invention. Il auroit été fuperflu de les fpecifier dans les Vers, puisqu'elles font presentes à la veuë, & je ne tiens pas qu'il foit befoin qu'elles foient fi propres à ce qui s'y paffe, qu'il ne fe foit pû paffer ailleurs auffi commodément ; il fuffit qu'il n'y aye pas de raifon, pourquoy il fe doive plûtoft paffer ailleurs, qu'au lieu où il fe paffe. Par exemple, le premier Acte est une Place publique proche du Temple où fe doit jetter le Sort, pour fçavoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au Monstre. Tout ce qui s'y dit fe diroit auffi-bien dans un Palais, ou dans un Jardin, mais il fe dit auffi-bien dans cette Place qu'en ce Jardin, ou dans ce Palais. Nous pouvons choifir un lieu felon le vray-semblable, ou le néceffaire, & il fuffit qu'il n'y aye aucune répugnance du costé de l'action au choif que nous en faisons, pour le rendre vray-semblable, puisque cette action ne nous presente pas toujours un lieu néceffaire, comme est la Mer & fes rochers, au troisiéme Acte, où l'on voit l'exposition d'Androméde, & le combat de Perfée, contre le Monstre, qui ne pouvoit fe faire ailleurs. Il faut neantmoins prendre garde à choifir d'ordinaire un lieu découvert à caufe des apparitions des Dieux qu'on introduit. Androméde au fecond Acte feroit auffi-bien dans fon cabinet, que dans le Jardin, où je la fais

s'entretenir avec les Nymphes, & avec son Amant; mais comment se feroit l'apparition d'Aeole dans ce cabinet, & comment les Vents l'en pourroient-ils enlever, à moins que de la faire passer par la cheminée, comme nos Sorciers? Par cette raison il peut y avoir quelque chose à dire à celle de Junon au quatrième Acte, qui se passe dans la Salle du Palais Royal. Mais comme ce n'est qu'une apparition simple d'une Déesse qui peut se montrer & disparoître, où, & quand il luy plait, & ne fait que parler aux Acteurs, rien n'empêche qu'elle ne se foit faite dans un lieu fermé. J'ajoute que quand il y auroit quelque contradiction de ce costé là, la disposition de nos Théâtres feroit cause qu'elle ne feroit pas sensible aux Spectateurs. Bien qu'ils représentent en effet des lieux fermés, comme une chambre, ou une Salle, ils ne sont fermés par haut que de nuages, & quand on voit descendre le char de Junon du milieu de ces nuages qui ont été continuellement en veüe, on ne fait pas une réflexion assez prompte, ny assez sévère, sur le lieu qui devoit estre fermé d'un lambris pour y trouver quelque manque de justesse.

L'Oracle de Vénus au premier Acte est inventé avec assez d'artifice, pour porter les esprits dans un sens contraire à sa vraie intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vrai nœud de la Pièce : autrement elle feroit achevée dès le troisième, où l'on verroit le dénouement. L'action principale est le mariage de Persée avec

Andromède, son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du costé de Phinée à qui elle est promise, & son dénouement en la mort de ce malheureux Amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre absolument cét Oracle de Vénus pour le nœud de cette Tragédie, que le troisième Acte n'en éclaircit que les premiers Vers, & que les derniers ne le font entendre que par l'apparition de Jupiter & des autres Dieux qui terminent la Pièce.

La diversité de la mesure, & de la croisure des Vers que j'y ay meslez, me donne occasion de tâcher à les justifier, & particulièrement les Stances dont je me suis jervy en beaucoup d'autres Poèmes, & contre qui je voy quantité de gens d'esprit & sçavants au Théâtre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout à fait, mais ils disent que c'est trop mandier l'acclamation populaire en faveur d'une Antithèse, ou d'un trait spiritüel, qui ferme chacun de leurs couplets, & que cette affectation est une espèce de bassesse, qui ravale trop la Dignité de la Tragédie. Je demeure d'accord que c'est quelque espèce de fard, mais puisqu'il embellit nostre Ouvrage, & nous aide à mieux atteindre le but de nostre Art, qui est de plaire, pourquoy devons-nous renoncer à cét avantage ? Les Anciens se servoient sans scrupule, & meyme dans les choses extérieures, de tout ce qui les y pouvoit faire arriver. Euripide vétoit ses Héros

malheureux d'habits déchirez, afin qu'ils fissent plus de pitié, & Aristophane fait commencer sa Comédie des Grenouilles par Xanthias monté sur un asne, afin d'exciter plus aisément l'Auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose, qui tout à la fois nous donne de la gloire, & de la satisfaction à nos Spectateurs.

Il est vray qu'il faut leur plaire selon les Règles, & c'est ce qui rend l'objection des autres plus considérable, en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'irrégulier dans cette sorte de Vers. Ils disent que bien qu'on parle en Vers sur le Théâtre, on est présumé ne parler qu'en Prose; qu'il n'y a que cette sorte de Vers que nous appellons Alexandrins à qui l'usage laisse tenir nature de Prose; que les Stances ne sçauroient passer que pour Vers, & que par conséquent nous n'en pouvons mettre avec vray-semblance en la bouche d'un Acteur, s'il n'a eu loisir d'en faire, ou d'en faire faire par un autre, & de les apprendre par cœur.

J'avouë que les Vers qu'on récite sur le Théâtre sont présumez estre Prose : nous ne parlons pas d'ordinaire en Vers, & sans cette fiction leur mesure & leur rime sortiroient du vray-semblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les Vers Alexandrins tiennent nature de Prose, & que ceux des Stances n'en peuvent faire autant ? Si nous en croyons Aristote, il faut se servir au Théâtre des Vers qui sont les moins

Vers, & qui se meslent au langage commun, sans y penser, plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les Poëtes Tragiques ont choisi l'Iambique, plutôt que l'Examètre qu'ils ont laissé aux Epopées, parce que parlant sans dessein d'en faire, il se mesle dans nostre discours plus d'Iambiques que d'Examètres. Par cette meyme raison les Vers de Stances sont moins Vers que les Alexandrins, parce que parmy nostre langage commun il se coule plus de ces Vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées & éloignées les unes des autres, que de ceux dont la mesure est toujours égale, & les rimes toujours mariées. Si nous nous en rapportons à nos Poëtes Grecs, ils ne se sont pas tellement arrêtez aux Iambiques, qu'ils ne se soient servis d'Anapæstiques, de Trochaïques, & d'Examètres mesme quand ils l'ont jugé à propos. Sénèque en a fait autant qu'eux, & les Espagnols ses compatriotes changent aussi souvent de genre de Vers, que de Scènes. Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on prétend, & ne souffre que les Alexandrins à tenir lieu de Prose. Surquoy je ne puis m'empescher de demander qui sont les maistres de cét usage, & qui peut l'établir sur le Théâtre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas-un ne s'est défendu de mesler des Stances dans quelques-uns des Poëmes qu'ils y ont donnez. Je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occasion en tous, & elles n'ont pas bonne grace à

exprimer tout. La colère, la fureur, la menace, & tels autres mouvemens violens ne leur font pas propres : mais les déplaisirs, les irrésolutions, les inquiétudes, les douces reveries, & généralement tout ce qui peut souffrir à un Acteur de prendre haleine, & de penser à ce qu'il doit dire ou résoudre, s'accommode merveilleusement avec leurs cadences inégales, & avec les pauses qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La surprise agréable que fait à l'oreille ce changement de cadences impréveu rappelle puissamment les attentions égarées, mais il y faut éviter le trop d'affectation. C'est par là que les Stances du Cid sont inexcusables, & les mots de peine et Chiméne, qui font la dernière rime de chaque Strophe, marquent un jeu du costé du Poëte qui n'a rien de naturel du costé de l'Acteur. Pour s'en écarter moins, il seroit bon de ne régler point toutes les Strophes sur la mesme mesure, ny sur les mesmes croisures de rimes, ny sur le mesme nombre de Vers. Leur inégalité en ces trois Articles approcheroit davantage du discours ordinaire, & sentiroit l'emportement & les élans d'un esprit qui n'a que sa passion pour guide, & non pas la régularité d'un Autheur qui les arrondit sur le mesme tour. J'y ay hazardé celles de la Paix dans le Prologue de la Toison d'or, & tout le Dialogue de celui de cette Pièce, qui ne m'a pas mal réussy. Dans tout ce que je fais dire aux Dieux dans les Machines, on trouvera le mesme ordre, ou le mesme désordre. Mais je ne pourrois approuver qu'un

Acteur touché fortement de ce qui luy vient d'arriver dans la Tragédie, se donnaſt la patience de faire des Stances, ou priſt ſoin d'en faire faire par un autre, & de les apprendre par cœur, pour exprimer ſon déplaiſir devant les Spectateurs. Ce ſentiment étudié ne les toucheroit pas beaucoup, parce que cette étude marqueroit un eſprit tranquille, & un effort de mémoire, plutôt qu'un effet de paſſion. Outre que ce ne ſeroit plus le ſentiment preſent de la perſonne qui parleroit, mais tout au plus celui qu'elle auroit eu en compoſant ces Vers, & qui ſeroit aſſez rallenty par cet effort de mémoire, pour faire que l'état de ſon ame ne répondiſt plus à ce qu'elle prononceroit. L'Auditeur ne s'y laiſſeroit pas émuvoir, & le verroit trop prémédité pour le croire véritable. Du moins c'eſt l'opinion de Perſe, avec lequel je finis cette remarque.

Nec noſte paratum
Plorabit, qui me volet incurvaſſe querela.

D. SANCHE D'ARRAGON.

Cette Pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier Acte, est tiré d'une Comédie Espagnole intitulée El Palacio confuso, & la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du Roman de Don Pelage. Elle eut d'abord grand éclat sur le Théâtre, mais une disgrâce particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissemens que le Public luy avoit donnez trop libéralement, & anéantit si bien tous les Arrests que Paris & le reste de la Cour avoient prononcez en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les Provinces, où elle conserve encor son premier lustre.

Le Sujet n'a pas grand artifice. C'est un Inconnu assez honneste homme pour se faire aimer de deux Reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles luy veulent durant quatre Actes & demy, & quand il faut de nécessité finir la Pièce, un bon-homme semble tomber des Nuës

pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mary de l'une, en le faisant reconnoître pour frère de l'autre.

Hæc eadem a summo expectes minimoque Poëta.

D. Raymond & ce Pefcheur ne fuivent point la Règle que j'ay voulu établir, de n'introduire aucun Acteur qui ne fust infnué dès le premier Acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la Reine D. Leonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième, mais si elle eust fait fçavoir qu'elle eust eu un fils, & que le Roy son mary luy eust appris en mourant que D. Raymond avoit un secret à luy révéler, on eust trop toft deviné que Carlos étoit ce Prince. On peut dire de D. Raymond, qu'il vient avec les Députez d'Arragon dont il est parlé au premier Acte, & qu'ainsi il satisfait aucunement à cette Règle : mais ce n'est que par hazard qu'il vient avec eux. C'étoit le Pefcheur qu'il étoit allé chercher, & non pas eux, & il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce Pefcheur, qui de son costé vient en Castille de son seul mouvement, fans y estre amené par aucun incident dont on aye parlé dans la Protase, & il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plûtoft qu'un autre, sinon que la Pièce n'auroit pû finir s'il ne fust arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa

durée que le temps de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ay déjà dit que je n'en parlerois plus sur les Pièces qui restent à examiner en ce Volume. Les sentimens du second Acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aye mis sur le Théâtre. L'amour des deux Reines pour Carlos y paroist tres-visible, malgré le soin & l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différens caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, & l'autre plus de tendresse. La confiance qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse, & par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier Acte elle prend occasion de faire sçavoir aux Spectateurs sa passion pour ce brave Inconnu qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les Comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour luy en confier le secret, puisqu'il paroist qu'elle le sçait déjà, & qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.



RODOGUNE,

PRINCESSE

DES PARTHES.

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

CLEOPATRE, Reine de Sirie, Vefve de Démétrius
Nicanor.

SELEUCUS,
ANTIOCHUS, } Fils de Démétrius & de Cleopatre.

RODOGUNE, Sœur de Phraates Roy des Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur des deux Princes.

ORONTE, Ambaffadeur de Phraates.

LAONICE, Sœur de Timagéne, Confidente de Cleopatre.

La Scène est à Séleucie dans le Palais Royal.



RODOGUNE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cét heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Ce grand jour, où l'Hymen étouffant la vengeance
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,
Affranchit sa Princesse, & nous fait pour jamais

Du motif de la guerre un lien de la paix.
 Ce grand jour est venu, mon frère, où nostre Reine
 Cessant de plus tenir la Couronne incertaine,
 Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
 De deux Princes gémeaux nous déclarer l'aîné;
 Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
 Dont elle a jusqu'icy caché la connoissance,
 Mettant au plus heureux le Scéptre dans la main,
 Va faire l'un Sujet, & l'autre Souverain.
 Mais n'admirez-vous point que cette mesme Reine
 Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
 Et n'en doit faire un Roy, qu'afin de couronner
 Celle que dans les fers elle aimoit à gefner?
 Rodogune par elle en esclave traitée
 Par elle se va voir sur le Trosne montée,
 Puisque celuy des deux qu'elle nommera Roy
 Luy doit donner la main, & recevoir sa foy.

TIMAGENE.

Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
 Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
 J'en ay veu les premiers, & me souviens encor
 Des malheureux succès du grand Roy Nicanor,
 Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite
 tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
 Je n'ay pas oublié que cét événement
 Du perfide Tryphon fit le soulèvement.
 Voyant le Roy captif, la Reine désolée,
 Il crut pouvoir saisir la Couronne ébranlée,
 Et le Sort favorable à son lasche attentat

Mit d'abord sous ses loix la moitié de l'Etat.
La Reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
En sçeut mettre à l'abry ses plus précieux gages,
Et pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frère enlever à Memphis.
Là nous n'avons rien sçeu que de la Renommée,
Qui par un bruit confus diversément semée,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversemens
Que sous l'obscurité de cent déguisemens.

LAONICE.

Sçachez donc que Tryphon après quatre batailles
Ayant sçeu nous réduire à ces seules murailles,
En forma tost le siège, & pour comble d'effroy,
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du Roy.
Le peuple épouvanté, qui déjà dans son ame
Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la Reine à choisir un époux.
Que pouvoit-elle faire, & seule, & contre tous ?
Croyant son mary mort, elle épousa son frère ;
L'effet montra soudain ce conseil salutaire ;
Le Prince Antiochus devenu nouveau Roy
Sembla de tous costez traifner l'heur avec soy :
La victoire attachée au progrès de ses armes
Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes,
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout nostre sort, luy rendit tout l'Etat.
Quelque promesse alors qu'il eust faite à la mère
De remettre ses fils au Trosne de leur père,
Il témoigna si peu de la vouloir tenir,

Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
 Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
 Ralluma cette guerre où succomba son frère,
 Il attaqua le Parthe, & se crut assez fort
 Pour en venger sur luy la prison, & la mort.
 Jusque dans ses Etats il luy porta la guerre,
 Il s'y fit par tout craindre à l'égal du tonnerre,
 Il luy donna bataille, où mille beaux exploits...
 Je vous achèveray le reste une autre fois,
 Un des Princes survient.

Elle se veut retirer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE,
 LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice,
 Vous pouvez, comme luy, me rendre un bon office.
 Dans l'état ou je suis, triste & plein de soucy,
 Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.
 Un seul mot aujourd'huy maistre de ma fortune
 M'oste, ou donne à jamais le Scéptre, & Rodogune,
 Et de tous les Mortels ce secret révélé
 Me rend le plus content, ou le plus défolé.
 Je voy dans le hazard tous les biens que j'espère,
 Et ne puis estre heureux sans le malheur d'un frère,

Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moy de ses maux rejallir la moitié.
Donc pour moins hazarder j'aime mieux moins pretendre,
Et pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
Luy cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'asseurer de celui qui m'est plus précieux.
Heureux, si sans attendre un fascheux droit d'ainesse
Pour un Trosne incertain j'en obtiens la Princesse,
Et puis par ce partage épargner les souspirs,
Qui naistroient de ma peine, ou de ses déplaisirs.

Va le voir de ma part, Timagéne, & luy dire
Que pour cette beauté je luy cède l'Empire :
Mais porte-luy si haut la douceur de régner,
Qu'à cet éclat du Trosne il se laisse gagner,
Qu'il s'en laisse ébloüir, jusqu'à ne pas connoistre
A quel prix je consens de l'accepter pour maistre.

Timagéne s'en va, & le Prince continuë à parler à Laonice.

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
Et tafchez d'abaïsser ses yeux sur un Sujet
Qui peut estre aujourd'huy porteroit la Couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la préféroit à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

Timagéne rentre sur le théâtre.

Seigneur, le Prince vient, & vostre amour luy-mesme
Luy peut sans interprète offrir le Diadème.

ANTIOCHUS.

Ah! je tremble, & la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue müette, & mon esprit confus.

SCENE III.

SELEUCUS, ANTIOCHUS,
TIMAGENE, LAONICE.

SELEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

ANTIOCHUS.

Parlez, nostre amitié par ce doute est blessée.

SELEUCUS.

Hélas ! c'est le malheur que je crains aujourd'huy,
L'égalité, mon frère, en est le ferme appuy,
C'en est le fondement, la liaison, le gage,
Et voyant d'un costé tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompuë en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de nostre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte, ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frère, également,
Mais si vous le voulez, j'en sçais bien le remède.

SELEUCUS.

Si je le veux ! bien plus, je l'apporte, & vous cède
Tout ce que la Couronne a de charmant en foy.
Ouy, Seigneur (car je parle à present à mon Roy)
Pour le Trofne cédé cédez-moy Rodogune,
Et je n'enviray point vostre haute fortune.
Ainsi nostre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi nostre bonheur n'aura rien de douteux,
Et nous mépriserons ce foible droit d'aïneffe,
Vous, fatisfait du Trofne, & moy, de la Princeffe.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choifir,
Qui de la mefme main qui me cède un Empire
M'arrache un bien plus grand, & le feul où j'aspire ?

SELEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-mefme, ils en font les témoins.

SELEUCUS.

Quoy, l'estimez-vous tant ?

ANTIOCHUS.

Quoy, l'estimez-vous moins ?

SELEUCUS.

Elle vaut bien un Trofne, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SELEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frère ?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez auffi ;
C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon foucy.
J'espérois que l'éclat dont le Trofne se pare
Toucheroit vos defirs plus qu'un objet fi rare,
Mais auffi-bien qu'à moy son prix vous est connu,
Et dans ce juste chois vous m'avez prévenu.
Ah, déplorable Prince !

SELEUCUS.

Ah, Destin trop contraire !

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frère ?

SELEUCUS.

O mon cher frère ! ô nom pour un rival trop doux !
Que ne ferois-je point contre un autre que vous ?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle?

SELEUCUS.

Amour, qui doit icy vaincre de vous, ou d'elle?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, & la triste amitié
 Ne doit estre à tous deux qu'un objet de pitié.
 Un grand cœur cède un Trofne, & le cède avec gloire,
 Cét effort de vertu couronne sa mémoire,
 Mais lors qu'un digne objet a pû nous enflamer,
 Qui le cède est un lasche, & ne sçait pas aimer.
 De tous deux Rodogune a charmé le courage,
 Ceffons par trop d'amour de luy faire un outrage.
 Elle doit épouser, non pas vous, non pas moy,
 Mais de moy, mais de vous, quiconque fera Roy:
 La Couronne entre nous flote encor incertaine,
 Mais sans incertitude elle doit estre Reine;
 Cependant, aveuglez dans nostre vain projet,
 Nous la faisons tous deux la femme d'un Sujet!
 Régions, l'ambition ne peut estre que belle,
 Et pour elle quittée, & reprise pour elle,
 Et ce Trofne où tous deux nous osions renoncer,
 Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer:
 C'est dans nostre destin le seul conseil à prendre,
 Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour

Nostre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.

Ces deux sièges fameux de Thèbes, & de Troye,
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,
N'eurent pour fondemens à leurs maux infinis,
Que ceux que contre nous le Sort a réunis.
Il sème entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Grèce, & saccagea l'Asie;
Un même espoir du Scéptre est permis à tous deux,
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
Thèbes périt pour l'un, Troye a brûlé pour l'autre,
Tout va choir en ma main, ou tomber en la vostre,
En vain nostre amitié taschoit à partager,
Et si j'ose tout dire, un titre assez léger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foy d'une mère
Va combler l'un de gloire, & l'autre de misère.
Que de sujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un si foible Arrest!
Que de sources de haine! hélas, jugez le reste,
Craignez-en avec moy l'événement funeste,
Ou plutôt avec moy faites un digne effet
Pour armer vostre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du Trône, & l'amour d'une femme,
Faisons si bien régner l'amitié sur nostre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes, & Troye
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joye,
Ainsi nostre amitié triomphante à son tour
Vaincra la jalousie, en cédant à l'amour,
Et de nostre destin bravant l'ordre barbare
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frère ?

SELEUCUS.

Ah, que vous me pressez !

Je le voudray du moins, mon frère, & c'est assez ;
Et ma raison sur moy gardera tant d'empire,
Que je défavoüiray mon cœur, s'il en souspire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentimens.
Mais allons leur donner le secours des sermens,
Afin, qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les Dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'étraiudre au pied de leurs Autels
Par des liens sacrez & des nœuds immortels.

SCENE IV.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la Couronne ?

TIMAGENE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne,
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,

J'ay préveu leur constance, & j'ay plaint leur malheur.
Mais de grace, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
Les Parthes au combat par les nostres forcez,
Tantost presque vainqueurs, tantost presque enfoncez,
Sur l'une & l'autre Armée également heureuse
Virent longtemps voler la victoire douteuse :
Mais la Fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie
Luy voulut desrober les restes de sa vie,
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Luy-mesme par sa main acheva de mourir.
La Reine, ayant appris cette triste Nouvelle,
En reçeut tost après une autre plus crüeille,
Que Nicanor vivoit, que sur un faux rapport,
De ce premier époux elle avoit crü la mort,
Que piqué jusqu'au vif contre son Hyménée
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée,
Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
Il alloit épouser la Princesse sa sœur.
(C'est cette Rodogune, où l'un & l'autre frère
Trouve encor les appas qu'avoit trouvez leur père.)
La Reine envoie en vain pour se justifier,
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en luy qu'un juge inexorable,
Et son amour nouveau la veut croire coupable ;
Son erreur est un crime, & pour l'en punir mieux,
Il veut mesme épouser Rodogune à ses yeux,

Arracher de son front le sacré Diadème,
Pour ceindre une autre teste en sa presence mesme ;
Soit qu'ainfi sa vengeance eust plus d'indignité,
Soit qu'ainfi cet Hymen eust plus d'autorité,
Et qu'il assurest mieux par cette barbarie,
Aux enfants qui naistroient le Trosne de Syrie.

Mais tandis qu'animé de colére, & d'amour
Il vient deshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joye
Conduit ces deux Amants, & court comme à la proye,
La Reine au desespoir de n'en rien obtenir
Se résout de se perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un mary qui veut cesser de l'estre,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maistre,
Et changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-mesme leur dresse une embûche au passage,
Se mesle dans les coups, porte par tout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous diray-je enfin ? les Parthes sont défaits,
Le Roy meurt, & dit-on, par la main de la Reine.
Rodogune captive est livrée à sa haine ;
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,
Alors sans moy, mon frère, elle les eust soufferts,
La Reine à la gesner prenant mille delices
Ne commettoit qu'à moy l'ordre de ses supplices ;
Mais quoy que m'ordonnast cette ame toute en feu,
Je promettois beaucoup & j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance,
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous surprend, nous assiége, & fait un tel effort,

Que la ville aux abois, on luy parle d'accord.
 Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage,
 Mais voyant parmy nous Rodogune en ostage,
 Enfin il craint pour elle, & nous daigne écouter,
 Et c'est ce qu'aujourd'huy l'on doit exécuter.

La Reine, de l'Egypte a rappelé nos Princes,
 Pour remettre à l'aîné son Trofne, & ses Provinces,
 Rodogune a paru fortant de sa prison,
 Comme un Soleil levant dessus nostre Horifon,
 Le Parthe a decampé pressé par d'autres guerres
 Contre l'Arménien qui ravage ses terres,
 D'un ennemy cruel il s'est fait nostre appuy,
 La Paix finit la haine, & pour comble aujourd'huy,
 (Dois-je dire de bonne, ou mauvaise fortune?)
 Nos deux Princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si-toft qu'ils ont paru tous deux en cette Cour,
 Ils ont veu Rodogune, & j'ay veu leur amour :
 Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
 Connoiffant leur vertu, je n'en voy rien à craindre.
 Pour vous qui gouvernez cét objet de leurs vœux...

LAONICE.

Et n'ay point encor veu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal-propre à cette confidence,
 Et peut estre à desseïn je la voy qui s'avance.
 Adieu, je dois au rang qu'elle est presté à tenir
 Du moins la liberté de vous entretenir.

SCENE V.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sçais quel malheur aujourd'huy me menace,
Et coule dans ma joye une secrète glace,
Je tremble, Laonice, & te voulois parler,
Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoy, Madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant, que j'ay peine à tout croire.
La Fortune me traite avec trop de respect,
Et le Trosne, & l'Hymen, tout me devient suspect.
L'Hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le Trosne, sous mes pas creuser un précipice,
Je voy de nouveaux fers après les miens brifez,
Et je prens tous ces biens pour des maux déguifez,
En un mot, je crains tout de l'esprit de la Reine.

LAONICE.

La Paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les Grands se calme rarement,
 La Paix souvent n'y fert que d'un amusement,
 Et dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,
 Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.
 Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats
 Ce que j'ay dû de haine à de tels attentats,
 J'oublie, & pleinement, toute mon aventure :
 Mais une grande offence est de cette nature,
 Que toujours son auteur impute à l'offencé
 Un vif ressentiment dont il le croit blessé,
 Et quoy qu'en apparence on les réconcilie,
 Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie,
 Et toujours alarmé de cette illusion,
 Si-tost qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
 Telle est pour moy la Reine.

LAONICE.

Ah, Madame, je jure

Que par ce faux soupçon vous luy faites injure.
 Vous devez oublier un desespoir jaloux,
 Où força son courage un infidelle époux.
 Si teinte de son sang, & toute furieuse
 Elle vous traita lors en rivale odieuse,
 L'impétuosité d'un premier mouvement
 Engageoit sa vengeance à ce dur traitement ;
 Il falloit un prétexte à vaincre sa colére,
 Il y falloit du temps, & pour ne vous rien taire,
 Quand je me dispensois à luy mal obéir,
 Quand en vostre faveur je semblois la trahir,

Peut estre qu'en son cœur plus douce, & repentie,
Elle en diffimuloit la meilleure partie,
Que se voyant tromper elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
A present que l'amour succède à la colére,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère,
Et si de cét amour je la voyois sortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous sçavez comme quoy je vous suis toute acquise :
Le Roy souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise ?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux, qu'on couronne aujourd'huy,
Elle fera sa mère, & pourra tout sur luy.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sçais qu'il vous adore.
Connoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE.

Ouy, je crains leur Hymen, & d'estre à l'un des deux.

LAONICE.

Quoy, font-ils des fujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont mesme sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite,
Mais il est mal-aisé dans cette égalité
Qu'un esprit combatu ne panche d'un costé.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
 Dont par le doux rapport les ames assorties
 S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
 Par ces je ne sçais quoy, qu'on ne peut expliquer.
 C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence,
 Je croy voir l'autre encor avec indifférence,
 Mais cette indifférence est une aversion,
 Lors que je la compare avec ma passion.
 Etrange effet d'amour ! incroyable chimère !
 Je voudrois estre à luy, si je n'aimois son frère,
 Et le plus grand des maux toutesfois que je crains,
 C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourray-je servir une si belle flame ?

RODOGUNE.

Ne croy pas en tirer le secret de mon ame,
 Quelque époux que le Ciel vueille me destiner,
 C'est à luy pleinement que je veux me donner.
 De celuy que je crains si je suis le partage,
 Je sçauray l'accepter, avec mesme visage,
 L'Hymen me le rendra précieux à son tour,
 Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
 Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
 Qu'un autre qu'un mary régne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foy vous l'ose reprocher !

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moy-mesme auffi-bien le cacher !

LAONICE.

Quoy que vous me cachiez, aisément je devine,
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le Prince...

RODOGUNE.

Garde-toy de nommer mon vainqueur :
Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur,
Et je te voudrois mal de cette violence,
Que ta dextérité feroit à mon silence.
Mesme de peur qu'un mot par hazard échapé
Te fasse voir ce cœur, & quels traits l'ont frapé,
Je romps un entretien, dont la suite me blesse.
Adieu, mais souvien-toy que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidelité.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

—

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

Sermens fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force, & qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisemens d'un immortel couroux,
Vains fantômes d'Etat, évanouïffez-vous.
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril mesme il vous faut disparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formez,
Qu'efface un prompt oubly, quand les flots sont calmez.
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuiffants, haine dissimulée,
Digne vertu des Rois, noble secret de Cour,
Eclatez, il est temps, & voicy nostre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme Sujettes,
Mais telle que je suis, & telle que vous êtes,
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser,

Nous n'avons rien à craindre, & rien à déguifer,
Je hay, je régne encor. Laissons d'illustres marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des Monarques,
Faisons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette mesme ennemie
Qui cherchoit ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loy,
Et régner par mon ordre, & sur vous, & sur moy.
Tu m'estimes bien lasche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un Hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance, & mon Scéptre à la main.
Voy jusqu'où m'emporta l'amour du Diadème,
Voy quel sang il me coûte, & tremble pour toy-mesme,
Tremble, te dy-je, & songe, en dépit du Traité,
Que pour t'en faire un don je l'ay trop achepté.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

Laonice, vois-tu que le Peuple s'appreste
Au pompeux appareil de cette grande Feste?

LAONICE.

La joye en est publique, & les Princes tous deux

Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
 L'un & l'autre fait voir un mérite si rare,
 Que le fouhait confus entre les deux s'égaré,
 Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
 N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouvement.
 Ils panchent d'un costé, prests à tomber de l'autre,
 Leur chois, pour s'affermir attend encor le vostre,
 Et de celuy qu'ils font ils font si peu jaloux,
 Que vostre secret sçeu les réunira tous.

CLEOPATRE.

Sçais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

LAONICE.

J'attens avec eux tous celuy de leur naissance.

CLEOPATRE.

Pour un esprit de Cour, & nourry chez les Grands,
 Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu penetrants.
 Appren, ma confidente, appren à me connoître.
 Si je cache en quel rang le Ciel les a fait naître,
 Voy, voy que tant que l'ordre en demeure douteux,
 Aucun des deux ne règne & je règne pour eux.
 Quoy que ce soit un bien que l'un & l'autre attende,
 De crainte de le perdre, aucun ne le demande,
 Cependant je possède, & leur droit incertain
 Me laisse avec leur sort leur Scéptre dans la main.
 Voila mon grand secret. Sçais-tu par quel mystère
 Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frère ?

LAONICE.

J'ay creu qu'Antiochus les tenoit éloignez,
Pour jouïr des Etats qu'il avoit regagnez.

CLEOPATRE.

Il occupoit leur Trofne, & craignoit leur prefence,
Et cette juste crainte affeuroit ma puiffance.
Mes ordres en étoient de point en point fuivis
Quand je le menaçois du retour de mes fils,
Voyant ce foudre prest à suivre ma colére,
Quoy qu'il me pluft ofer, il n'osoit me déplaire,
Et content malgré luy du vain titre de Roy,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moy.

Je te diray bien plus. Sans violence aucune
J'aurois veu Nicanor époufer Rodogune,
Si content de luy plaire, & de me dédaigner
Il eust vécu chez elle, en me laissant regner :
Son retour me faschoit plus que fon Hyménée,
Et j'aurois pû l'aimer, s'il ne l'eust couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus,
Je fis beaucoup alors, & ferois encor plus,
S'il étoit quelque voye, infame, ou legitime,
Que m'enseignast la gloire, ou que m'ouvrist le crime,
Qui me pût conferver un bien que j'ay chéry,
Jusqu'à verfer pour luy tout le fang d'un mary.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la fuite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte,
On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bien-toft celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ay pour toy tourne en haine pour elle,

Autant que l'un fut grand, l'autre fera crüelle,
Et puisqu'en te perdant j'ay fur qui m'en venger,
Ma perte est fupportable, & mon mal est leger.

LAONICE.

Quoy, vous parlez encor de vengeance & de haine
Pour celle dont vous mefme allez faire une Reine?

CLEOPATRE.

Quoy, je ferois un Roy pour eftre fon époux,
Et m'expofer aux traits de fon juſte couroux?
N'apprendras-tu jamais, ame baſſe, & groſſière,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toy qui connois ce Peuple, & ſçais qu'aux champs de Mars
Lafchement d'une femme il fuit les étendarts,
Que ſans Antiochus Tryphon m'eufſt dépouillée,
Que ſous luy fon ardeur fut ſoudain réveillée,
Ne ſçaurois-tu juger que ſi je nomme un Roy,
C'eſt pour le commander, & combatre pour moy?
J'en ay le choiſ en main avec le droit d'aineſſe,
Et puisqu'il en faut faire une aide à ma foibleſſe,
Que la guerre ſans luy ne peut ſe rallumer,
J'uſeray bien du droit que j'ay de le nommer.
On ne montera point au rang dont je devale,
Qu'en époufant ma haine, au lieu de ma rivale,
Ce n'eſt qu'en me vengeance qu'on me le peut ravir,
Et je feray régner qui me voudra ſervir.

LAONICE.

Je vous connoiſſois mal.

CLEOPATRE.

Connoy-moy tout entière.

Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
Ce ne fut ny pitié, ny respect de son rang,
Qui m'arrêta le bras, & conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans Armée,
Et d'une troupe en haste à me suivre animée,
Beaucoup dans ma vengeance ayant finy leurs jours,
M'exposoient à son frère, & foible, & sans secours.
Je me voyois perduë, à moins d'un tel ostage :
Il vint, & sa fureur craignit pour ce cher gage,
Il m'imposa des loix, exigea des fermens,
Et moy j'accorday tout, pour obtenir du temps,
Le temps est un tresor plus grand qu'on ne peut croire,
J'en obtins, & je crus obtenir la victoire;
J'ay pû reprendre haleine, & sous de faux aprefts...
Mais voicy mes deux fils que j'ay mandez exprès,
Ecoute, & tu verras quel est cét Hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS,
SELEUCUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voicy le jour
Si doux à mes souhairs, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos testes

Ce que j'ay conservé parmy tant de tempestes,
Et vous remettre un bien après tant de malheurs
Qui m'a coûté pour vous tant de soins, & de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
Que pour ne vous pas voir exposez à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands Dieux, n'ay-je souffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs, & mes pertes,
Je vis vostre Royaume entre ces murs réduit,
Je crûs mort vostre père, & fur un si faux bruit
Le Peuple mutiné voulut avoir un maistre;
J'eus beau le nommer lasche, ingrat, parjure, traistre,
Il fallut satisfaire à son brutal desir,
Et de peur qu'il en prist, il m'en fallut choisir.
Pour vous sauver l'Etat que n'eussay-je pû faire?
Je choisîs un époux avec des yeux de mère,
Vostre oncle Antiochus, & j'espéray qu'en luy
Vostre Trosne tombant trouveroit un appuy.
Mais à peine son bras en relève la cheute,
Que par luy de nouveau le Sort me persécute;
Maistre de vostre Etat par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce Trosne relevé,
Qui luy parle de vous attire sa menace,
Il n'a deffait Tryphon, que pour prendre sa place,
Et de dépositaire, & de libérateur,
Il s'érige en Tyran, & lasche usurpateur.
Sa main l'en a puny, pardonnons à son Ombre,
Aussi-bien en un seul voicy des maux sans nombre.
Nicanor vostre père, & mon premier époux...
Mais pourquoy luy donner encor des noms si doux,

Puisque l'ayant crû mort, il sembla ne revivre,
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre?
Passons, je ne me puis souvenir, sans trembler,
Du coup dont j'empeschay qu'il nous pût accabler :
Je ne sçais s'il est digne, ou d'horreur, ou d'estime,
S'il plût aux Dieux, ou non, s'il fut Justice, ou crime,
Mais soit crime ou Justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ny celuy des grandeurs, ny celuy de la vie
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lassé d'un Trofne, où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs,
Ma vie est presque usée, & ce reste inutile
Chez mon frère avec vous trouvoit un seur azile :
Mais voir après douze ans, & de soins, & de maux
Un père vous oster le fruit de mes travaux !
Mais voir vostre Couronne après luy destinée
Aux enfants qui naistroient d'un second Hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien,
Je me crus tout permis pour garder vostre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère
Un Trofne racheté par le malheur d'un père ;
Je crus qu'il fit luy-mesme un crime, en vous l'ostant,
Et si j'en ay fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste Ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moy les foudres méritez,
Et n'épandre sur vous que des prospéritez.

ANTIOCHUS.

Jusques icy, Madame, aucun ne met en doute

Les longs, & grands travaux que nostre amour vous coûte
 Et nous croyons tenir des soins de cette amour
 Ce doux espoir du Trofne, auffi-bien que le jour.
 Le recit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
 Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre :
 Mais afin qu'à jamais nous les puiffions benir
 Epargnez le dernier à nostre fouvenir.
 Ce font fatalitez dont l'ame embarassée
 A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
 Sur les noires couleurs d'un fi triste tableau
 Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau,
 Un fils est criminel, quand il les examine,
 Et quelque fuite enfin que le Ciel y destine,
 J'en rejette l'idée, & croy qu'en ces malheurs,
 Le silence, ou l'oubly nous sied mieux, que les pleurs ;
 Nous attendons le Scéptre avec mesme espérance,
 Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience,
 Nous pouvons sans régner vivre tous deux contens,
 C'est le fruit de vos soins, jouïffez-en long-temps,
 Il tombera sur nous quand vous en ferez lasse,
 Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
 Et l'accepter si-toft semble nous reprocher,
 De n'estre revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

J'ajouteray, Madame, à ce qu'a dit mon frère,
 Que bien qu'avec plaisir, & l'un, & l'autre espère,
 L'ambition n'est pas nostre plus grand desir.
 Régnéz, nous le verrons tous deux avec plaisir,
 Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
 Nous vous rendions du moins un peu d'obéïffance,

Et que celuy de nous dont le Ciel a fait chois
Sous vostre illustre exemple apprenne l'art des Rois.

CLEOPATRE .

Dites tout, mes enfans. Vous fuyez la Couronne,
Non que son trop d'éclat, ou son poids vous étonne ;
L'unique fondement de cette averfion
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la mesme infamie,
S'il faut la partager avec nostre ennemie,
Et qu'un indigne Hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la desrober.

O nobles sentimens d'une ame généreuse !
O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !
Le sort de vostre père enfin est éclaircy,
Il étoit innocent, & je puis l'estre aussi ;
Il vous aima toujours, & ne fut mauvais père,
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère,
Et dans cette embuscade, où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
Ainsi de cét amour la fatale puissance
Vous coûte vostre père, à moy mon innocence,
Et si ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cét amour vous auroit tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence, & l'estime,
Lors que vous punirez la cause de mon crime.
De cette mesme main qui vous a tout sauvé
Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé,
Mais comme vous aviez vostre part aux offenses,
Je vous ay réservé vostre part aux vengeances,
Et pour ne tenir plus en suspens vos esprits,

Si vous voulez régner, le Trône est à ce prix.
 Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,
 Embrasser ma querelle, est le seul droit d'aînesse,
 La mort de Rodogune en nommera l'aîné.

Quoy, vous montrez tous deux un visage étonné!
 Redoutez-vous son frère? Après la paix infame,
 Que même en la jurant je détestois dans l'ame,
 J'ay fait lever des gens par des ordres secrets,
 Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tous prests;
 Et tandis qu'il fait teste aux Princes d'Arménie,
 Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
 Qui vous fait donc passer à cette juste loy?
 Est-ce pitié pour elle? est-ce haine pour moy?
 Voulez-vous l'épouser, afin qu'elle me brave,
 Et mettre mon destin aux mains de mon esclave?
 Vous ne répondez point! Allez, enfants ingrats,
 Pour qui je crus en vain conserver ces Etats,
 J'ay fait vostre oncle Roy, j'en feray bien un autre,
 Et mon nom peut encor icy plus que le vostre.

SELEUCUS.

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit...

CLEOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
 Je sçais bien que le sang qu'à vos mains je demande
 N'est pas le digne essay d'une valeur bien grande,
 Mais si vous me devez, & le Scéptre, & le jour,
 Ce doit estre envers moy le sçeau de vostre amour.
 Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie,

Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert icy de faire les surpris,
Je vous le dis encor, le Trofne est à ce prix.
Je puis en disposer comme de ma conquête;
Point d'aîné, point de Roy qu'en m'apportant sa teste,
Et puisque mon seul choisis vous y peut élever,
Pour jouïr de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS.

SELEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel Arrest met nostre espoir en poudre?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups,
Que ce cruel Arrest vient de lancer sur nous?

SELEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une Mégère!
O femme, que je n'ose appeler encor mère!
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne sçaurois-tu souffrir qu'on régné innocemment?
Quels attraites penses-tu qu'ait pour nous la Couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne,
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au Trofne, il faut te ressembler?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la Nature,
 Et n'imputons qu'au Sort nostre triste aventure.
 Nous le nommions cruel, mais il nous étoit doux,
 Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
 Confidens tout ensemble, & rivaux l'un de l'autre,
 Nous ne concevions point de mal pareil au nostre,
 Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux
 Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SELEUCUS.

Une douleur si sage & si respectueuse,
 Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse,
 Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort,
 D'en connoître la cause, & l'imputer au Sort.
 Pour moy, je sens les miens avec plus de foiblesse,
 Plus leur cause m'est chère, & plus l'effet m'en blesse,
 Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien,
 Je donnerois encor tout mon sang pour le sien,
 Je sçais ce que je doy; mais dans cette contrainte,
 Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte,
 Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessez
 Qui ne fait que s'en plaindre, a du respect assez.
 Voyez-vous bien quel est le ministère infame
 Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme?
 Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
 De deux Princes ses fils elle fait ses bourreaux?
 Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je voy bien plus encor, je voy qu'elle est ma mère,

Et plus je voy son crime indigne de ce rang,
 Plus je luy voy souïller la source de mon sang.
 J'en sens de ma douleur croistre la violence,
 Mais ma confusion m'impose le silence,
 Lors que dans ses forfaits sur nos fronts imprimez
 Je voy les traits honteux dont nous sommes formez.
 Je tasche à cét objet d'estre aveugle ou stupide,
 J'ose me déguiser jusqu'à son parricide,
 Je me cache à moy-mesme un excès de malheur,
 Où nostre ignominie égale ma douleur,
 Et détournant les yeux d'une mère crüelle,
 J'impute tout au Sort, qui m'a fait naistre d'elle.
 Je conserve pourtant encor un peu d'espoir,
 Elle est mère, & le sang a beaucoup de pouvoir,
 Et le Sort l'eust-il faite encor plus inhumaine,
 Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SELEUCUS.

Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément
 Pour des fils élevez dans un bannissement,
 Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage,
 Elle n'a rappelez, que pour servir sa rage.
 De ses pleurs tant vantez je découvre le fard,
 Nous avons en son cœur, vous, & moy, peu de part,
 Elle fait bien sonner ce grand amour de mère,
 Mais elle seule enfin s'aime, & se confidère,
 Et quoy que nous étale un langage si doux,
 Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous.
 Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine,
 Nous ayant embrassez, elle nous assassine,
 En veut au cher objet dont nous sommes épris,

Nous demande son sang, met le Trofne à ce prix !
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre,
Il est, il est à nous, si nous osons le prendre :
Nostre révolte icy n'a rien que d'innocent,
Il est à l'un de nous, si l'autre le consent.
Régions, & son couroux ne fera que foiblesse,
C'est l'unique moyen de sauver la Princesse.
Allons la voir, mon frère, & demeurons unis,
C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau dessein que mon amour m'inspire,
Mais il faut qu'avec luy nostre union conspire,
Nostre amour aujourd'huy si digne de pitié
Ne scauroit triompher, que par nostre amitié.

ANTIOCHUS.

Cét avertissement marque une défiance
Que la mienne pour vous souffre avec patience,
Allons, & soyez seur, que mesme le trépas
Ne peut rompre des nœuds, que l'amour ne rompt pas.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voila comme l'amour succède à la colere,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mere,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un Roy,
Et comme elle use enfin de ses fils, & de moy.
Et tantost mes soupçons luy faisoient une offence?
Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste defence?
Lors que tu la trompois elle fermoit les yeux?
Ah, que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conserve mon ame,
Et qu'ayant reconnu sa haine, & mon erreur,
Le cœur gros de soupirs, & fremissant d'horreur,

Je romps une foy deuë aux secrets de ma Reine,
Et vous viens découvrir mon erreur, & sa haine.

RODOGUNE.

Cét avis salutaire est l'unique secours
A qui je croy devoir le reste de mes jours ;
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie,
Il faut de ces périls m'applanir la sortie,
Il faut que tes conseils m'aident à repouffer...

LAONICE.

Madame, au nom des Dieux, veuillez m'en dispenser ;
C'est assez que pour vous je luy fois infidelle,
Sans m'engager encor à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme Ambassadeur,
Devoit de cet Hymen honorer la splendeur ;
Comme c'est en ses mains que le Roy vostre frère
A déposé le soin d'une teste si chère,
Je vous laisse avec luy pour en délibérer.
Quoy que vous résolviez, laissez-moy l'ignorer.
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux Princes,
Plûtost que de vous perdre, ils perdront leurs Provinces,
Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne vueille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant, si j'étois icy veüë,
Vostre péril croistroit, & je serois perduë.
Fuyez, grande Princesse, & souffrez cet Adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnoistray ce service en son lieu.

SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que terons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un Diadème ?
Fuirons-nous chez mon frère ? attendrons-nous la mort ?
Ou ferons-nous contr'elle un généreux effort ?

ORONTE.

Nostre fuite, Madame, est assez difficile.
J'ay veu des gens de guerre épanus par la ville,
Si l'on veut vostre perte, on vous fait observer ;
Ou s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse,
Feignant de vous servir, elle sert sa maîtresse.
La Reine, qui sur tout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner,
Et pour rompre un Hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-mesme imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix,
Et le Roy, plus piqué contre vous, que contre elle,
Vous voyant luy porter une guerre nouvelle,
Blasmera vos frayeurs, & nos légéretez
D'avoir osé douter de la foy des Traitez,
Et peut estre pressé des guerres d'Arménie,

Vous laissera moquée, & la Reine impunie.

A ces honteux moyens gardez de recourir,
C'est icy qu'il vous faut, ou régner, ou périr.
Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,
Et l'on s'en rend indigne, alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah, que de vos conseils j'aimerois la vigueur
Si nous avons la force égale à ce grand cœur!
Mais pourrons-nous braver une Reine en colère,
Avec ce peu de gens que m'a laissez mon frère?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit, si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir nostre impuissance.
Mais pouvez-vous trembler, quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître, & des Rois, & des Dieux?
L'Amour fera luy seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils, contre la mère,
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous,
Et ces astres naissants sont adorez de tous.
Quoy que puisse en ces lieux une Reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartez,
Ils sont peu, mais vaillants, & peuvent de sa rage
Empescher la surprise, & le premier outrage.
Craignez moins, & sur tout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'Amour.

SCENE III.

RODOGUNE.

Quoy ! je pourrois descendre à ce lasche artifice
D'aller de mes Amants mendier le service,
Et sous l'indigne appas d'un coup d'œil affecté,
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma feureté ?
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses,
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses ;
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croiray faire assez de le daigner souffrir.
Je verray leur amour, j'éprouveray sa force,
Sans flater leurs desirs, sans leur jetter d'amorce,
Et s'il est assez fort pour me servir d'appuy,
Je le feray régner, mais en régnant sur luy.

Sentimens étouffez de colére, & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine,
Et d'un oubly contraint rompez la dure loy,
Pour rendre enfin justice aux Manes d'un grand Roy.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour & de fureur encor étincelante,
Telle que je le vy, quand tout percé de coups,
Il me cria *vengeance. Adieu, je meurs pour vous.*
Chère Ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;

Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang.
Plus la haute naissance approche des Couronnes,
Plus cette grandeur mesme asservit nos personnes,
Nous n'avons point de cœur pour aimer, ny haïr,
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage,
Et moy, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivois mon destin en victime d'Etat :
Mais aujourd'huy qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné ;
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage,
Je brise avec honneur mon illustre esclavage,
J'ose reprendre un cœur pour aimer, & haïr,
Et ce n'est plus qu'à toy que je veux obéir.

Le consentiras-tu, cet effort sur ma flame,
Toy, son vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher Prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce Palais ?
Je sçais quelles feront tes douleurs & tes craintes,
Je voy déjà tes maux, j'entens déjà tes plaintes,
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roy
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moy.
J'auray mesmes douleurs, j'auray mesmes alarmes,
S'il t'en coûte un soupir, j'en verseray des larmes :
Mais Dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !
Amour, qui me confond, cache du moins tes feux,
Et content de mon cœur dont je te fais le maistre,
Dans mes regards surpris garde-toy de paroître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS,
RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offencez pas, Princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-mesme expliquer le pouvoir.
Ce n'est pas d'aujourd'huy que nos cœurs en souspirent,
A vos premiers regards tous deux ils se rendirent,
Mais un profond respect nous fit taire, & brusler,
Et ce mesme respect nous force de parler.

L'heureux moment approche, où vostre Destinée
Semble estre aucunement à la nostre enchainée,
Puisque d'un droit d'ainesse, incertain parmy nous,
La nostre attend un Scéptre, & la vostre, un époux.
C'est trop d'indignité que nostre Souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de Reine,
Nostre amour s'en offence, & changeant cette loy
Remet à nostre Reine à nous choisir un Roy.
Ne vous abaissez plus à suivre la Couronne,
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne,
Réglez nostre destin qu'ont mal réglé les Dieux ;
Nostre seul droit d'ainesse est de plaire à vos yeux,
L'ardeur qu'allume en nous une flame si pure
Préfère vostre chois au chois de la Nature,
Et vient sacrifier à vostre élection
Toute nostre espérance, & nostre ambition.

Prononcez donc, Madame, & faites un Monarque,
 Nous céderons fans honte à cette illustre marque,
 Et celuy qui perdra vostre divin objet
 Demeurera du moins vostre prémier Sujet :
 Son amour immortel sçaura toujourns luy dire
 Que ce rang près de vous vaut ailleurs un Empire,
 Il y mettra sa gloire, & dans un tel malheur
 L'heur de vous obéir flatera sa douleur.

RODOGUNE.

Prince, je doy beaucoup à cette déférence
 De vostre ambition, & de vostre espérance,
 Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir,
 Si celles de mon rang avoient droit de choisir.
 Comme fans leur avis les Rois disposent d'elles,
 Pour affermir leur Trofne, ou finir leurs querelles,
 Le destin des Etats est arbitre du leur,
 Et l'ordre des Traitez règle tout dans leur cœur.
 C'est luy que suit le mien, & non pas la Couronne,
 J'aimera y l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne,
 Du secret révélé j'en prendray le pouvoir,
 Et mon amour, pour naistre, attendra mon devoir.
 N'attendez rien de plus, ou vostre attente est vaine.
 Le chois que vous m'offrez appartient à la Reine,
 J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
 Peut estre on vous a teu jusqu'où va son couroux,
 Mais je doy par épreuve assez bien le connoistre,
 Pour fuir l'occasion de le faire renaitre.
 Que n'en ay-je souffert, & que n'a-t'elle osé ?
 Je veux croire avec vous que tout est apaisé,
 Mais craignez avec moy que ce chois ne ranime

Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
Pardonnez-moy ce mot qui viole un oubly,
Que la paix entre nous doit avoir étably.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre,
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre,
Et je mériterois qu'il me pût consumer,
Si je luy fournissois dequoy se rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en vostre main de la rendre impuissante ?
Faites un Roy, Madame, & régnerez avec luy.
Son couroux defarmé demeure sans appuy,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t'elle interest au chois que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
La Couronne est à nous, & sans luy faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la Nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à vostre chois ce qu'il doit au hazard.
Qu'un si foible scrupule en nostre faveur cesse,
Vostre inclination vaut bien un droit d'aïnesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
S'il se trouvoit contraire aux vœux de vostre cœur.
On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre,
Pour vous faire régner, ce seroit vous contraindre,
Vous donner la Couronne en vous tyrannifant,
Et verser du poison sur ce noble present.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à nostre espoir ostez cette amertume,

Et permettez que l'heur, qui suivra vostre époux,
Se puisse redoubler, à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle, autant comme il vous brule,
Et taschant d'avancer, son effort vous recule.
Vous croyez que ce chois, que l'un & l'autre attend,
Pourra faire un heureux, fans faire un mécontent,
Et moy, quelque vertu que vostre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux, si le mien se déclare.
Non que de l'un, & l'autre il dédaigne les vœux,
Je tiendrois à bonheur d'estre à l'un de vous deux,
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne ;
Je me mettray trop haut, s'il faut que je me donne :
Quoy qu'aisément je cède aux ordres de mon Roy,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moy.
Sçavez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services
Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?
Par quels degrez de gloire on me peut mériter ?
En quels affreux périls il faudra vous jeter ?
Ce cœur vous est acquis, après le Diadème,
Princes, mais gardez-vous de le rendre à luy-mesme,
Vous y renoncerez peut estre pour jamais,
Quand je vous auray dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,
Dont nous ne vous faisons d'amoureux sacrifices ?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrez qu'on peut vous mériter ?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, & jugez mieux du nôtre,
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un, & l'autre,
Et dites hautement à quel prix vôtre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des Rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'est nôtre unique envie.

RODOGUNE.

Je verray cette ardeur d'un repentir suivie.

SELEUCUS.

Avant ce repentir, tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Et bien donc, il est temps de me faire connoître.
J'obéis à mon Roy, puisqu'un de vous doit l'estre,
Mais quand j'auray parlé, si vous vous en plaignez,

J'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'est malgré moy, qu'à moy-mesme renduë,
J'écoute une chaleur qui m'étoit défenduë,
Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir,
Que la foy des Traitez ne doit plus retenir.

Tremblez, Princes, tremblez, au nom de vostre père.
Il est mort, & pour moy, par les mains d'une mère,
Je l'avois oublié, sujette à d'autres loix,
Mais libre, je luy rends enfin ce que je doy.
C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine,
J'aime les fils du Roy, je hay ceux de la Reine,
Réglez-vous là-dessus, & fans plus me presser
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre party, mon choix suivra le vostre,
Je respecte autant l'un, que je déteste l'autre,
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand Roy,
S'il n'est digne de luy, n'est pas digne de moy.
Ce sang que vous portez, ce Trosne qu'il vous laisse,
Valent bien que pour luy vostre cœur s'interesse,
Vostre gloire le veut, l'Amour vous le prescrit;
Qui peut contr'elle & luy soulever vostre esprit?
Si vous leur préférez une mère crüelle,
Soyez crüels, ingrats, parricides comme elle.
Vous devez la punir si vous la condamnez,
Vous devez l'imiter si vous la soutenez.
Quoy, cette ardeur s'éteint! l'un & l'autre souspire!
J'avois sçeu le prévoir, j'avois sçeu le prédire...

ANTIOCHUS.

Princesse...

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché,
Quand j'ay voulu me taire, en vain je l'ay tâché.
Appelez ce devoir haine, rigueur, colère,
Pour gagner Rodogune, il faut venger un père,
Je me donne à ce prix. Osez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, Princes.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SELEUCUS.

Que le Ciel est injuste ! une ame si crüeille,
Méritoit nostre mère, & devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous fans blasphème,

SELEUCUS.

Ah, que vous me gefnez
Par cette retenuë où vous vous obstinez !
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'est, ou d'elle, ou du Trofne estre ardemment épris,
Que vouloir, ou l'aimer, ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est, & d'elle, & de luy tenir bien peu de conte,
Que faire une révolte, & si pleine, & si prompte.

SELEUCUS.

Lors que l'obéïffance a tant d'impieté,
La révolte devient une néceffité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frère, est bien précipitée,
Quand la loy qu'elle rompt peut estre rétractée,
Et c'est à nos defirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,

Pour gagner un triomphe, il faut une victoire.
Mais que je tafche en vain de flater nos tourmens!
Nos malheurs font plus forts que ces déguifemens,
Leur excès à mes yeux paroît un noir abyfme,
Où la haine s'aprefte à couronner le crime,
Où la gloire eft fans nom, la vertu fans honneur,
Où fans un parricide, il n'eft point de bonheur.
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me fens affoiblir, quand je vous encourage,
Je frémis, je chancelle, & mon cœur abatu
Suit tantoft fa douleur, & tantoft fa vertu.
Mon frère, pardonnez à des discours fans fuite
Qui font trop voir le trouble où mon ame eft réduite.

SELEUCUS.

J'en ferois comme vous, fi mon esprit troublé
Ne fecoüoit le joug dont il eft accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flame,
Je voy ce qu'eft un Trofne & ce qu'eft une femme,
Et jugeant par leur prix de leur poffeffion,
J'éteins enfin ma flame, & mon ambition;
Et je vous céderois l'un, & l'autre, avec joye,
Si, dans la liberté que le Ciel me renvoye,
La crainte de vous faire un funefte prefent
Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuifant.
Defrobons-nous, mon frère, à ces ames crüelles,
Et laiffons-les fans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'efpère encor un peu,
L'efpoir ne peut s'éteindre, où brufle tant de feu,

Et son reste confus me rend quelques lumières,
 Pour juger mieux que vous de ces ames si fières.
 Croyez-moy, l'une & l'autre a redouté nos pleurs,
 Leur fuite à nos souspirs a desrobé leurs cœurs,
 Et si tantost leur haine eust attendu nos larmes,
 Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissiez, souspirez,
 Et je craindray pour vous ce que vous espérez,
 Quoy qu'en vostre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
 Il vous faudra parer leurs haines mutüelles,
 Sauver l'une de l'autre, & peut estre leurs coups,
 Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
 C'est ce qu'il faut pleurer. Ny Maîtresse, ny mère,
 N'ont plus de chois icy, ny de loix à nous faire :
 Quoy que leur rage exige, ou de vous, ou de moy,
 Rodogune est à vous, puisque je vous fais Roy.
 Epargnez vos souspirs près de l'une, & de l'autre,
 J'ay trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vostre,
 Je n'en suis point jaloux, & ma triste amitié
 Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS.

Que je serois heureux, si je n'aimois mon frère !
 Lors qu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,

Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
Elle agira pour vous, mon frère, également,
Et n'abusera point de cette violence,
Que l'indignation fait à vostre espérance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit,
On le croit repoussé, quand il s'approfondit,
Et quoy qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade,
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes Dieux rendre vain ce présage ;
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,
Et si contre l'effort d'un si puissant couroux
La Nature, & l'Amour voudront parler pour nous.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

Prince, qu'ay-je entendu ? parce que je souspire,
Vous présumez que j'aime, & vous m'osez le dire !
Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité
S' imagine...

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,
Princesse, aucun de nous ne seroit téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eust l'heur de vous plaire,
Je voy vostre mérite, & le peu que je vauz,
Et ce rival si cher connoit mieux ses defauts.
Mais si tantost ce cœur parloit par vostre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,

Puisqu'il tient à bonheur d'estre à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'Oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des Dieux, au nom de cette flame...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame,
Et vostre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.
Je l'ay dit, il est vray, mais quoy qu'il en puisse estre,
Méritez cét amour que vous voulez connoistre.
Lors que j'ay soupiré, ce n'étoit pas pour vous,
J'ay donné ces soupirs aux Manes d'un époux,
Et ce sont les effets du souvenir fidelle
Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Princes, foyez ses fils, & prenez son party.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux reparty.
Ce cœur qu'un faint amour rangea sous vostre empire,
Ce cœur pour qui le vostre à tous momens souspire,
Ce cœur en vous aimant indignement percé
Reprend, pour vous aimer, le sang qu'il a versé,
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le mesme.
Ah, Princesse, en l'état où le Sort nous a mis
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
 Faites ce qu'il feroit, s'il vivoit en luy-mesme,
 A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras.
 Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas?
 S'il vous explique mal ce qu'il doit en attendre,
 Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.
 Une seconde fois il vous le dit par moy,
 Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loy,
 Nommez les assassins & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère
 Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une mère?

ANTIOCHUS.

Ah! si vous ne voulez voir finir nos destins,
 Nommez d'autres vengeurs, ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah! je voy trop régner son party dans vostre ame,
 Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Ouy, je le prens, Madame,
 Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang,

Que la Nature enferme en ce malheureux flanc.

Satisfaites vous mesme à cette voix secrette,
Dont la vostre envers nous daigne estre l'interprète,
Exécutez son ordre, & hastez-vous sur moy
De punir une Reine, & de venger un Roy :
Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévère,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frère.
De deux Princes unis à soupirer pour vous
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour époux,
Punissez un des fils des crimes de la mère,
Mais payez l'autre aussi des services du père,
Et laissez un exemple à la postérité
Et de rigueur entière, & d'entière équité.
Quoy, n'écoutez-vous, ny l'amour, ny la haine ?
Ne pourray-je obtenir, ny salaire, ny peine ?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas, Prince.

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le Roy que vous plaignez ?
Ce soupir ne va-t'il que vers l'Ombre d'un père ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappelez vostre frère.
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lors que je vous avois à combatre tous deux.
Vous êtes plus fort seul, que vous n'étiez ensemble,
Je vous bravois tantost, & maintenant je tremble.

J'aime, n'abusez pas, Prince, de mon secret,
Au milieu de ma haine il m'échape à regret,
Mais enfin il m'échape, & cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de vostre vuë,
Ouy, j'aime un de vous deux, malgré ce grand couroux,
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.

Un rigoureux devoir à cét amour s'oppose,
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause,
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix,
Qui rompt de vos Traitez les favorables loix.
D'un père mort pour moy voyez le sort étrange,
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge,
Et mes feux dans mon ame ont beau se mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner :
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende,
Vostre refus est juste, autant que ma demande,
A force de respect vostre amour s'est trahy,
Je voudrois vous haïr, s'il m'avoit obéi,
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime estre la récompense.
Rentrons donc sous les loix que m'impose la Paix,
Puisque m'en affranchir, c'est vous perdre à jamais.
Prince, en vostre faveur je ne puis davantage,
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moy,
Je n'oubliroy jamais que je me dois un Roy.
Ouy, malgré mon amour, j'attendray d'une mère
Que le Trofne me donne, ou vous, ou vostre frère.
Attendant son secret, vous aurez mes desirs,
Et s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs ;
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,

Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus? son bonheur est le mien,
Rendez heureux ce frère, & je ne perdray rien,
L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende,
Je beniray le Ciel d'une perte si grande,
Et quittant les douceurs de cét espoir flotant
Je mourray de douleur, mais je mourray content.

RODOGUNE.

Et moy, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais Adieu, mon esprit se confond,
Prince, si vostre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point, qu'avec le Diadème.

SCENE II.

ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucez,
Tu viens de vaincre, Amour, mais ce n'est pas assez.
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fay vaincre la Nature,
Et prête luy pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais Amants,

Cette pitié qui force, & ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengereffes.
Voicy la Reine. Amour, Nature, justes Dieux,
Faites-la-moy fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS,
LAONICE.

CLEOPATRE.

Et bien, Antiochus, vous doy-je la Couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous sçavez si le Ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous sçavez mieux que moy, si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sçais que je péris, si vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut estre à servir ma colére,
Vous vous êtes laissé prévenir par un frère?
Il a sçeu me venger quand vous delibériez,
Et je dois à son bras ce que vous espérez?

Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême,
C'est périr en effet que perdre un Diadème,
Je n'y sçais qu'un remède, encor est-il fascheux,
Etonnant, incertain, & triste pour tous deux,
Je périray moy-mesme, avant que de le dire;
Mais enfin on perd tout, quand on perd un Empire.

ANTIOCHUS.

Le remède à nos maux est tout en vostre main,
Et n'a rien de fascheux, d'étonnant, d'incertain.
Vostre seule colère a fait nostre infortune,
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune,
Nous l'adorons tous deux; jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.

L'aveu de cét amour sans doute vous offence,
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,
Et vostre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.
Au point où je les voy, c'en est le seul remède.

CLEOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-mesme vous possède?
Avez-vous oublié que vous parlez à moy,
Ou si vous présumez estre déjà mon Roy?

ANTIOCHUS.

Je tasche avec respect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLEOPATRE.

Moy? j'aurois allumé cét insolent amour?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait nostre retour ?
Nous avez-vous mandez qu'afin qu'un droit d'ainesse
Donnast à l'un de nous le Trosne, & la Princeffe ?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,
Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, eust osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
Si sa beauté deslors n'eust allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eust attaché nos vœux,
Le desir de régner eust fait la mesme chose,
Et dans l'ordre des loix que la Paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons crû vous plaire,
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère,
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foy des Traitez n'avoit point arrachée ?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois sçeu prévenir,
Et de l'indigne état où vostre Rodogune
Sans moy, sans mon courage, eust mis vostre fortune.
Je croyois que vos cœurs sensibles à ces coups
En sçauroient conserver un généreux couroux,
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que grossissant sous un peu de contrainte,

Ce torrent de colère & de ressentiment
Fut plus impetueux en son débordement.
Je fais plus maintenant, je presse, sollicite,
Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le Scéptre, dont ma main vous doit recompenser,
N'a point dequoy vous faire un moment balancer,
Vous ne considérez, ny luy, ny mon injure,
L'Amour étouffe en vous la voix de la Nature,
Et je pourrois aimer des fils dénaturez!

ANTIOCHUS.

La Nature & l'Amour ont leurs droits séparés,
L'un n'oste point à l'autre une ame qu'il possède.

CLEOPATRE.

Non, non, où l'Amour règne, il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux,
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous ;
Mais aussi...

CLEOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLEOPATRE.

Périssez, périssez. Votre rébellion

Mérite plus d'horreur, que de compassion.
Mes yeux sçauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous, que l'objet qui vous charme,
Et je triompheray, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs, & de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Et bien triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Vostre main tremble-t'elle? y voulez-vous la mienne?
Madame, commandez, je suis prest d'obéir,
Je perceray ce cœur qui vous ose trahir,
Heureux si par ma mort je puis vous fatifaire,
Et noyer dans mon sang toute vostre colére.
Mais si la dureté de vostre averfion
Nomme encor nostre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles fouspirs, & d'impuiffantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah, que n'a-t'elle pris, & la flame, & le fer!
Que bien plus aisément j'en sçaurois triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance,
Je ne puis refuser des fouspirs à vos pleurs,
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs:
C'en est fait, je me rens, & ma colére expire,
Rodogune est à vous aussi-bien que l'Empire.
Rendez graces aux Dieux qui vous ont fait l'aîné,
Possédez-la, rénez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné!
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine!
Je rends grâces aux Dieux qui calment votre haine.
Madame, est-il possible?

CLEOPATRE.

En vain j'ay résisté,
La Nature est trop forte, & mon cœur s'est dompté.
Je ne vous en dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoy! je triomphe donc sur le point de périr!
La main qui me bleffoit a daigné me guérir!

CLEOPATRE.

Ouy, je veux couronner une flamme si belle.
Allez à la Princesse en porter la Nouvelle,
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé,
Vous n'aimeriez pas tant, si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus! heureuse Rodogune!
Ouy, Madame, entre nous la joye en est commune.

CLEOPATRE.

Allez donc, ce qu'icy vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens,

Et ce foir destiné pour la cérémonie
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornez
A vous donner en nous des Sujets couronnez.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin, ce grand courage a vaincu sa colére.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère ?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encor, & ce cœur adoucy...

CLEOPATRE.

Envoyez-moy son frère, & nous laissez icy.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume,
Mais j'en sçauray sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne luy témoignez rien, il luy sera plus doux
D'apprendre tout de moy, qn'il ne feroit de vous.

SCENE V.

CLEOPATRE.

Que tu pénètres mal le fond de mon courage !
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage,
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouïr
Ne les a fait couler, qu'afin de t'ébloüir,
Je ne veux plus que moy dedans ma confidence.
Et toy, crédule Amant que charme l'apparence,
Et dont l'esprit leger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguïfement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au fort des Immortels préfère ta fortune,
Tandis que mieux instruite en l'art de me venger
En de nouveaux malheurs je sçauray te plonger.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébûche,
De qui se rend trop tost on doit craindre une embûche,
Et c'est mal démesler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour sincère un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCENE VI.

CLEOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.

Sçavez-vous, Seleucus, que je me suis vengée ?

SELEUCUS.

Pauvre Princesse, hélas !

CLEOPATRE.

Vous déplorez son sort :
Quoy, l'aimiez-vous ?

SELEUCUS.

Allez pour regretter sa mort.

CLEOPATRE.

Vous luy pouvez servir encor d'Amant fidelle.
Si j'av sçu me venger, ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O Ciel ! & de qui donc, Madame ?

CLEOPATRE.

C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux,
De vous qui l'adorez en dépit d'une mère,
De vous qui dédaignez de servir ma colére,
De vous de qui l'amour, rebelle à mes desirs
S'oppose à ma vengeance, & détruit mes plaisirs.

SELEUCUS.

De moy !

CLEOPATRE.

De toy, perfide. Ignore, diffimule
Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brusle,
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant, commence à le sentir.

Le Trofne étoit à toy par le droit de naissance,
Rodogune avec luy tomboit en ta puissance,
Tu devois l'époufer, tu devois estre Roy,
Mais comme ce secret n'est connu que de moy,
Je puis comme je veux tourner le droit d'aïneffe,
Et donne à ton rival ton Scéptre & ta Maîtresse.

SELEUCUS.

A mon frère?

CLEOPATRE.

C'est luy, que j'ay nommé l'aîné.

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,
Et par une raison qui vous est inconnuë
Mes propres sentimens vous avoient prévenuë.
Les biens que vous m'ostez n'ont point d'attraits si doux,
Que mon cœur n'ait donnez à ce frère avant vous,
Et si vous bornez-là toute vostre vengeance,
Vos defirs & les miens feront d'intelligence.

CLEOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit,
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'affoupit,

Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

ELEUCUS.

Quoy, je conserverois quelque couroux secret !

CLEOPATRE.

Quoy, lasche, tu pourrois la perdre sans regret ?
Elle de qui les Dieux te donnoient l'Hyménée ?
Elle dont tu plaignois la perte imaginée ?

SELEUCUS.

Confidérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLEOPATRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un Amant est également forte,
Et tel qui se console après l'instant fatal,
Ne sçauroit voir son bien aux mains de son rival.
Piqué jusques au vif il tasche à le reprendre,
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre,
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par mérite, à sa flame étoit dû.

SELEUCUS.

Peut estre, mais enfin par quel amour de mère
Pressiez-vous tellement ma douleur contre un frère ?
Prenez-vous interest à la faire éclater ?

CLEOPATRE.

J'en prens à la connoître, & la faire avorter,
J'en prens à conferver malgré toy mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrette rage.

SELEUCUS.

Je le veux croire ainfi, mais quel autre intereft
Nous fait tous deux aifnez, quand, & comme il vous plaift ?
Qui des deux vous doit croire, & par quelle justice
Faut-il que fur moy feul tombe tout le fupplice,
Et que du mefme amour, dont nous fommes bleffez,
Il foit récompensé, quand vous m'en puniffez ?

CLEOPATRE.

Comme Reine, à mon choif je fais justice, ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils vers moy noircy de trahifon,
Ofe de mes faveurs me demander raifon.

SELEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrettes.
Je ne fuis point jaloux du bien que vous luy faites,
Et je voy quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, & plus que je ne veux.
Le refpect me défend d'en dire davantage.

Je n'ay, ny faute d'yeux, ny faute de courage,
Madame, mais enfin n'espérez voir en moy
Qu'amitié pour mon frère, & zèle pour mon Roy.
Adieu.

SCENE VII.

CLEOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable ?
Leur amour m'offençoit, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfans revoltés, & deux rivaux unis.
Quoy, sans émotion perdre Trosne, & Maîtresse !
Quel est icy ton charme, odieuse Princesse ?
Et par quel privilège, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'oster tous les deux ?
N'espère pas pourtant triompher de ma haine,
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor Reine.
Je sçais bien qu'en l'état où tous deux je les voy
Il me les faut percer, pour aller jusqu'à toy :
Mais n'importe, mes mains sur le père enhardies
Pour un bras refusé sçauront prendre deux vies,
Leurs jours également sont pour moy dangereux,
J'ay commencé par luy, j'achèveray par eux.
Sors de mon cœur, Nature, ou fay qu'ils m'obéissent.
Fay-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déjà l'un a veu que je les veux punir,
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir,
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse, à force de grands crimes.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

Enfin, graces aux Dieux, j'ay moins d'un ennemy,
La mort de Seleucus m'a vengée à demy,
Son Ombre, en attendant Rodogune, & son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père,
Ils le suivront de prés, & j'ay tout préparé,
Pour réunir bien-toft ce que j'ay féparé.
O toy, qui n'attens plus que la cérémonie,
Pour jetter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux Amants vont d'un feul coup du Sort
Recevoir l'Hyménée, & le Trosne, & la Mort,
Poison, me fçauras-tu rendre mon Diadème?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de mefme?
Me feras-tu fidelle? Et toy, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sottte vertu,
Tendresse dangereufe, autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne voy plus en luy les restes de mon fang,
S'il m'arrache du Trosne, & la met en mon rang.
Reste du fang ingrat d'un époux infidelle,

Héritier d'une flamme envers moy criminelle,
 Aime mon ennemie, & péris comme luy.
 Pour la faire tomber, j'abatray son appuy;
 Aussi-bien sous mes pas c'est creuser un abyfme,
 Que retenir ma main sur la moitié du crime,
 Et te faisant mon Roy, c'est trop me négliger,
 Que te laisser sur moy père & frère à venger.
 Qui se venge à demy court luy-mefme à fa peine,
 Il faut, ou condamner, ou couronner fa haine.
 Dût le Peuple en fureur pour fes maiftres nouveaux
 De mon fang odieux arrofer leurs tombeaux,
 Dût le Parthe vengeur me trouver fans défence,
 Dût le Ciel égaler le fupplice à l'offence,
 Trosne, à t'abandonner je ne puis confentir,
 Par un coup de tonnerre il vaut mieux en fortir,
 Il vaut mieux mériter le fort le plus étrange :
 Tombe sur moy le Ciel, pourveu que je me venge,
 J'en recevray le coup d'un vifage remis,
 Il eft doux de périr après fes ennemis,
 Et de quelque rigueur que le Destin me traite,
 Je perds moins à mourir, qu'à vivre leur Sujette.
 Mais voicy Laonice, il faut diffimuler
 Ce que le feul effet doit bien-toft révéler.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

Viennent-ils, nos Amants ?

LAONICE.

Ils approchent, Madame.

On lit dessus leur front l'allegresse de l'ame,
 L'Amour s'y fait paroître avec la Majesté,
 Et suivant le vieil ordre en Syrie usité,
 D'une grace en tous deux toute auguste, & Royale
 Ils viennent prendre icy la coupe nuptiale,
 Pour s'en aller au Temple, au sortir du Palais,
 Par les mains du grand Prestre estre unis à jamais.
 C'est là qu'il les attend pour benir l'alliance :
 Le Peuple tout ravy par ses vœux le devance,
 Et pour eux à grands cris demande aux Immortels
 Tout ce qu'on leur souhaite aux pieds de leurs Autels,
 Impatient pour eux que la cérémonie
 Ne commence bien-toft, ne soit bien-toft finie.
 Les Parthes à la foule aux Syriens meslez,
 Tous nos vieux differends de leur ame exilez,
 Font leur Suite assez grosse, & d'une voix commune
 Benissent à l'envy le Prince, & Rodogune.
 Mais je les voy déjà, Madame, c'est à vous
 A commencer icy des spectacles si doux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS,
 RODOGUNE, ORONTE, LAONICE,
 Troupe de Parthes, & de Syriens.

CLEOPATRE.

Approchez, mes enfants, (car l'amour maternelle,

Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle,
Et je croy que ce nom ne vous déplaira pas).

RODOGUNE.

Je le chériray même au-delà du trépas,
Il m'est trop doux, Madame, & tout l'heur que j'espère,
C'est de vous obéir, & respecter en mère.

CLEOPATRE.

Aimez-moy seulement, vous allez être Rois,
Et s'il faut du respect, c'est moy qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah, si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance.
Vous régnerez icy, quand nous y régnerons,
Et ce feront vos loix que nous y donnerons.

CLEOPATRE.

J'ose le croire ainsi, mais prenez votre place,
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

Icy Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche en même rang, & Cléopatre à sa droite, mais en rang inférieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune avec la même différence, & Cléopatre cependant qu'ils prennent leurs places parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopatre continuë.

Peuple qui m'écoutez, Parthes & Syriens,
Sujets du Roy son frère, ou qui fustes les miens,
Voicy de mes deux fils celuy qu'un droit d'ainesse
Elève dans le Trosne, & donne à la Princeffe.
Je luy rends cet Etat que j'ay sauvé pour luy,
Je cesse de régner, il commence aujourd'huy.
Qu'on ne me traite plus icy de Souveraine,
Voicy vostre Roy, Peuple, & voila vostre Reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, & mourez, s'il est besoin, pour eux.

Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir, dont je me suis démise;
Prêtez les yeux au reste, & voyez les effets
Suivre de point en point les Traitez de la Paix.

Laonice revient avec une coupe à la main.

ORONTE.

Vostre sincérité s'y fait assez paroistre,
Madame, & j'en feray récit au Roy mon maistre.

CLEOPATRE.

L'Hymen est maintenant nostre plus cher soucy.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence icy.
Recevez de ma main la coupe Nuptiale,
Pour estre après unis sous la foy conjugale;
Puisse-t'elle estre un gage envers vostre moitié
De vostre amour ensemble, & de mon amitié.

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel, que ne doy-je point aux bontez d'une mère!

CLEOPATRE.

Le temps presse, & vostre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS à *Rodogune*.

Madame, hastons donc ces glorieux momens.
Voicy l'heureux essay de nos contentemens.
Mais si mon frère étoit le témoin de ma joye...

CLEOPATRE.

C'est estre trop crüel, de vouloir qu'il la voye,
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner,
Et sa douleur secrette a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit asseuré qu'il la verroit sans peine,
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS,
RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE,
LAONICE, Troupe.

TIMAGENE.

Ah, Seigneur.

CLEOPATRE.

Timagène,

Quelle est vostre insolence?

TIMAGENE.

Ah, Madame.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelez...

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGENE.

Le Prince vostre frère...

ANTIOCHUS.

Quoy, se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-temps, afin de divertir
L'ennuy que de sa perte il pouvoit ressentir,
Je l'ay trouvé, Seigneur, au bout de cette Allée
Où la clarté du Ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon de foiblesse étendu
Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu,

Son ame à ce penser paroiffoit attachée,
Sa teste fur un bras languiffamment panchée,
Immobile, & refveur en malheureux Amant...

ANTIOCHUS.

Enfin, que foifoit-il, achevez promptement.

TIMAGENE.

D'une profonde playe en l'estomac ouverte
Son fang à gros bouillons fur cette couche verte...

CLEOPATRE.

Il est mort!

TIMAGENE.

Ouy, Madame.

CLEOPATRE.

Ah, Destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis!
Voila le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voila le defespoir où l'a réduit fa flame,
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, & de fa main il s'est privé du jour.

TIMAGENE à *Cléopatre*.

Madame, il a parlé, fa main est innocente.

CLEOPATRE à *Timagène*.

La tienne est donc coupable, & ta rage insolente

Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant affaîné, le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagéne, souffrez la douleur d'une mère
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle, à vous connoître moins.
Mais que vous a-t'il dit? achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel spectacle à l'instant je m'écrie,
Et soudain à mes cris ce Prince en soupirant
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant,
Et ce reste égaré de lumière incertaine
Luy peignant son cher frère au lieu de Timagéne,
Remply de vostre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots, où l'amitié règne sur le couroux.

*Une main qui nous fut bien chère
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain,
Régnez, & sur tout, mon cher frère,
Gardez-vous de la mesme main.*

C'est... La Parque à ce mot luy coupe la parole,
Sa lumière s'éteint, & son ame s'envole,
Et moy, tout effrayé d'un si tragique fort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, & fort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allegresse publique.

O frère plus aimé que la clarté du jour,
 O rival aussi cher, que m'étoit mon amour,
 Je te perds, & je trouve en ma douleur extrême
 Un malheur dans ta mort, plus grand que ta mort même.
 O de ses derniers mots fatale obscurité,
 En quel gouffre d'horreurs m'as-tu précipité?
 Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
 Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine,
 Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
 Fatale obscurité, qui doy-je soupçonner?

Une main qui nous fut bien chère,

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère?
 Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
 Nous vous avons tous deux refusé notre main,
 Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre,
 Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre?
 Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
 Est-ce vous désormais dont je me doy garder?

CLEOPATRE.

Quoy, vous me soupçonnez!

RODOGUNE.

Quoy, je vous suis suspecte!

ANTIOCHUS.

Je suis Amant, & fils, je vous aime, & respecte,
 Mais quoy que sur mon cœur puissent des noms si doux,
 A ces marques enfin je ne connoy que vous.
 As-tu bien entendu? dis-tu vray, Timagéne?

TIMAGENE.

Avant qu'en soupçonner la Princesse, ou la Reine,
Je mourrois mille fois, mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le Prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre costé l'action est si noire,
Que n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc,
Nous avons mal servy vos haines mutüelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles,
Mais si j'ay refusé ce détestable employ,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moy.
Qui que vous foyez donc, recevez une vie,
Que déjà vos fureurs m'ont à demy ravie.

RODOGUNE.

Ah, Seigneur, arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je fers, ou l'une, ou l'autre, & je préviens ses coups.

CLEOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Ostez-moy donc de doute,
 Et montrez-moy la main qu'il faut que je redoute,
 Qui pour m'affaffiner ose me fecourir,
 Et me sauve de moy pour me faire périr.
 Puis-je vivre, & traifner cette gesne éternelle,
 Confondre l'innocente avec la criminelle,
 Vivre, & ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
 Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
 Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure,
 Tirez-moy de ce trouble, ou souffrez que je meure,
 Et que mon déplaisir par un coup généreux
 Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLEOPATRE.

Puisque le mesme jour que ma main vous couronne
 Je perds un de mes fils, & l'autre me soupçonne,
 Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devoit effuyer,
 Son peu d'amour me force à me justifier,
 Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère,
 Qu'en la traitant d'égal avec une étrangère,
 Je vous diray, Seigneur (car ce n'est plus à moy
 A nommer autrement, & mon juge, & mon Roy)
 Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
 Qu'en dépit de la Paix me garde l'inhumaine,
 Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
 Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
 Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre,
 J'ay préveu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre,
 Mais je vous ay laissé defarmer mon couroux.

à *Rodogune.*

Sur la foy de ses pleurs je n'ay rien craint de vous,
 Madame, mais ô Dieux! quelle rage est la vostre!
 Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
 Et m'enviez soudain l'unique, & foible appuy
 Qu'une mère opprimée eust pû trouver en luy.
 Quand vous m'accablerez, où fera mon refuge?
 Si je m'en plains au Roy, vous possédez mon juge,
 Et s'il m'ose écouter, peut estre, hélas! en vain
 Il voudra se garder de cette mesme main.
 Enfin je suis leur mère, & vous leur ennemie,
 J'ay recherché leur gloire, & vous leur infamie,
 Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ostez,
 Vostre abord en ces lieux les eust deshéritez,
 C'est à luy maintenant, en cette concurrence,
 A régler ses soupçons sur cette différence,
 A voir de qui des deux il doit se défier,
 Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE à *Cléopatre.*

Je me defendray mal. L'innocence étonnée
 Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée,
 Et n'ayant rien préveu d'un attentat si grand,
 Qui l'en veut accuser, sans peine la surprend.
 Je ne m'étonne point de voir que vostre haine
 Pour me faire coupable a quitté Timagène:
 Au moindre jour ouvert de tout jetter sur moy,
 Son récit s'est trouvé digne de vostre foy.
 Vous l'accusiez pourtant, quand vostre ame alarmée
 Craignoit qu'en expirant ce fils vous eust nommée;

Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux
 Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
 Certes si vous voulez passer pour véritable
 Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
 Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;
 Mais votre bras au crime est plus fait que le mien,
 Et qui sur un époux fist son apprentissage,
 A bien pû sur un fils achever son ouvrage.
 Je ne déniray point, puisque vous les sçavez,
 De justes sentimens dans mon ame élevez.
 Vous demandez mon sang, j'ay demandé le vostre ;
 Le Roy sçait quels motifs ont poussé l'une & l'autre,
 Comme par sa prudence il a tout adoucy,
 Il vous connoit peut estre, & me connoit aussi.

à Antiochus.

Seigneur, c'est un moyen de vous estre bien chère,
 Que pour don nuptial vous immoler un frère :
 On fait plus, on m'impute un coup si plein d'horreur,
 Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

à Cléopâtre.

Où fuïrois-je de vous après tant de furie,
 Madame, & que feroit toute vostre Syrie,
 Où seule, & sans appuy contre mes attentats,
 Je verrois... Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas !

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un frère
 Je ne veux point juger entre vous, & ma mère :
 Assassinez un fils, massacrez un époux,
 Je ne veux me garder, ny d'elle, ny de vous.

Suivons aveuglément ma triste Destinée,
Pour m'exposer à tout achevons l'Hyménée.
Cher frère, c'est pour moy le chemin du trépas,
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas.
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
Et luy veux bien donner tout lieu de me surprendre,
Heureux, si sa fureur qui me prive de toy
Se fait bien-toft connoître, en achevant sur moy,
Et si du Ciel trop lent à la réduire en poudre
Son crime redoublé peut arracher la foudre.
Donnez-moy.

RODOGUNE *l'empeschant de prendre la coupe.*

Quoy Seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,

Donnez.

RODOGUNE.

Ah, gardez-vous de l'une, & l'autre main.
Cette coupe est suspecte, elle vient de la Reine,
Craignez de toutes deux quelque secrette haine.

CLEOPATRE.

Qui m'épargnoit tantost ose enfin m'accuser.

RODOGUNE.

De toutes deux, Madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, & vous tiens innocente,

Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente,
 Je veux bien à mon tour subir les mêmes loix,
 On ne peut craindre trop pour le salut des Rois.
 Donnez donc cette preuve, & pour toute réplique,
 Faites faire un essay par quelque Domestique.

CLEOPATRE prenant la coupe.

Je le feray moy-mesme. Et bien, redoutez-vous
 Quelque finistre effet encor de mon couroux?
 J'ay souffert cét outrage avecque patience.

*ANTIOCHUS prenant la coupe de la main
 de Cléopatre après qu'elle a beu.*

Pardonnez-luy, Madame, un peu de défiance,
 Comme vous l'accusez, elle fait son effort
 A rejeter sur vous l'horreur de cette mort,
 Et soit amour pour moy, soit adresse pour elle,
 Ce soin la fait paroistre un peu moins criminelle.
 Pour moy, qui ne voy rien, dans le trouble où je suis,
 Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abyfme d'ennuis,
 Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent,
 J'en laisse la vengeance aux Dieux qui les connoissent,
 Et vay fans plus tarder...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
 Déjà tous égarez, troubles, & furieux,
 Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
 Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons Dieux, quelle rage!
 Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice
ou à quelqu'autre.*

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

CLEOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie,
Ma haine est trop fidelle, & m'a trop bien servie,
Elle a paru trop tost pour te perdre avec moy,
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois;
Mais j'ay cette douceur dedans cette disgrâce
De ne voir point régner ma rivale en ma place.

Régne, de crime en crime enfin te voila Roy:
Je t'ay défait d'un père, & d'un frère, & de moy.
Puisse le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes,
Puissez-vous ne trouver dedans vostre union
Qu'horreur, que jalousie, & que confusion,
Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naistre de vous un fils qui me ressemble.

ANTIOCHUS.

Ah, vivez pour changer cette haine en amour.

CLEOPATRE.

Je maudirois les Dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'icy. Je me meurs, Laonice.
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiez,
Sauve-moy de l'affront de tomber à leurs pieds.

Elle s'en va, & Laonice luy ayde à marcher.

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste Ciel vous est bien favorable.
Il vous a préservé sur le point de périr
Du danger le plus grand que vous pûssiez courir,
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes
La coupable est punie, & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sçais dans son funeste sort
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort,
L'une & l'autre a pour moy des malheurs sans exemple,
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au Temple
Y changer l'allegresse en un dueil sans pareil,
La pompe Nuptiale en funébre appareil,
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les Dieux voudront estre à nos vœux plus propices.

Fin du cinquième & dernier Acte.



HERACLIUS
EMPEREUR D'ORIENT,
TRAGÉDIE.

ACTEURS.

PHOCAS, Empereur d'Orient.

HERACLIUS, Fils de l'Empereur Maurice, creu
Martian fils de Phocas, Amant d'Eudoxe.

MARTIAN, Fils de Phocas, creu Léonce fils de
Léontine, Amant de Pulchérie.

PULCHERIE, Fille de l'Empereur Maurice, Maitresse
de Martian.

LEONTINE, Dame de Constantinople, autrefois
Gouvernante d'Héraclius & de Martian.

EUDOXE, Fille de Léontine & Maitresse d'Héraclius.

CRISPE, Gendre de Phocas.

EXUPERE, Patricien de Constantinople.

AMYNTAS, Ami d'Exupère.

UN PAGE de Léontine.

La Scène est à Constantinople.



HERACLIUS
EMPEREUR D'ORIENT,
TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

Crispe, il n'est que trop vray, la plus belle Couronne
N'a de que faux brillants, dont l'éclat l'environne,
Et celuy dont le Ciel pour un Scéptre fait chois,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées,

Qui croit les posséder les sent s'évanouir,
 Et la peur de les perdre empêche d'en jouir,
 Sur tout qui, comme moy, d'une obscure naissance
 Monte par la révolte à la Toute-puissance,
 Qui de simple soldat à l'Empire élevé
 Ne l'a que par le crime acquis, & conservé;
 Autant que sa fureur s'est immolé de testes,
 Autant dessus la sienne il croit voir de tempestes,
 Et comme il n'a semé qu'épouvante, & qu'horreur,
 Il n'en recueille enfin que trouble, & que terreur.
 J'en ay semé beaucoup, & depuis quatre Lustres
 Mon Trône n'est fondé que sur des morts illustres,
 Et j'ay mis au tombeau, pour régner sans effroy,
 Tout ce que j'en ay veu de plus digne que moy.
 Mais le sang répandu de l'Empereur Maurice,
 Ses cinq fils à ses yeux envoyez au supplice,
 En vain en ont été les premiers fondemens,
 Si pour m'oster ce Trône ils servent d'instrumens.
 On en fait revivre un au bout de vingt années,
 Byzance ouvre (dis-tu) l'oreille à ces menées,
 Et le Peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
 D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
 Impatient déjà de se laisser séduire
 Au premier imposteur, armé pour me détruire,
 Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé,
 Voudra servir d'idole à son zèle charmé.
 Mais sçais-tu sous quel nom ce fascheux bruit s'excite?

CRISPE.

Il nomme Héraclius, celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur, devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter,
Sa mort est trop certaine, & fut trop remarquable,
Pour craindre un grand effet, d'une si vaine fable.
Il n'avoit que six mois, & luy perçant le flanc,
On en fit dégouter plus de lait que de sang,
Et ce prodige affreux, dont je tremblay dans l'ame,
Fut aussi-tost suivy de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que, sans Léontine, on l'eust long-temps cherché,
Il fut livré par elle, à qui pour récompense
Je donnay de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian, qui d'âge presque égal,
Etoit resté sans mère, en ce moment fatal.
Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaist, & le Peuple est crédule.
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter.
Quand vous fistes périr Maurice, & sa famille,
Il vous en plût, Seigneur, réserver une fille,
Et résoudre deslors qu'elle auroit pour époux
Ce Prince destiné pour régner après vous.
Le Peuple en sa personne aime encor, & révere,
Et son père Maurice, & son ayeul Tibère,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang,
S'il voit tomber leur Scéptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
S'il voit monter la sœur dans le Trofne du père;

Mais pressez cét Hymen. Le Prince aux champs de Mars
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hazards,
Et n'eust été Léonce, en la dernière guerre
Ce dessein avec luy seroit tombé par terre,
Puisque sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian demeueroit, ou mort, ou prisonnier.
Avant que d'y périr (s'il faut qu'il y périsse)
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui, réunissant l'une & l'autre maison,
Tire chez vous l'amour, qu'on garde pour son nom.

PHOCAS.

Hélas! dequoy me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet, tout me devient contraire?
Pulchérie, & mon fils ne se montrent d'accord,
Qu'à fuir cét Hyménée, à l'égal de la mort;
Et les aversions entre eux deux mutüelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La Princesse sur tout frémit à mon aspect,
Et quoy qu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous momens à braver ma puissance.
Sa mère, que long-temps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espéray de gagner,
L'a de la sorte instruite, & ce que je voy suivre
Me punit bien du trop que je la laiffay vivre.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur, & qui les flate endurecit leurs mépris :
La violence est juste, où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'huy je veux dompter sa haine.
Je l'ay mandée exprès, non plus pour la flater,
Mais pour prendre mon ordre, & pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, Madame, il est temps de vous rendre,
Le besoin de l'Etat défend de plus attendre,
Il luy faut des Césars, & je me suis promis
D'en voir naître bien-tost de vous, & de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontez ont pris de vostre enfance,
De vouloir qu'aujourd'huy pour prix de mes bien-faits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime,
Ma Couronne, & mon fils valent bien quelque estime,
Je vous les offre encor, après tant de refus,
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force, ou de gré, je me veux satisfaire,
Qu'il me faut craindre en maistre, ou me chérir en père,
Et que, si vostre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut estre aimé, se peut faire obéïr.

PULCHERIE.

J'ay rendu jusqu'icy cette reconnoissance
A ces soins tant vantez d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ay voulu me défendre avec civilité :
Mais puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je voy bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière à l'injuste fureur,
Et parle à mon Tyran en fille d'Empereur.

Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie, & fille de Maurice,
Si tu faisois dessein de m'ébloüir les yeux,
Jusqu'à prendre tes dons, pour des dons précieux.
Voy quels sont ces presens dont le refus t'étonne.
Tu me donnes, dis-tu, ton fils, & ta Couronne :
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moy,
Et l'autre en est indigne, étant fort de toy ?
Ta libéralité me fait peine à comprendre,
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre,
Et puisqu'avecque moy tu veux le couronner,
Tu ne me rens mon bien, que pour te le donner.
Tu veux que cét Hymen, que tu m'oses prescrire,
Porte dans ta maison les titres de l'Empire,
Et de crüel Tyran, d'infame ravisseur,
Te fasse vray Monarque, & juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens, tu m'as seule épargnée,
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique, & non de ta pitié ;
Ton interest deslors fit seul cette réserve.

Tu m'as laissé la vie, afin qu'elle te serve,
 Et mal seur dans un Trosne, où tu crains l'avenir,
 Tu ne m'y veux placer, que pour t'y maintenir,
 Tu ne m'y fais monter, que de peur d'en descendre :
 Mais connoy Pulchérie & cesse de prétendre.

Je sçais qu'il m'appartient, ce Trosne où tu te sieds,
 Que c'est à moy d'y voir tout le Monde à mes pieds ;
 Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
 S'il n'est lavé du tien, il ne sçauroit me plaire,
 Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hafter,
 Est l'unique degré par où j'y veux monter.
 Voila quelle je suis, & quelle je veux estre ;
 Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maistre,
 Le cœur de Pulchérie est trop haut, & trop franc,
 Pour craindre, ou pour flater le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ay forcé ma colère à te prêter silence
 Pour voir à quel excès iroit ton insolence ;
 J'ay veu ce qui t'abuse, & me fait mépriser,
 Et t'aime encor assez, pour te desabuser.

N'estime plus mon Scéptre usurpé sur ton père,
 Ny que pour l'appuyer ta main soit nécessaire :
 Depuis vingt ans je régne, & je régne sans toy,
 Et j'en eus tout le droit du chois qu'on fit de moy.
 Le Trosne où je me sieds n'est pas un bien de race,
 L'Armée a ses raisons pour remplir cette place,
 Son chois en est le titre, & tel est nostre fort,
 Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
 Celle qu'on fit de moy fut l'Arrest de Maurice,
 J'en vis avec regret le triste sacrifice,

Au repos de l'Etat il fallut l'accorder,
 Mon cœur qui résistoit fut contraint de céder;
 Mais pour remettre un jour l'Empire en sa famille,
 Je fis ce que je pûs, je conservay sa fille,
 Et sans avoir besoin de titre, ny d'appuy,
 Je te fais part d'un bien, qui n'étoit plus à luy.

PULCHERIE.

Un chétif Centenier des troupes de Myfie,
 Qu'un gros de mutinez élût par fantaisie,
 Oser arrogamment se vanter à mes yeux
 D'estre juste Seigneur du bien de mes ayeux !
 Luy qui n'a pour l'Empire autre droit que ses crimes,
 Luy qui de tous les miens fit autant de victimes,
 Croire s'estre lavé d'un si noir attentat,
 En imputant leur perte au repos de l'Etat !
 Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
 Souffre, souffre à ton tour que je te defabuse,
 Appren que si jadis quelques seditions
 Usurpèrent le droit de ces élections,
 L'Empire étoit chez nous un bien héréditaire,
 Maurice ne l'obtint, qu'en gendre de Tibère,
 Et l'on voit depuis luy remonter mon destin
 Jusqu'au grand Théodose, & jusqu'à Constantin.
 Et je pourrois avoir l'ame assez abatuë...

PHOCAS.

Et bien, si tu le veux, je te le restituë,
 Cét Empire, & consens encor que ta fierté
 Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
 Dy que je te le rens, & te fais des caresses

Pour apaiser des tiens les Ombres vengereffes,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Authoriser ta haine, & flater ta douleur.
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image :
Mais que t'a fait mon fils ? étoit-il au berceau
Des tiens que je perdis le juge, ou le bourreau ?
Tant de vertus qu'en luy le Monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'Empire ?
En ay-je eu quelque espoir qu'il n'aye assez remply ?
Et voit-on sous le Ciel Prince plus accompli ?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHERIE.

Va, je ne confonds point ses vertus & ton crime.
Comme ma haine est juste, & ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en luy pour les plus grands Etats,
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne,
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et panche d'autant plus à luy vouloir du bien,
Que s'en voyant indigne, il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite,
De ce qu'on veut de moy par-de-là son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste, & confus
Pour m'en faire justice, approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un père si coupable
S'il ne devoit régner, me pourroit estre aimable,
Et cette grandeur mesme, où tu veux le porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'affassinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laissé père, mère, ny frère,

Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
 Que j'assure par là leur Trofne au meurtrier !
 Non, non, si tu me crois le cœur si magnanime,
 Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
 Sépare tes presens, & ne m'offre aujourd'huy
 Que ton fils sans le Scéptre, ou le Scéptre sans luy.
 Avise, & si tu crains qu'il te fût trop infame
 De remettre l'Empire en la main d'une femme,
 Tu peux dès aujourd'huy le voir mieux occupé ;
 Le Ciel me rend un frère à ta rage échapé,
 On dit qu'Héraclius est tout prest de paroistre,
 Tyran, descens du Trofne, & fay place à ton maistre.

PHOCAS.

A ce conte, arrogante, un fantôme nouveau,
 Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
 Te donne cette audace, & cette confiance !
 Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance,
 Mais...

PULCHERIE.

Je fais qu'il est faux, pour t'assurer ce rang
 Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang :
 Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
 Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
 Au seul nom de Maurice il te fera trembler,
 Puisqu'il se dit son fils, il veut luy ressembler,
 Et cette ressemblance, où son courage aspire,
 Mérite mieux que toy de gouverner l'Empire.
 J'iray par mon suffrage affermir cette erreur,
 L'avoüer pour mon frère, & pour mon Empereur,

Et dedans fon party jeter tout l'avantage
Du Peuple convaincu par mon premier hommage.

Toy, si quelque remords te donne un juste effroy,
Sors du Trofne, & te laiffe abuser, comme moy,
Pren cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Ouy, je me la féray bien-toft par ton fupplique,
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir,
Ma patience a fait par-de-là fon pouvoir;
Qui fe laiffe outrager mérite qu'on l'outrage,
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermy ceux qu'ils auront féduits,
Dans ton ame à ton gré change ma Destinée,
Mais choify pour demain la mort, ou l'Hyménée.

PULCHERIE.

Il n'est pas pour ce choif befoin d'un grand effort,
A qui hait l'Hyménée, & ne craint point la mort.

*En ces deux Scènes, Héraclius paffe pour Mar-
tian & Martian pour Léonce. Héraclius fe
connoit, mais Martian ne fe connoit pas.*

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE, HERACLIUS,
CRISPE.

PHOCAS à Pulbérie.

Dy fi tu veux encor que ton cœur la fouhaite.

à *Héraclius*.

Approche, Martian, que je te le répète.
 Cette ingrate Furie, après tant de mépris,
 Conspire encor la perte, & du père, & du fils;
 Elle mesme a semé cette erreur populaire
 D'un faux Héraclius, qu'elle accepte pour frère:
 Mais quoy qu'à ces mutins elle puisse imposer,
 Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HERACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toy d'attirer ma colére.

● HERACLIUS.

Deuffay-je mal user de cét amour de père,
 Etant ce que je suis, je me doy quelque effort,
 Pour vous dire, Seigneur, que c'est vous faire tort,
 Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
 De ne pouvoir régner, que par son alliance.
 Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
 Ma naissance suffit, pour régner après vous,
 J'ay du cœur, & tiendrois l'Empire mesme infame,
 S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Et bien, elle mourra, tu n'en as pas besoin.

HERACLIUS.

De vous mesme, Seigneur, daignez mieux prendre soin.

Le Peuple aime Maurice, en perdre ce qui reste,
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demy soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, & la laisser Sujette,
Et d'un party plus bas punissant son orgueil...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

HERACLIUS.

Seigneur, j'ay des amis chez qui cette moitié...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un Scéptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'ébloüisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son Hymen sa haine ne corrompe :
Elle mourra, te dy-je.

PULCHERIE.

Ah! ne m'empeschez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà presté à le réduire en poudre,
Et ma mort en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ses remerciemens juge de ses fureurs.

J'ay prononcé l'Arrest, il faut que l'effet suive.
 Réfous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive,
 Sinon, j'en jure encor, & ne t'écoute plus,
 Son trépas dès demain punira ses refus.

SCENE IV.

PULCHERIE, HERACLIUS,
 MARTIAN.

HERACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
 J'espère en vostre cœur surprendre quelque place ;
 Vostre refus est juste, & j'en sçais les raisons.
 Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons,
 D'autres Destins, Madame, attendent l'un, & l'autre,
 Ma foy m'engage ailleurs, aussi-bien que la vostre.
 Vous aurez en Léonce un digne possesseur,
 Je seray trop heureux d'en posséder la sœur,
 Ce guerrier vous adore, & vous l'aimez de mesme,
 Je suis aimé d'Eudoxe, autant comme je l'aime,
 Léontine leur mère est propice à nos vœux,
 Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
 D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
 Que nos captivitez doivent estre éternelles.

PULCHERIE.

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné,

Léonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné,
 Et vostre main illustre augmente le mérite
 Des vertus dont l'éclat pour luy me sollicite.
 Mais à d'autres penfers il me faut recourir,
 Il n'est plus temps d'aimer, alors qu'il faut mourir,
 Et quand à ce depart une ame se préparc...

HERACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare;
 Pardonnez-moy ce mot, pour vous servir d'appuy,
 J'ay peine à reconnoistre encor un père en luy.
 Résolu de périr pour vous sauver la vie
 Je fens tous mes respects céder à cette envie,
 Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours,
 Et mon cœur tout entier vole à vostre secours.

PULCHERIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
 Non la mort, non l'Hymen, où l'on me veut contraindre,
 Mais ce péril extrême, où pour me secourir,
 Je voy vostre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN.

Ah mon Prince, ah Madame, il vaut mieux vous résoudre,
 Par un heureux Hymen, à dissiper ce foudre.

Au nom de vostre amour, & de vostre amitié,
 Prenez de vostre fort tous deux quelque pitié,
 Que la vertu du fils, si pleine, & si sincère,
 Vainque la juste horreur, que vous avez du père,
 Et pour mon intérêt n'exposez pas tous deux...

HERACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce, & qu'est-ce que tu veux ?
 Tu m'as sauvé la vie, & pour reconnoissance,
 Je voudrois à tes feux oster leur recompense,
 Et ministre insolent d'un Prince furieux,
 Couvrir de cette honte un nom si glorieux :
 Ingrat à mon amy, perfide à ce que j'aime,
 Crüel à la Princesse, odieux à moy-mesme ?

Je te connoy, Léonce, & mieux que tu ne crois,
 Je sçais ce que tu vauz, & ce que je te dois.
 Son bonheur est le mien, Madame, & je vous donne
 Léonce & Martian en la mesme personne,
 C'est Martian en luy que vous favorisez.
 Opposons la constance aux périls opposez ;
 Je vay près de Phocas essayer la prière,
 Et si je n'en obtiens la grace toute entière,
 Malgré le nom de père, & le titre de fils,
 Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
 Ouy, si sa crüauté s'obstine à vostre perte,
 J'iray pour l'empescher jusqu'à la force ouverte,
 Et puisse, si le Ciel m'y voit rien épargner,
 Un faux Héraclius en ma place régner.
 Adieu, Madame.

PULCHERIE.

Adieu, Prince trop magnanime,

Héraclius s'en va, & Pulchérie continuë.

Prince digne en effet d'un Trosne acquis fans crime,
 Digne d'un autre père. Ah Phocas, ah Tyran,
 Se peut-il que ton sang ait formé Martian ?

Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tascher de nostre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je sçais des mécontents,
Le Peuple est ébranlé, ne perdons point de temps,
L'honneur te le commande, & l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour ostage en ses mains ce Tygre a vostre vie,
Et je n'oseray rien, qu'avec un juste effroy
Qu'il ne venge sur vous, ce qu'il craindra de moy.

PULCHERIE.

N'importe, à tout oser le péril doit contraindre,
Il ne faut craindre rien, quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts, & les moins dangereux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Voila ce que j'ay craint de son ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eust caché son fort, il m'auroit mal aimée.

LEONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé,
Vous êtes fille, Eudoxe, & vous avez parlé.
Vous n'avez pû sçavoir cette grande Nouvelle,
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle,
A quelque esprit leger, ou de vostre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé, comme à vous.
C'est par là qu'il est sçeu, c'est par là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie,
C'est par là qu'un Tyran plus instruit, que troublé
De l'ennemy secret qui l'auroit accablé
Ajoûtera bien-tost sa mort à tant de crimes,

Et se sacrifira, pour nouvelles victimes,
Ce Prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous qu'adore son ame, & moy qui l'ay sauvé.
Voyez combien de maux, pour n'avoir sçeu vous taire.

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison :
Car c'en est une enfin bien digne de supplice,
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.

LEONTINE.

Et qui donc aujourd'huy le fait connoître à tous ?
Est-ce le Prince, ou moy ?

EUDOXE.

Ny le Prince, ny vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, & son nom seul les charme,
On ne dit point comment vous trompastes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce Prince au trépas,
Ny comme après, du sien étant la Gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante,
Vous en fistes l'échange, & prenant Martian
Vous laissastes pour fils ce Prince à son Tyran,
En sorte que le sien passe icy pour mon frère,
Cependant que de l'autre il croit estre le père,
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.

On diroit tout cela, si par quelque imprudence,
 Il m'étoit échappé d'en faire confidence :
 Mais pour toute Nouvelle, on dit qu'il est vivant,
 Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant,
 Comme ce sont pour tous des routes inconnuës,
 Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nuës,
 Et j'en sçais tel qui croit, dans sa simplicité,
 Que pour punir Phocas, Dieu l'a ressuscité.
 Mais le voicy.

SCENE II.

HERACLIUS, LEONTINE, EUDOXE.

HERACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire
 D'un si profond secret le dangereux mystère :
 Le Tyran alarmé du bruit qui le surprend
 Rend ma crainte trop juste, & le péril trop grand.
 Non, que de ma naissance il fasse conjecture,
 Au contraire il prend tout pour grossière imposture,
 Et me connoit si peu, que pour la renverser,
 A l'Hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
 Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre,
 Je suis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
 Et s'acquérir les droits d'un Prince si chéry
 En me donnant moy-mesme à ma sœur pour mary.
 En vain nous resistons à son impatience
 Elle, par haine aveugle, & moy, par connoissance;

Luy, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel,
Qu'oppose la Nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie au refus obstinée,
Luy propose à demain la mort, ou l'Hyménée,
J'ay fait pour la fléchir un inutile effort,
Pour éviter l'inceste, elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'estre fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon Tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon père un juste successeur.

LEONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort, ou l'inceste,
Je rends grace, Seigneur, à la bonté céleste,
De ce qu'en ce grand bruit le Sort nous est si doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Vostre courage seul nous donne lieu de craindre.
Moderez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre,
Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, & ne vous montrez pas.
De quoy que ce Tyran menace Pulchérie,
J'auray trop de moyens d'arrêter sa furie,
De rompre cet Hymen, ou de le retarder,
Pourveu que vous veuillez ne vous point hazarder.
Répondez-moy de vous, & je vous répons d'elle.

HERACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand Peuple à demy révolté,
Sans qu'on sçache l'autheur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,

Se faisant du Tyran l'effroyable Partie,
Veuille avancer par là son juste châtement,
Que par un si grand bruit semé confusément
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maistre,
Et presse Héraclius de se faire connoître.
C'est à nous de repondre à ce qu'il en pretend,
Montrons Héraclius au Peuple qui l'attend,
Evitons le hazard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'estre armé d'un nom que je refuse
De mon Trofne à Phocas sous ce titre arraché
Il puisse me punir de m'estre trop caché.
Il ne fera pas temps, Madame, de luy dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance, & l'Empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris,
Pour me joindre au Tyran dont je passe pour fils.

LEONTINE.

Sans vous donner pour Chef à cette populace,
Je rompray bien encor ce coup s'il vous menace;
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important,
Fiez-vous plus à moy, qu'à ce Peuple inconstant.
Ce que j'ay fait pour vous depuis vostre naissance
Semble digne, Seigneur, de cette confiance,
Je ne laisseray point mon ouvrage imparfait,
Et bien-toft mes desseins auront leur plein effet.
Je puniray Phocas, je vengeray Maurice,
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice,
J'en veux toute la gloire, & vous me la devez,
Vous régnerez par moy, si par moy vous vivez.
Laissez entre mes mains meurir vos Destinées,
Et ne hazardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si vostre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce Tyran, quoy que trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime,
Le Peuple pour miracle osera maintenir
Que le Ciel par son fils l'aura voulu punir,
Et sa haine obstinée après cette Chimère,
Vous croira parricide, en vengeant vostre père.
La vérité n'aura, ny le nom, ny l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait,
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire,
Pour ne pas obscurcir l'éclat de vostre gloire.
Je sçais bien que l'ardeur de venger vos parens...

HERACLIUS.

Vous en êtes aussi, Madame, & je me rends,
Je n'examine rien, & n'ay pas la puissance
De combattre l'amour, & la reconnoissance.
Le secret est à vous, & je serois ingrat,
Si sans vostre congé j'osois en faire éclat,
Puisque sans vostre aveu, toute mon aventure
Passeroit pour un songe, ou pour une imposture.
Je diray plus, l'Empire est plus à vous, qu'à moy,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doy,
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère.
Non, que pour m'acquiter par cette élection,
Mon devoir ait forcé mon inclination,
Il presenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent,

Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumèrent,
 Et ces yeux tout-divins, par un soudain pouvoir,
 Achevèrent sur moy l'effet de ce devoir.
 Ouy, mon cœur, chère Eudoxe, à ce Trofne n'aspire,
 Que pour vous voir bien-toft maîtresse de l'Empire,
 Je ne me suis voulu jeter dans le hazard,
 Que pour la feule foif de vous en faire part ;
 C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste,
 Je n'ay qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;
 Mais fi je me defrobe au rang qui vous est dû,
 Ce fera par moy feul que vous l'aurez perdu ;
 Seul je vous ofteray ce que je vous doy rendre :
 Disposez des moyens, & du temps de le prendre,
 Quand vous voudrez régner, faites-m'en poffeffeur ;
 Mais comme enfin j'ay lieu de craindre pour ma fœur,
 Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
 Ou demain, je ne prens confeil que de moy-mefme.

LEONTINE.

Reposez-vous fur moy, Seigneur, de tout fon fort,
 Et n'en apprehendez, ny l'Hymen, ny la mort.

SCENE III.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguife,
 A ne vous rien cacher fon amour m'autorife,

Vous sçavez les desseins de tout ce que j'ay fait,
Et pourrez me servir à presser leur effet.

Nostre vray Martian adore la Princesse;
Animons toutes deux l'amant pour la Maîtresse,
Faisons que son amour nous venge de Phocas,
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ay pris soin de luy, si je l'ay laissé vivre,
Si je perdis Léonce, & ne le fis pas fuivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour pour s'agrandir
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir,
Je ne l'ay conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah, Madame!

LEONTINE.

Ce mot déjà vous intimide!
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir,
C'est par là qu'un Tyran est digne de périr,
Et le couroux du Ciel, pour en purger la Terre,
Nous doit un parricide, au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter,
Phocas le commettra, s'il le peut éviter,
Et nous immolerons au sang de vostre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.
L'ordre est digne de nous, le crime est digne d'eux :
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sçais qu'un parricide est digne d'un tel père,
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire,

Et sçachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement?

LEONTINE.

Dans le fils d'un Tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence,
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en fouille la vertu.

PAGE.

Exupère, Madame, est là qui vous demande.

LEONTINE.

Exupère! à ce nom que ma surprise est grande!
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moy?
Luy que je ne voy point? qu'à peine je connoy?
Dans l'ame il hait Phocas, qui s'immola son père,
Et sa venuë icy cache quelque mystère.
Je vous l'ay déjà dit, vostre langue nous perd.

SCENE IV.

EXUPERE, LEONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

Madame, Héraclius vient d'estre découvert.

LEONTINE à *Eudoxe*.

Hé bien!

EUDOXE.

Si...

LEONTINE.

Taisez-vous.

à Exupère.

Depuis quand?

EXUPERE.

Tout à l'heure.

LEONTINE.

Et déjà l'Empereur a commandé qu'il meure?

EXUPERE.

Le Tyran est bien loin de s'en voir éclaircy.

LEONTINE.

Comment?

EXUPERE.

Ne craignez rien, Madame, le voicy.

LEONTINE.

Je ne voy que Léonce.

EXUPERE.

Ah, quittez l'artifice.

SCENE V.

MARTIAN, LEONTINE, EXUPERE,
EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, doy-je croire un billet de Maurice ?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait,
Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis vostre fils, ou s'il étoit mon père.
Vous en devez connoître encor le caractère.

Léontine lit le billet.

BILLET DE MAURICE.

*Léontine a trompé Phocas,
Et livrant pour mon fils un des siens au trépas,
Defrobe à sa fureur l'héritier de l'Empire :
O vous qui me restez de fidelles Sujets,
Honorez son grand zèle, appuyez ses projets,
Sous le nom de Léonce Héraclius respire.*

MAURICE.

*Elle rend le billet à Exupère qui le luy a donné,
& continuë.*

Seigneur, il vous dit vray, vous étiez en mes mains,
Quand on ouvrit Byzance au pire des Humains.
Maurice m'honora de cette confiance ;
Mon zèle y répondit par-de-là sa croyance :

Le voyant prisonnier, & ses quatre autres fils,
Je cachay quelques jours ce qu'il m'avoit commis ;
Mais enfin toute preste à me voir découverte,
Ce zèle sur mon sang détourna vostre perte.
J'allay pour vous sauver vous offrir à Phocas,
Mais j'offris vostre nom, & ne vous donnay pas.
La généreuse ardeur de Sujette fidelle
Me rendit pour mon Prince à moy-mesme crüelle,
Mon fils fut pour mourir le fils de l'Empereur,
J'ébloüis le Tyran, je trompay sa fureur,
Léonce au lieu de vous luy servit de victime.

Elle fait un soupir.

Ah! pardonnez de grace, il m'échape sans crime,
J'ay pris pour vous sa vie, & luy rens un soupir,
Ce n'est pas trop, Seigneur, pour un tel souvenir ;
A cét illustre effort par mon devoir réduite,
J'ay dompté la Nature, & ne l'ay pas détruite.

Phocas, ravy de joye à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune,
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.

Voila ce que mes soins vous laissoient ignorer,
Et j'attendois, Seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits vostre rare vaillance
Pût faire à l'Univers croire vostre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit :
Car comme j'ignorois que vostre grand Monarque
En eust pû rien sçavoir, ou laisser quelque marque,
Je doutois qu'un secret, n'étant sçeu que de moy

Sous un Tyran si craint, pût trouver quelque foy.

EXUPERE.

Comme sa cruauté, pour mieux gésner Maurice,
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice,
Ce Prince vit l'échange, & l'alloit empêcher,
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher,
La mort de vostre fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.

Maurice, à quelque espoir se laissant lors flater,
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter,
Et trouva les moyens de luy donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, Madame, & n'aguère en mourant,
Il remit son deposit à son plus cher parent,
Et m'ayant tout conté, *Tien*, dit-il, *Exupère*,

Sers ton Prince, & venge ton père.

Armé d'un tel secret, Seigneur, j'ay voulu voir
Combien parmy le Peuple il auroit de pouvoir,
J'ay fait semer ce bruit, sans vous faire connoître,
Et voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maistre,
J'ay ligué du Tyran les secrets ennemis,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment vostre nom, sans sçavoir davantage,
Et cette seule joye anime leur courage,
Sans qu'autres que les deux, qui vous parloient là-bas,
De tout ce qu'elle a fait sçachent plus que Phocas.
Vous venez de sçavoir ce que vous vouliez d'elle,
C'est à vous de répondre à son généreux zèle.
Le Peuple est mutiné, nos amis assemblez,
Le Tyran effrayé, ses confidens troublez,

Donnez l'aveu du Prince à sa mort qu'on a presté,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa teste.

MARTIAN.

Surpris des nouveutez d'un tel événement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je sçais ce que je doy, Madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice,
Je croyois, comme fils, devoir tout à vos soins,
Et je vous doy bien plus, lors que je vous suis moins :
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude
Mon ame a trop de trouble, & trop d'inquiétude.
J'aimois, vous le sçavez, & mon cœur enflamé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé,
Je perds une Maîtresse, en gagnant un Empire;
Mon amour en murmure, & mon cœur en souspire,
Et de mille penfers mon esprit agité
Paroist ensevely dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un Chef à vostre illustre bande,
Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins,
Souffrez que je luy parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire,
Sur tout sauvons le fils, en immolant le père;
Il n'eust rien du Tyran, qu'un peu de mauvais sang,
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendrons, Seigneur, entière obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCENE VI.

MARTIAN, LEONTINE, EUDOX

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité,
Je croy que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du Prince Martian voyant la passion,
Pour luy voir sur le Trône élever vostre fille
Auroit voulu laisser l'Empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux,
Dans l'éternelle erreur d'estre fort de vous;
Mais je tiendrois à crime une telle pensée.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-mesme vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cét aveugle inceste ?

LEONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste,
Et je le craignois peu, trop seure que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas.
Je voulois donc, Seigneur, qu'une flame si belle
Portast vostre courage aux vertus dignes d'elle,

Et que vostre valeur l'ayant sçeu mériter,
Le refus du Tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine.
J'ay veu dans vostre amour une source de haine,
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé,
Peut estre auroit moins fait si le cœur n'eust aimé.
Achevez donc, Seigneur, & puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...

MARTIAN.

Peut estre il vaudroit mieux moy-mesme la porter
A ce que le Tyran témoigne en souhaïter.
Son amour qui pour moy resiste à sa colére
N'y résistera plus, quand je feray son frère;
Pourrois-je luy trouver un plus illustre époux?

LEONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, & que me dites-vous?

MARTIAN.

Que peut estre, pour rompre un si digne Hyménée,
J'expose à tort sa teste avec ma Destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de Conjurez
Dont je voy les complots encor mal asseurez.
Ancun d'eux du Tyran n'approche la personne,
Et quand mesme l'issuë en pourroit estre bonne,
Peut estre il m'est honteux de reprendre l'Etat,
Par l'infame succès d'un lasche assassinat:
Peut estre il vaudroit mieux, en teste d'une Armée,
Faire parler pour moy toute ma Renommée,

Et trouver à l'Empire un chemin glorieux
 Pour venger mes parens d'un bras victorieux.
 C'est dont je vay réfoudre avec cette Princesse
 Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intereffe.
 Vous avec vostre Eudoxe...

LEONTINE.

Ah, Seigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ay befoin de confeils dans ces difficultez,
 Mais à parler fans fard, pour écouter les vostres,
 Outre mes interests, vous en avez trop d'autres.
 Je ne soupçonne point vos vœux, ny vostre foy,
 Mais je ne veux d'avis, que d'un cœur tout à moy.
 Adieu.

SCENE VII.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire,
 Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire,
 Et lors que le hazard me flate avec excès,
 Tout mon dessein avorte au milieu du succès.
 Il semble qu'un Démon funeste à sa conduite
 Des beaux commencemens empoisonne la suite.
 Ce billet, dont je voy Martian abusé,

Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé,
Il arme puissamment le fils contre le père,
Mais comme il a levé le bras en qui j'espère,
Sur le point de fraper, je vois avec regret
Que la Nature y forme un obstacle secret,
La vérité le trompe, & ne peut le séduire,
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire,
Il doute, & du costé que je le voy pancher,
Il va presser l'inceste, au lieu de l'empescher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit, & de mon innocence;
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du Prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet confirmé par vostre témoignage
Pour monter dans le Trosne, est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de son vray maistre il remette l'Empire?

LEONTINE.

Vous êtes curieuse, & voulez trop sçavoir.
N'ay-je pas déjà dit que j'y sçauray pourvoir?
Taschons sans plus tarder à revoir Exupère,
Pour prendre en ce desordre un conseil salutaire.

Fin du second Acte.





ACTE III.

—

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, PULCHERIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avoüer, Madame (car mon cœur
A de la peine encor à vous nommer ma sœur)
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osay jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement, que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité,
Et dans ses mouvemens, pour secrète réponse,
Je sentois quelque chose au dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHERIE.

Moy-mesme assez souvent j'ay senty dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flame :
Mais quoy, l'Impératrice à qui je doy le jour
Avoit innocemment fait naistre cét amour.
J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne Hyménée,

Elle mella ces mots à ses derniers fouspirs.
Le Tyran veut surprendre, ou forcer vos desirs,
Ma fille, & sa fureur à son fils vous destine,
Mais prenez un époux des mains de Léontine,
Elle garde un tresor, qui vous sera bien cher.
 Cét ordre en sa faveur me sçeut si bien toucher,
 Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère,
 J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère,
 Et confondant ces mots de tresor, & d'époux,
 Je crûs les bien entendre, expliquant tout de vous.

J'opposois de la sorte à ma fière naissance
 Les favorables loix de mon obéïssance,
 Et je m'imputois mesme à trop de vanité
 De trouver entre nous quelque inégalité.
 La race de Léonce étant Patricienne,
 L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne,
 Et je me laissois dire en mes douces erreurs,
C'est de pareils Héros qu'on fait les Empereurs,
Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage,
A qui le Monde entier peut rendre un juste hommage.
 J'écoutois sans dédain ce qui m'authorifloit,
 L'Amour pensoit le dire, & le sang le disoit,
 Et de ma passion la-flateuse imposture
 S'emparoit dans mon cœur des droits de la Nature.

MARTIAN.

Ah, ma sœur (puisqu'enfin mon destin éclaircy
 Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi)
 Qu'aïfément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène !
 C'est un panchant si doux qu'on y tombe sans peine,
 Mais quand il faut changer l'amour en amitié,

Que l'ame qui s'y force est digne de pitié,
 Et qu'on doit plaindre un cœur qui n'osant s'en défendre,
 Se laisse déchirer, avant que de se rendre !
 Ainsi donc la Nature à l'espoir le plus doux
 Fait succéder l'horreur ! & l'horreur d'être à vous !
 Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !
 Ah s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
 Qu'un si charmant abus seroit à préférer
 A l'aspre verité qui vient de m'éclairer !

PULCHERIE.

J'eus pour vous trop d'amour, pour ignorer ses forces,
 Je sçais quelle amertume aigrit de tels divorces,
 Et la haine à mon gré les fait plus doucement,
 Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
 J'ay senty comme vous une douleur bien vive,
 En brisant les beaux fers qui me tenoient captive :
 Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir,
 S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
 Ce grand coup m'a surpris, & ne m'a point troublée,
 Mon ame l'a reçu sans en être accablée,
 Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
 L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
 Je ne voy plus d'Amant, où je rencontre un frère,
 L'un ne peut me toucher, ny l'autre me déplaire,
 Et je tiendray toujours mon bonheur infiny,
 Si les miens font vengez, & le Tyran puny.
 Vous, que va sur le Trofne élever la naissance,
 Régnéz sur vostre cœur, avant que sur Byzance,
 Et domptant comme moy ce dangereux mutin,
 Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah! vous fustes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'Empereur dès le berceau nourrie,
Et ce grand nom sans peine a pû vous enseigner
Comment dessus vous-mesme il vous falloit régner :
Mais pour moy, qui caché sous une autre aventure
D'une ame plus commune ay pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crûs
Messe un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets foyez donc moins sévère,
C'est Léonce qui parle, & non pas vostre frère :
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ny l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vay des Conjurez embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à fraper m'autorise,
Et tient que pour répandre un si coupable sang
L'affassinat est noble, & digne de mon rang.
Pourray-je cependant vous faire une prière?

PULCHERIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN.

Puisqu'un Amant si cher ne peut plus estre à vous,
Ny vous, mettre l'Empire en la main d'un époux,
Epousez Martian, comme un autre moy-mesme,
Ne pouvant estre à moy, foyez à ce que j'aime.

PULCHERIE.

Ne pouvant estre à vous, je pourrois justement
Vouloir n'estre à personne, & fuir tout autre Amant;

Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
 Un reste mal éteint d'incestueuse flame.
 Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
 Soyez mon Empereur, pour me le commander.
 Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère,
 Mais purgez sa vertu des crimes de son père,
 Et donnez à mes feux pour légitime objet
 Dans le fils du Tyran vostre premier Sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours, mais enfin s'il arrive
 Que l'issuë en devienne, ou funeste, ou tardive,
 Vostre perte est jurée, & d'ailleurs nos amis
 Au Tyran immolé voudront joindre ce fils.
 Sauvez d'un tel péril, & sa vie, & la vostre,
 Par cet heureux Hymen conservez l'un & l'autre;
 Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
 Et mon amy, de suivre un tel père au trépas.
 Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère
 Dans un sang odieux respecte mon beau-frère,
 Et donnez au Tyran qui n'en pourra jouïr
 Quelques momens de joye afin de l'ébloïr.

PULCHERIE.

Mais durant ces momens unie à sa famille,
 Il deviendra mon père, & je feray sa fille,
 Je luy devray respect, amour, fidélité,
 Ma haine n'aura plus d'impétuosité,
 Et tous mes vœux pour vous feront mols, & timides,
 Quand mes vœux contre luy feront des parricides.
 Outre que le succès est encor à douter,

Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister :
Si vous y succombez, pourray-je me dédire
D'avoir porté chez luy les titres de l'Empire ?
Ah ! combien ces momens, dequoy vous me flattez,
Alors pour mon supplice auroient d'éternitez !
Vostre haine voit peu l'erreur de sa tendresse,
Comme elle vient de naistre, elle n'est que foiblesse,
La mienne a plus de force, & les yeux mieux ouverts ;
Et se deust avec moy perdre tout l'Univers,
Jamais un seul moment, quoy que l'on puisse faire,
Le Tyran n'aura droit de me traiter de père.
Je ne refuse au fils ny mon cœur, ny ma foy,
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moy,
Tout son crime est un père à qui le sang l'attache,
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache,
Et cette mort propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifira mes feux.

Allez donc préparer cette heureuse journée,
Et du sang du Tyran signez cét Hyménée.
Mais quel mauvais Démon devers nous le conduit ?

MARTIAN.

Je suis trahy, Madame, Exupère le fuit.

SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMYNTAS, MARTIAN,
PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel est vostre entretien avec cette Princesse ?

Des nopces que je veux ?

MARTIAN.

C'est dequoy je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée, en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il fera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ay pas sçeu d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous ;
Si vous aimez mon fils, faites-le-moy connoistre.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop, puisque je voy ce traistre.

EXUPERE.

Je fers mon Empereur, & je sçais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouëra, tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace, éclaircissez ce que je vous propose.
Ce billet à demy m'en dit bien quelque chose,
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moy par mon nom, puisque vous le sçavez,
Dites Héraclius, il n'est plus de Léonce,
Et j'entens mon Arrest, sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre, après ton vain effort,
Pour m'arracher le Scéptre, & conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ay fait ce que j'ay dû, vivre sous ta puissance
C'eust été démentir mon nom, & ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parens,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des Tyrans.
Quiconque pour l'Empire eust la gloire de naître
Renonce à cet honneur, s'il peut souffrir un maître,
Hors le Trofne, ou la mort, il doit tout dédaigner,
C'est un lasche, s'il n'ose, ou se perdre, ou régner.

J'entens donc mon Arrest, sans qu'on me le prononce,
Héraclius mourra, comme a vécu Léonce,
Bon Sujet, meilleur Prince, & ma vie, & ma mort
Rempliront dignement, & l'un, & l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née,
A mes costez pour toy je l'ay cent fois traifnée,
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prens pour me toucher un mauvais artifice
 Héraclius n'eust point de part à ce service,
 J'en ay payé Léonce, à qui seul étoit dû
 L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
 Mais sous des noms divers à soy-mesme contraire
 Qui conserva le fils attente sur le père,
 Et se defavoüant d'un aveugle secours,
 Si-toft qu'il se connoist, il en veut à mes jours.
 Je te devois sa vie, & je me doy justice.
 Léonce est effacé par le fils de Maurice,
 Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
 Et je sçauray punir, comme récompenser.

MARTIAN.

Je sçais trop qu'un Tyran est sans reconnoissance,
 Pour en avoir conçu la honteuse espérance,
 Et suis trop au dessus de cette indignité
 Pour te vouloir piquer de générosité.
 Que ferois-tu pour moy, de me laisser la vie,
 Si pour moy sans le Trosne elle n'est qu'infamie?
 Héraclius vivroit pour te faire la Cour?
 Ren-luy, ren-luy son Scéptre, ou prive-le du jour,
 Pour ton propre interest sois juge incorruptible,
 Ta vie avec la sienne est trop incompatible,
 Un si grand ennemy ne peut estre gagné,
 Et je te punirois de m'avoir épargné.
 Si de ton fils sauvé j'ay rappelé l'image,
 J'ay voulu de Léonce étaler le courage,
 Afin qu'en le voyant, tu ne doutasses plus,

Jusques où doit aller celuy d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en Monarque,
Que de vivre en éclat, sans en porter la marque,
Et puisque pour jouïr d'un si glorieux sort
Je n'ay que ce moment qu'on destine à la mort,
Je la rendray si belle, & si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe, & qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir son forfait, vous donne d'autres loix.

MARTIAN à *Pulchérie*.

Adieu, Madame, Adieu. Je n'ay pû davantage,
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage,
Le Ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir.

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE, EXUPERE,
AMYNTAS.

PHOCAS.

Et toy, n'espère pas deormais me fléchir,
Je tiens Héraclius, & n'ay plus rien à craindre,

Plus lieu de te flater, plus lieu de me contraindre,
 Ce frère, & ton espoir vont entrer au cercueil,
 Et j'abatray d'un coup sa teste, & ton orgueil.
 Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes,
 Laisse aller tes souspirs, laisse couler tes larmes.

PULCHERIE.

Moy pleurer ! moy gémir, Tyran ! j'aurois pleuré,
 Si quelques lâchetés l'avoient deshonoré,
 S'il n'eust pas emporté sa gloire toute entière,
 S'il m'avoit fait rougir par la moindre prière,
 Si quelque infame espoir qu'on luy dûst pardonner
 Eust mérité la mort que tu luy vas donner.
 Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie,
 Il n'a point pris le Ciel, ny le Sort, à partie,
 Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
 Point daigné contre luy perdre un juste courroux,
 Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
 De tous deux, de soy-même il s'est montré le maître,
 Et dans cette surprise il a bien sçeu courir
 A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
 Je goustois cette joye en un sort si contraire,
 Je l'aimay comme Amant, je l'aime comme frère,
 Et dans ce grand revers je l'ay veu hautement
 Digne d'estre mon frère, & d'estre mon Amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée,
 Et sans plus te parer d'une vertu forcée,
 Pour apaiser le père, offre le cœur au fils,
 Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

PULCHERIE.

Crois-tu que fur la foy de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses?
Pren mon sang pour le sien, mais s'il y faut mon cœur,
Périffe Héraclius, avec sa triste sœur.

PHOCAS.

Et bien, il va périr, ta haine en est complice.

PULCHERIE.

Et je verray du Ciel bien-toft choir ton supplice.
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains,
Il veut fraper le coup, sans nostre ministère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,
Les quatre autres peut estre, à tes yeux abusez
Ont été, comme luy, des Césars supposez.
L'Etat qui dans leur mort voyoit trop sa ruine
Avoit des généreux, autres que Léontine,
Ils trompoient d'un Barbare aisément la fureur,
Qui n'avoit jamais veu la Cour, ny l'Empereur.
Crains, Tyran, crains encor, tous les quatre peut estre
L'un après l'autre enfin se vont faire paroistre,
Et malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connoistras, qu'en recevant la mort.
Moy-mesme à leur défaut je seray la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta teste,
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moy, s'il peut t'affaffiner.
Va perdre Héraclius, & quitte la pensée,

Que je me pare icy d'une vertu forcée,
 Et sans m'importuner de répondre à tes vœux,
 Si tu prétens régner, défay-toy de tous deux.

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMYNTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles,
 Je ry d'un defespoir qui n'a que des paroles,
 Et de quelque façon qu'elle m'ose outrager
 Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.

Vous donc, mes vrais amis, qui me tîrez de peine,
 Vous dont je voy l'amour, quand j'en craignois la haine,
 Vous qui m'avez livré mon secret ennemy,
 Ne foyez point vers moy fidelles à demy.
 Réolvez avec moy des moyens de sa perte.
 La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte?
 Prendrons-nous le plus feur, ou le plus glorieux?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus feur vaut le mieux ;
 Mais le plus feur pour vous, est que sa mort éclate,
 De peur qu'en l'ignorant le Peuple ne se flate,
 N'attende encor ce Prince, & n'ait quelque raison
 De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa teste au milieu de la Place.

EXUPERE.

Mais si vous la coupez dedans vostre Palais,
Ces obstinez mutins ne le croiront jamais,
Et sans que pas-un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prests à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux, & pour un artifice,
Seigneur, après vint ans vous espérez en vain
Que ce Peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempeste,
Il faut en pleine Place abatre cette teste,
Et qu'il die en mourant à ce Peuple confus,
Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius.

PHOCAS.

Il le faut, je l'avouë, & déjà je destine
A ce mesme échaffaut l'infame Léontine:
Mais si ces insolens l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'osera, Seigneur?

PHOCAS.

Ce Peuple que je crains.

EXUPERE.

Ah, souvenez-vous mieux des desordres qu'enfante
Dans un Peuple sans Chef la première épouvante.
Le seul bruit de ce Prince, au Palais arrêté,
Disperfera soudain chacun de son costé,
Les plus audacieux craindront vostre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se remettre, & de se réunir,
Envoyez des soldats à chaque coin des ruës,
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenuës,
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échaffaut laissez-nous le conduire,
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout,
J'en répons sur ma teste, & j'auray l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en est trop, Exupère, allez, je m'abandonne
Aux fidelles conseils que vostre ardeur me donne,
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vay, sans différer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes Chefs un ordre nécessaire:
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis,
Allez de vostre part assembler vos amis,

Et croyez qu'après moy, jusqu'à ce que j'expire,
Ils feront, eux & vous, les maîtres de l'Empire.

SCENE V.

EXUPERE, AMYNTAS.

EXUPERE.

Nous sommes en faveur, amy, tout est à nous,
L'heur de nostre destin va faire des jaloux.

AMYNTAS.

Quelque allegresse icy que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide, & de traître?

EXUPERE.

Je sçais qu'aux généreux ils doivent faire horreur,
Ils m'ont frapé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur;
Mais bien-toft, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

—

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS, EUDOXE.

HERACLIUS.

Vous avez grand sujet d'apprehender pour elle,
Phocas au dernier point la tiendra criminelle,
Et je le connoy mal, ou s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, & non pas vostre mère,
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère,
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pû vous haïr !
Vous, pour qui son amour a forcé la Nature.

HERACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
M'empescher d'entreprendre, & par un faux rapport
Confondre en Martian & mon nom & mon fort,
Abuser d'un billet que le hazard luy donne,
Attacher de sa main mes droits à sa personne,

Et le mettre en état deffous fa bonne foy
De régner en ma place, ou de périr pour moy,
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service?

EUDOXE.

Eust-elle démenty ce billet de Maurice,
Et l'eust-elle pû faire, à moins que reveler
Ce que sur tout alors il luy faloit celer?
Quand Martian par là n'eust pas connu son père,
C'étoit vous hazarder sur la foy d'Exupère;
Elle en doutoit, Seigneur, & par l'événement
Vous voyez que son zèle en doutoit justement.
Seure en foy des moyens de vous rendre l'Empire
Qu'à vous-mesme jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur, qu'elle connoissoit mal.
Seigneur, où seriez-vous, fans ce nouveau service?

HERACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
Qu'importe, Martian, veu ce que je te doy,
Qui trahisse mon sort, d'Exupère, ou de moy?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose,
Et l'un, & l'autre enfin ne font que mesme chose,
Sinon, qu'étant trahy je mourrois malheureux,
Et que m'offrant pour toy, je mourray généreux.

EUDOXE.

Quoy! pour defabufer une aveugle furie,
Rompre vostre destin, & donner vostre vie!

HERACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encor en vostre amour.
 Périra-t'il pour moy, quand je luy doy le jour?
 Et lors que sous mon nom il se livre à sa perte,
 Tiendray-je sous le sien ma fortune couverte?
 S'il s'agissoit icy de le faire Empereur,
 Je pourrois luy laisser mon nom, & son erreur:
 Mais conniver en lasche à ce nom qu'on me vole,
 Quand son père à mes yeux au lieu de moy l'immoie!
 Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon fort!
 Vivre par son supplice, & régner par sa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'est pas, Seigneur, ce que je vous demande,
 De cette lascheté l'infamie est trop grande:
 Montrez-vous pour sauver ce Héros du trépas,
 Mais montrez-vous en maistre, & ne vous perdez pas.
 Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mère,
 Garantissez le fils par la perte du père,
 Et prenant à l'Empire un chemin éclatant,
 Montrez Héraclius au Peuple qui l'attend.

HERACLIUS.

Il n'est plus temps, Madame, un autre a pris ma place,
 Sa prison a rendu le Peuple tout de glace,
 Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
 Dans l'effroy qui le trouble, il ne me croira plus,
 Et ne me regardant que comme un fils perfide,
 Il aura de l'horreur de suivre un Parricide.
 Mais quand mesme il voudroit feconder mes desseins,

Le Tyran tient déjà Martian en ses mains,
 S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
 Piqué de ma révolte il haïra sa perte,
 Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver,
 Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever.
 N'en parlons plus, en vain vostre amour me retarde,
 Le sort d'Héraclius tout entier me regarde,
 Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
 Au tombeau, comme au Trofne on me verra courir.
 Mais voicy le Tyran, & son traître Exupère.

SCENE II.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPERE,
 EUDOXE, Troupe de Gardes.

PHOCAS *montrant Eudoxe à ses Gardes.*

Qu'on la tienne en lieu seur en attendant sa mère.

HERACLIUS.

A-t'elle quelque part...

PHOCAS.

Nous verrons à loisir,
 Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE *s'en allant.*

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS à *Eudoxe*.

Je croiray ce qu'il faut pour le bien de l'Empire.
à *Héraclius*.

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

HERACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Je fçais pour luy quelle est ton amitié,
Mais je veux que toy-mefme, ayant bien veu son crim
Tiennes ton zèle injuste, & fa mort légitime.

Qu'on le faffe venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne fera befoin, ny du fer, ny du feu,
Loin de s'en repentir l'orgueilleux en fait gloire.

Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, & l'avis me furprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HERACLIUS.

Ouy, fa mère a plus fait contre vofre fervice
Que ne fçait Exupère, & que n'a veu Maurice.

PHOCAS.

La perfide! Ce jour luy fera le dernier.
Parle.

HERACLIUS.

J'acheveray devant le prifonnier,
Trouvez bon qu'un fecret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en fa prefence.

PHOCAS.

Le voicy, mais fur tout ne me dy rien pour luy.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
EXUPERE, Troupe de Gardes.

HERACLIUS.

Je sçais qu'en ma prière il auroit peu d'appuy,
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à vostre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis :
Perdez Héraclius, & sauvez vostre fils.
Voila tout mon souhait, & toute ma prière.
M'en refuserez-vous ?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entière,
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah Prince, j'y courois sans me plaindre du Sort,
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche ;
Mais en oïr l'Arrest sortir de vostre bouche !
Je vous ay mal connu jusques à mon trépas.

HERACLIUS.

Et mefme en ce moment tu ne me connois pas.
 Ecoute, père aveugle, & toy, Prince crédule,
 Ce que l'honneur défend que plus je diffimule.

Phocas, connoy ton fang, & tes vrais ennemis,
 Je fuis Héraclius, & Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

HERACLIUS.

Que je ne puis plus taire
 Que deux ois Léontine ofa tromper ton père,
 Et femant de nos noms un infenfible abus,
 Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lasche, tu n'as qu'à lire.
Sous le nom de Léonce Héraclius respire.
 Tu fais après cela des contes superflus.

HERACLIUS.

Si ce billet fut vray, Seigneur, il ne l'est plus.
 J'étois Léonce alors, & j'ay ceflé de l'estre,
 Quand Maurice immolé n'en a pû rien connoître.
 S'il laiffa par écrit ce qu'il avoit pû voir,
 Ce qui suivit fa mort fut hors de fon pouvoir.
 Vous portastes foudain la guerre dans la Perfe,
 Où vous eufte trois ans la Fortune diverfe :
 Cependant Léontine étant dans le Chafteau

Reine de nos Destins & de nostre berceau,
Pour me rendre le rang qu'occupoit vostre race,
Prit Martian pour elle, & me mit en sa place.
Ce zèle en ma faveur luy succéda si bien,
Que vous-mesme au retour vous n'en connustes rien,
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance,
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit,
Vous pristes aisément ce qu'elle vous rendit:
Nous vécusmes tous deux, sous le nom l'un de l'autre,
Il passa pour son fils, je passay pour le vostre,
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel,
Pour remonter sans meurtre au Trofne paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie,
Sans qui déjà la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, Seigneur, coupable infiniment
Si je souffrois encor un tel aveuglement,
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime,
Conservez vostre haine, & changez de victime,
Je ne demande rien que ce qui m'est promis,
Perdez Héraclius, & sauvez vostre fils.

MARTIAN.

Admire de quel fils le Ciel t'a fait le père,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran, & ne pren pas pour une verité,
Ce qu'invente pour moy sa générosité.

à Héraclius.

C'est trop, Prince, c'est trop pour ce petit service,
Dont honora mon bras ma fortune propice,

Je vous sauvay la vie, & ne la perdis pas,
 Et pour moy vous cherchez un assurez trépas !
 Ah ! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
 Prince, ne m'ostez pas l'honneur de ma naissance.
 Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
 De crainte d'estre ingrat, c'est m'estre injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute !
 A quels nouveaux malheurs m'expose-t'elle en bute !
 Lequel croire, Exupère, & lequel démentir ?
 Tombay-je dans l'erreur, ou si j'en vay sortir ?
 Si ce billet est vray, le reste est vray-femblable.

EXUPERE.

Mais qui sçait si ce reste est faux, ou véritable ?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pû tromper Phocas.

EXUPERE.

Elle a pû les changer, & ne les changer pas,
 Et plus que vous, Seigneur, dedans l'inquiétude,
 Je ne voy que du trouble, & de l'incertitude.

HERACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que je sçais qui je suis,
 Vous voyez quels effets en ont esté produits ;
 Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
 J'apporte à rejeter l'Hymen de la Princesse,

Où fans doute aisément mon cœur eust consenty,
Si Léontine alors ne m'en eust averty.

MARTIAN.

Léontine?

HERACLIUS.

Elle-mesme.

MARTIAN.

Ah Ciel! quelle est sa ruse!
Martian aime Eudoxe, & sa mère l'abuse;
Par l'horreur d'un Hymen qu'il croit incestueux,
De ce Prince à sa fille elle assure les vœux,
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'Empire.
Ce n'est que d'aujourd'huy que je sçais qui je suis,
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
Et me tiendrait encor la vérité cachée,
Si tantost ce billet ne l'en eust arrachée.

PHOCAS à *Exupère*.

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu l'abuser, & ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagème.

EXUPERE.

Et que la mère a pu l'abuser elle-mesme.

PHOCAS.

Que de penfers divers ! que de foudis flotants !

EXUPERE.

Je vous en tireray, Seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dy-moy, tout est-il prest pour ce juste supplice ?

EXUPERE.

Ouy, si nous connoissons le vray fils de Maurice.

HERACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ay dit ?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HERACLIUS.

Amy, ren-moy mon nom, la faveur n'est pas grande,
Ce n'est que pour mourir que je te le demande,
Repren ce triste jour, que tu m'as racheté,
Ou ren-moy cet honneur, que tu m'as presque osté.

MARTIAN.

Pourquoy de mon Tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours, pour me noircir d'un crime ?
Prince, qui que je fois, j'ay conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort :
Dedans Héraclius il a gloire folide,

Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure, illustre, ou criminel,
Couvert, ou de loüange, ou d'opprobre éternel,
Ne souillez point ma mort, & ne vueillez pas faire
Du vengeur de l'Empire, un affassin d'un pére.

HERACLIUS.

Mon nom seul est coupable, & sans plus disputer,
Pour te faire innocent, tu n'as qu'à le quitter ;
Il conspira luy seul, tu n'en es point complice,
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice,
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité,
Et lors que contre vous il m'a fait entreprendre,
La Nature en secret auroit sçeu m'en défendre.

HERACLIUS.

Appren donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu,
J'ay voulu conspirer mais on m'a retenu,
Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTIAN.

N'a pû voir Martian commettre un parricide.

HERACLIUS.

Toy, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein & tes feux.
Elle a rendu pour toy l'un & l'autre funeste,

Martian parricide, Héraclius inceste,
 Et n'eust pas eu pour moy d'horreur d'un grand forfait
 Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
 Mais elle m'empeschoit de hazarder ma teste,
 Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
 Ce favorable aveu dont elle t'a séduit
 T'exposoit aux périls, pour m'en donner le fruit,
 Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence,
 Pour découvrir au Peuple, ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils,
 Et je voy que tous deux ils sont mes ennemis.
 En ce piteux état quel conseil doy-je suivre?
 J'ay crain un ennemy, mon bonheur me le livre,
 Je sçais que de mes mains il ne se peut sauver,
 Je sçais que je le vois, & ne puis le trouver.
 La Nature tremblante, incertaine, étonnée,
 D'un nûage confus couvre sa Destinée,
 L'assassin sous cette ombre échape à ma rigueur,
 Et present à mes yeux, il se cache en mon cœur.
 Martian. A ce nom aucun ne veut répondre,
 Et l'amour paternel ne fert qu'à me confondre,
 Trop d'un Héraclius en mes mains est remis,
 Je tiens mon ennemy, mais je n'ay plus de fils.
 Que veux-tu donc, Nature, & que pretens-tu faire?
 Si je n'ay plus de fils, puis-je encor estre père?
 Dequoy parle à mon cœur ton murmure imparfait?
 Ne me dy rien du tout, ou parle tout à fait.
 Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
 Ou laisse-moy le perdre, ou fay-le-moy connoître.

O toy, qui que tu sois, enfant dénaturé,
 Et trop digne du fort que tu t'es procuré,
 Mon Trofne est-il pour toy plus honteux qu'un supplice?
 O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
 Tu recouvres deux fils pour mourir après toy,
 Et je n'en puis trouver pour régner après moy.
 Qu'aux honneurs de ta mort je doy porter envie,
 Puisque mon propre fils les préfère à sa vie!

SCENE IV.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
 CRISPE, EXUPERE, LEONTINE.

CRISPE à *Phocas*.

Seigneur, ma diligence enfin a réüssi,
 J'ay trouvé Léontine, & je l'amène icy.

PHOCAS à *Léontine*.

Approche, malheureuse.

HERACLIUS à *Léontine*.

Avoüez tout, Madame.

J'ay tout dit.

LEONTINE à *Héraclius*.

Quoy, Seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame!
Qui des deux est mon fils?

LEONTINE.

Qui vous en fait douter?

HERACLIUS à *Léontine*.

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter.
Il en croit ce billet, & vostre témoignage,
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'atten pas les tourmens, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils? as-tu changé le mien?

LEONTINE.

Je t'ay livré mon fils, & j'en aime la gloire,
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moy, qui t'ay tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe, fay-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'huy.

LEONTINE.

Le secret n'en est sçeu, ny de luy, ny de luy,

Tu n'en sçauras non plus les véritables caufes :
Devine, fi tu peux, & choifi, fi tu l'oses.

L'un des deux est ton fils, l'autre est ton Empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur,
Je te veux toujourn voir, quoy que ta rage faffe,
Craindre ton ennemy dedans ta propre race,
Toujourn aimer ton fils dedans ton ennemy,
Sans estre, ny Tyran, ny père qu'à demy.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouïra de ton inquiétude,
Je riray de ta peine, ou fi tu m'en punis,
Tu perdras avec moy le fecret de ton fils.

PHOCAS.

Et fi je les punis tous deux fans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'estre ?

LEONTINE.

Je m'en confoleray, quand je verray Phocas
Croire affermir fon Scéptre en fe coupant le bras,
Et de la mefme main fon ordre tyrannique
Venger Héraclius deffus fon fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoiffance, ingrate, tu me rens
Des bien-faits répandus fur toy, fur tes parens,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma Cour qui t'adoroit !
Ren-moy mon fils, ingrate.

LEONTINE.

Il m'en defavoüroit,
 Et ce fils, quel qu'il foit, que tu ne peux connoître,
 A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'estre.
 Admire fa vertu qui trouble ton repos.
 C'est du fils d'un Tyran que j'ay fait ce Héros,
 Tant ce qu'il a reçu d'heureufe nourriture
 Dompte ce mauvais fang qu'il eust de la Nature.
 C'est assez dignement répondre à tes bien-faits,
 Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits:
 Séduit par ton exemple, & par fa complaisance
 Il t'auroit reffemblé, s'il eust fçu fa naiffance,
 Il feroit lâche, impie, inhumain, comme toy,
 Et tu me dois ainfi, plus que je ne te doy.

EXUPERE.

L'impudence, & l'orgueil fuivent les impostures,
 Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
 Qui ne faifant qu'aigrir vofre reffentiment,
 Vous donne peu de jour pour ce discernement.
 Laissez-la-moy, Seigneur, quelques momens en garde,
 Puisque j'ay commencé, le reste me regarde:
 Malgré l'obscurité de fon illufion
 J'efpère démeſler cette confufion,
 Vous ſçavez à quel point l'affaire m'intereſſe.

PHOCAS.

Achéve, fi tu peux, par force, ou par adreſſe,
 Exupère, & fois ſeur que je te devray tout,
 Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.

Je ſçauray cependant prendre à part l'un, & l'autre,
Et peut eſtre qu'enfin nous trouverons le noſtre.
Agy de ton coſté, je la laiſſe avec toy,
Geſne, flate, ſurpren. Vous autres, ſuivez-moy.

SCENE V.

EXUPERE, LEONTINE.

EXUPERE.

On ne peut nous entendre. Il eſt juſte, Madame,
Que je vous ouvre enfin juſqu'au fond de mon ame,
C'eſt paſſer trop long-temps pour traître auprès de vous.
Vous haïſſez Phocas, nous le haïſſons tous...

LEONTINE,

Ouy, c'eſt bien luy montrer ta haine, & ta colére,
Que luy vendre ton Prince, & le ſang de ton père.

EXUPERE.

L'apparence vous trompe, & je ſuis en effet...

LEONTINE.

L'homme le plus méchant que la Nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui paſſe à vos yeux pour une perfidie...

LEONTINE.

Cache une intention fort noble & fort hardie.

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez ?
 Confidérez l'état de tous nos Conjurez ;
 Il n'est aucun de nous, à qui sa violence
 N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance,
 Et nous en croyant tous dans nostre ame indignez,
 Le Tyran du Palais nous a tous éloignez.
 Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LEONTINE.

Et tu crois m'ébloüir avec cét artifice ?

EXUPERE.

Madame, apprenez tout. Je n'ay rien hazardé,
 Vous sçavez de quel nombre il est toujourns gardé ;
 Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes,
 Qui de jour, & de nuit, tiennent toutes ses portes ?
 Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de luy ?
 Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'huy,
 Il me parle, il m'écoute, il me croit, & luy-mesme
 Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.
 C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
 Du Prince Héraclius faire le châtiment,
 Que sa Milice éparse à chaque coin des ruës
 A laissé du Palais les portes presque nuës,
 Je puis en un moment m'y rendre le plus fort,
 Mes amis sont tous prests, c'en est fait, il est mort,

Et j'uferay si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettray sa Couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grace faites-moy connoître qui je fers,
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'huy maistre de tout l'Empire.

LEONTINE.

Esprit lasche, & grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moy tant de crédulité?
Va, d'un piège si lourd l'appas est inutile,
Traître, & si tu n'as point de ruse plus subtile...

EXUPERE.

Je vous dis vray, Madame, & vous diray de plus...

LEONTINE.

Ne me tay point icy de contes superflus,
L'effet à tes discours ofte toute croyance.

EXUPERE.

Et bien, demeurez donc dans vostre défiance,
Je ne demande plus, & ne vous dy plus rien,
Gardez vostre secret, je garderay le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vay vous conduire ;
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis,
Avant la fin du jour vous sçaurez qui je suis.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS.

Quelle confusion étrange
De deux Princes fait un mélange,
Qui met en discord deux amis!
Un père ne sçait où se prendre,
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infame de son fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise, ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout nostre fort;
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance,
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naissance,
Quand on me refuse la mort.

Ce fier Tyran qui me caresse
Montre pour moy tant de tendresse,
Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lors qu'il me prie, & me conjure,
Son amitié paroît si pure,
Que je ne sçaurois presumer
Si c'est par instinct de Nature,
Ou par coûtume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ay pour luy des transports de haine
Que je ne conserve pas bien ;
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne, & trouble ma colére,
Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de père
En celuy qui m'osta le mien.

Retien, grande Ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité luy fait,
Et m'aide à faire mieux connoître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un Prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'estre,
Si je ne le suis en effet.

Soutien ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fay voir... mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCENE II.

HERACLIUS, PULCHERIE.

HERACLIUS.

O Ciel! quel bon Démon devers moy vous envoie,
Madame?

PULCHERIE.

Le Tyran, qui veut que je vous voye,
Et met tout en usage, afin de s'éclaircir.

HERACLIUS.

Par vous-mefme en ce trouble il penfe réüffir!

PULCHERIE.

Il le penfe, Seigneur, & ce brutal espère
Mieux qu'il ne trouve un fils, que je découvre un frère,
Comme fi j'étois fille à ne luy rien celer
De tout ce que le fang pourroit me révéler.

HERACLIUS.

Puiffe-t'il par un trait de lumière fidelle
Vous le mieux révéler, qu'il ne me le révèle.
Aidez-moy cependant, Madame, à repouffer
Les indignes frayeurs dont je me fens preffer...

PULCHERIE.

Ah, Prince, il ne faut point d'assurance plus claire.
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère,
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HERACLIUS.

Moy, la craindre, Madame! Ah, je m'y suis offert.
Qu'il me traite en Tyran, qu'il m'envoie au supplice,
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice,
Sous ces noms précieux je cours m'enfevelir,
Et m'étonne si peu, que je l'en fais paflir.
Mais il me traite en père, il me flate, il m'embrasse,
Je n'en puis arracher une feule menace,
J'ay beau faire, & beau dire, afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu, qu'il me force à douter.
Malgré moy comme fils toujourns il me regarde,
Au lieu d'estre en prifon, je n'ay pas mefme un Garde,
Je ne fçais qui je fuis, & crains de le fçavoir,
Je veux ce que je dois, & cherche mon devoir,
Je crains de le haïr, fi j'en tiens la naiffance,
Je le plains de m'aimer, fi je m'en doy vengeance,
Et mon cœur indigné d'une telle amitié,
En frémit de colére, & tremble de pitié.
De tous fes mouvemens mon esprit fe défie,
Il condamne auffi-toft tout ce qu'il justifie,
La colére, l'amour, la haine & le refpect,
Ne me presentent rien qui ne me foit fufpect,
Je crains tout, je fuis tout, & dans cette avanture
Des deux coftez en vain j'écoute la Nature.
Secourez donc un frère en ces perpléxitez.

PULCHERIE.

Ah, vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez.
Celuy qui comme vous prétend à cette gloire
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire;
Comme vous on le flate, il y sçait refister,
Rien ne le touche assez pour le faire douter,
Et le sang par un double, & secret artifice
Parle en vous pour Phocas, comme en luy pour Maurice.

HERACLIUS.

A ces marques en luy connoissez Martian,
Il a le cœur plus dur étant fils d'un Tyran,
La générosité fuit la belle naissance,
La pitié l'accompagne, & la reconnoissance,
Dans cette grandeur d'ame un vray Prince affermy
Est sensible aux malheurs mesme d'un ennemy :
La haine qu'il luy doit ne sçauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre,
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas fouiller ma Destinée,
Je doute, & si ce doute a quelque crime en foy,
C'est assez m'en punir, que douter comme moy,
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flate,
Cherche qui le soutienne, & non pas qui l'abate,
Il demande secours pour mes sens étonnez,
Et non le coup mortel dont vous m'affaffinez.

PULCHERIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières

Peut prendre de faux jours pour de vives lumières,
Et comme nostre féxe ose assez promptement
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut estre, qu'en faveur de ma première idée,
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux,
Et quoy que la pitié montre un cœur généreux,
Celle qu'on a pour luy de ce rang dégénère,
Vous le devez haïr, & fust-il vostre père :
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins Tyran, quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur mesme alors qu'il tyrannise,
Et que vostre devoir par là mieux combatu,
Prince, met en péril jusqu'à vostre vertu.
Doutez, mais haïssez, & quoy qu'il exécute,
Je douteray d'un nom qu'un autre vous dispute.
En douter, lors qu'en moy vous cherchez quelque appuy,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre luy.
L'un de vous est mon frère, & l'autre y peut prétendre,
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre,
Mais je ne puis faillir dans vostre fort douteux
A chérir l'un & l'autre, & vous plaindre tous deux.
J'espère encor pourtant, on murmure, on menace,
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la Place,
Exupère est allé fondre sur ces mutins,
Et peut estre de là dépendent nos Destins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
PULCHERIE, Gardes.

PHOCAS.

Et bien, se rendra-t'il, Madame?

PULCHERIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en voy que l'effet que je m'étois promis,
Je trouve trop d'un frère, & vous, trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainsi le Ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHERIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte,
Ce frère qu'il me rend feroit déjà perdu,
Si dedans vostre sang il ne l'eust confondu.

PHOCAS à *Pulchérie*.

Cette confusion peut perdre l'un & l'autre,
En faveur de mon sang je feray grace au vostre,
Mais je veux le connoître, & ce n'est qu'à ce prix,
Qu'en luy donnant la vie, il me rendra mon fils.

à *Héraclius*.

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure ;
Car enfin c'est vers toy que panche la Nature,
Et je n'ay point pour luy ces doux empressements,
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvemens.
Ce cœur s'attache à toy par d'invincibles charmes,
En crois-tu mes souspirs ? en croiras-tu mes larmes ?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé,
Tu nous dois à tous deux.

HERACLIUS.

Et pour reconnoissance
Je vous rends vostre fils, je luy rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ostes, cruel, & le laisses mourir.

HERACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, & pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'oster assez, que ne vouloir plus l'estre.

HERACLIUS.

C'est vous le rendre assez, que le faire connoître.

PHOCAS.

C'est me l'oster assez, que me le supposer.

HERACLIUS.

C'est vous le rendre assez, que vous desabuser.

PHOCAS.

Laisse-moy mon erreur, puisqu'elle m'est si chère,
Je t'adopte pour fils, accepte-moy pour père,
Fay vivre Héraclius sous l'un, ou l'autre fort,
Pour moy, pour toy, pour luy, fay-toy ce peu d'effort.

HERACLIUS.

Ah, c'en est trop enfin, & ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie osez-vous me flater ?
Toutes les fois, Tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre, autant qu'amie,
On cherche de la gloire, & non de l'infamie,
Et ce feroit un Monstre horrible à vos Etats,
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites,
Ce n'est que contre luy, lasche, que tu m'irrites,
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang,
Je m'en prens à la cause, & j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foy se défie
Jusqu'à prendre son nom pour luy sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux,
Et fois après sa mort, mon fils, si tu le veux.

HERACLIUS.

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah, que voulez-vous faire,

Prince?

HERACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conservez-luy ce fils qu'il ne cherche qu'en vous,
Ne troublez point un sort qui luy semble si doux,
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son Empire.
Le Ciel daigne bénir vostre Scéptre, & vos jours.

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours,
Dépêchez, Octavian.

HERACLIUS.

N'attente rien, barbare.

Je suis...

PHOCAS.

Avoüe enfin.

HERACLIUS.

Je tremble, je m'égare,

Et mon cœur...

PHOCAS à Héraclius.

Tu pourras à loisir y penser.

à Octavian.

Frape.

HERACLIUS.

Arreste, je suis... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Achève, ou...

HERACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois, pour luy sauver la vie.

Ouy, je luy dois assez, Seigneur, quoy qu'il en soit,
Pour vous payer pour luy de l'amour qu'il vous doit,
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vray père.
J'accepte en sa faveur ses parens pour les miens;
Mais sçachez que vos jours me répondront des siens.
Vous me ferez garand des hazards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre,
Et de quelque façon que le couroux des Cieux
Me prive d'un amy qui m'est si précieux,
Je vengeray sur vous, & fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur luy leur injuste colére.

PHOCAS.

Ne crains rien, de tous deux je feray mon appuy,
L'amour qu'il a pour toy m'asseure trop de luy,
Mon cœur pasme de joye, & mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un & l'autre à l'Empire.
J'ay retrouvé mon fils, mais sois-le tout à fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet,
Ne laisse plus de place à la supercherie,
Pour achever ma joye, épouse Pulchérie.

HERACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déjà tu te dédis.

PULCHERIE.

Qui te donne, Tyran, une attente si vaine ?
Quoy, son consentement étoufferoit ma haine ?
Pour l'avoir étonné, tu m'aurois fait changer ?
J'aurois pour cette honte un cœur assez léger ?
Je pourrois épouser, ou ton fils, ou mon frère ?

SCENE IV.

PHOCAS, PULCHERIE, MARTIAN,
CRISPE, Gardes.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère,
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins,
Luy seul & ses amis ont dompté vos mutins,
Il a fait prisonniers leurs Chefs qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dy-luy qu'il me les garde en la Salle prochaine,

Je vay de leurs complots m'éclaircir avec eux.

Crispe s'en va, & Phocas parle à Héraclius.

Toy, cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux,
En l'état où je suis, je n'ay plus lieu de feindre,
Les mutins sont domptez, & je cesse de craindre.
Je vous laisse tous trois.

à Pulchérie.

Use bien du moment
Que je prens pour en faire un juste châtement,
Et si tu n'aimes mieux que l'un, & l'autre meure,
Trouve, ou choisy mon fils, & l'épouse sur l'heure :
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, & mon amour pour gesne.
Toy...

PULCHERIE.

Ne menace point, je suis presté à mourir.

PHOCAS.

A mourir ! jusque-là je pourrois te chérir !
N'espère pas de moy cette faveur suprême,
Et pense...

PULCHERIE.

A quoy, Tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moy-mesme,

Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHERIE.

Quel supplice !

PHOCAS.

Il est grand pour toy, mais il t'est dû.
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colère :
Il est en toy de perdre, ou de sauver ton frère,
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ay trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE V.

HERACLIUS, MARTIAN,
PULCHERIE.

PULCHERIE.

Le lâche ! il vous flatoit lors qu'il trembloit dans l'ame ;
Mais tel est d'un Tyran le naturel infame,
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint,
S'il ne craint, il opprime, & s'il n'opprime, il craint.
L'une, & l'autre fortune en montre la foiblesse,
L'une n'est qu'insolence, & l'autre que bassesse ;
A peine est-il fort de ces lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moy le comble des horreurs.

Mes frères, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'estre,
Si vous m'aimez en cœur, faites-le-moy paroître.

HERACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lors qu'on tranche nos jours

PULCHERIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire,
Que d'épouser le fils, pour éviter le père,
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHERIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser ?
Et dans cet Hyménée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste ?

MARTIAN.

Je le voy trop à craindre, & pour vous, & pour nous,
Mais, Madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du Tyran la rage forcenée,
Et vivre en frère, & sœur, sous un feint Hyménée.

PULCHERIE.

Feindre, & nous abaisser à cette lascheté !

HERACLIUS.

Pour tromper un Tyran c'est générosité,
Et c'est mettre en faveur d'un frère qu'il vous donne
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui dans leur juste haine animez, & constants

Sur l'ennemy commun ſçauront prendre leur temps,
Et terminer bien-toſt la feinte avec ſa vie.

PULCHERIE.

Pour conſerver vos jours, & fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, & j'y reſiſte en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main ?
Qui veut feindre avec moy ? qui fera mon complice ?

HERACLIUS.

Vous, Prince, à qui le Ciel inſpire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le Tyran pour fils obſtinément.

HERACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la ſervez en Amant.

MARTIAN.

Vous ſçaurez mieux que moy ſurprendre ſa tendreſſe.

HERACLIUS.

Vous ſçaurez mieux que moy la traiter de Maïſtreſſe.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantotſt d'y conſentir.

PULCHERIE.

Ah, Princes, voſtre cœur ne peut ſe démentir,

Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
 Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
 Je vous connoissois trop pour juger autrement,
 Et de vostre conseil, & de l'événement,
 Et je n'y déferois que pour vous voir dédire.
 Toute fourbe est honteuse aux cœurs nez pour l'Empire,
 Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HERACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien.
 L'obscur vérité que de mon sang je signe
 Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne,
 On n'en croit pas ma mort, & je perds mon trépas,
 Puisque mourant pour luy je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma Destinée,
 Madame, dans le cours d'une seule journée
 Je suis Héraclius, Léonce, & Martian,
 Je sors d'un Empereur, d'un Tribun, d'un Tyran.
 De tous trois ce desordre en un jour me fait naître,
 Pour me faire mourir enfin, sans me connoître.

PULCHERIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon fort,
 Il a fait contre vous un violent effort,
 Vostre malheur est grand, mais quoy qu'il en succède,
 La mort qu'on me refuse en fera le remède,
 Et moy... mais que nous veut ce perfide?

SCÈNE VI.

HERACLIUS, MARTIAN,
PULCHERIE, AMYNTAS.

AMYNTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le fang de Phocas.

HERACLIUS.

Que nous dis-tu?

AMYNTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres,
Qu'il n'est plus de Tyran, que vous êtes les maîtres.

HERACLIUS.

De quoy?

AMYNTAS.

De tout l'Empire.

MARTIAN.

Et par toy?

AMYNTAS.

Non, Seigneur,
Un autre en a la gloire, & j'ay part à l'honneur.

HERACLIUS.

Et quelle heureuse main finit nostre misère ?

AMYNTAS.

Princes, l'auriez-vous creu ? c'est la main d'Exupère.

MARTIAN.

Luy qui me trahissoit ?

AMYNTAS.

C'est dequoy s'étonner,
Il ne vous trahissoit, que pour vous couronner.

HERACLIUS.

N'a-t'il pas des mutins dissipé la furie ?

AMYNTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie.

MARTIAN.

Il en pris les Chefs toutefois.

AMYNTAS.

Admirez

Que ces prisonniers mesme avec luy conjurez
Sous cette illusion couroient à leur vengeance.
Tous contre ce Barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis, nous passons librement
Au travers du Palais, à son Apartement.
La Garde y restoit foible, & sans aucun ombrage,
Crispe mesme à Phocas porte nostre message,

Il vient, à ses genoux on met les prisonniers,
 Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers ;
 Le reste impatient dans sa noble colère
 Enferme la victime, & soudain Exupère,
Qu'on arrête, dit-il, le premier coup m'est deu,
C'est luy qui me rendra l'honneur presque perdu.
 Il frappe, & le Tyran tombe aussi-tost sans vie,
 Tant de nos mains la fienne est promptement suivie :
 Il s'élève un grand bruit, & mille cris confus
 Ne laissent discerner que VIVE HERACLIUS,
 Nous faisissons la porte & les Gardes se rendent,
 Mesmes cris aussi-tost de tous costez s'entendent,
 Et de tant de soldats qui luy servoient d'appuy
 Phocas après sa mort n'en a pas un pour luy.

PULCHERIE.

Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine !

AMYNTAS.

Le voicy qui s'avance avecque Léontine.

SCENE VII.

HERACLIUS, MARTIAN, LEONTINE,
 PULCHERIE, EUDOXE,
 EXUPERE, AMYNTAS, Troupe.

HERACLIUS à Léontine.

Est-il donc vray, Madame, & changeons-nous de fort ?

Amyntas nous fait-il un fidelle rapport ?

LEONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable,
Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HERACLIUS à *Exupère*.

Perfide généreux, haste-toy d'embrasser
Deux Princes impuissants à te recompenser.

EXUPERE à *Héraclius*.

Seigneur, il me faut grace, ou de l'un, ou de l'autre,
J'ay répandu son sang, si j'ay vengé le vostre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un Tyran qui vouloit l'immoler ;
Je ne sçais quoy pourtant dans mon cœur en murmure.

HERACLIUS.

Peut estre en vous par là s'explique la Nature,
Mais, Prince, vostre sort n'en fera pas moins doux,
Si l'Empire est à moy, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.

à *Léontine*.

Terminez donc, Madame, enfin nostre querelle.

LEONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider ?

MARTIAN.

Quelle autre feureté pourrions-nous demander?

LEONTINE.

Je vous puis estre encor suspecte d'artifice,
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'Impératrice.

à Pulchérie luy donnant un billet.

Vous connoissez sa main, Madame, & c'est à vous
Que je remets le sort d'un frère & d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa vostre mère.

PULCHERIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

LEONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes.

HERACLIUS à Eudoxe.

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

BILLET DE CONSTANTINE.

PULCHERIE *lit.*

*Parmy tant de malheurs mon bonheur est étrange:
Après avoir donné son fils au lieu du sien,
Léontine à mes yeux par un second échange
Donne encor à Phocas mon fils au lieu du sien
Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
Scachez qu'elle a deux fois trompé nostre Tyran:*

*Celuy qu'on croit Léonce est le vray Martian,
Et le faux Martian est vray fils de Maurice.*

CONSTANTINE.

PULCHERIE à *Héraclius.*

Ah, vous êtes mon frère.

HERACLIUS à *Pulchérie.*

Et c'est heureusement
Que le trouble éclaircy vous rend à vostre Amant.

LEONTINE à *Héraclius.*

Vous en sçaviez assez pour éviter l'inceste,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

à *Martian.*

Mais pardonnez, Seigneur, à mon zèle parfait
Ce que j'ay voulu faire, & ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joye,
Mais souffrez des soupirs que la Nature envoie:
Quoy que jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour.
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HERACLIUS.

Donc pour mieux l'oublier, foyez encor Léonce,
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du Tyran jusqu'au nom de son fils.

à *Eudoxe*.

Vous, Madame, acceptez & ma main & l'Empire
En échange d'un cœur pour qui le mien souspire.

EUDOXE à *Héraclius*.

Seigneur, vous agissez en Prince généreux.

HERACLIUS à *Exupère & Amyntas*.

Et vous dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance
Allons luy rendre hommage, & d'un esprit content
Montrer Héraclius au Peuple qui l'attend.

Fin du cinquième & dernier Acte.





ANDROMEDE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

DIEUX *dans les Machines.*

JUPPITER.	MELPOMENE.	
JUNON.	ÆOLE.	
NEPTUNE.	CYMODOCE,	} Néréides.
MERCURE.	EPHYRE,	
LE SOLEIL.	CYDIPPE,	
VENUS.	HUIT VENTS.	

HOMMES.

CEPHEE, Roy d'Ethiopie, père d'Andromède.
CASSIOPE, Reine d'Ethiopie.
ANDROMEDE, Fille de Céphée & de Cassiope.
PHINEE, Prince d'Ethiopie.
PERSEE, Fils de Juppiter & de Danaë.
TIMANTE, Capitaine des Gardes du Roy.
AMMON, Amy de Phinée.
AGLANTE, }
CEPHALIE, } Nymphes d'Andromède.
LIRIOPE, }
UN PAGE de Phinée.
CHŒUR DE PEUPLE.
SUITE DU ROY.

La Scène est en Ethiopie, dans la ville capitale du Royaume de Céphée, proche de la Mer.

DECORATION

DU PROLOGUE.

L'ouverture du Théâtre presente de front aux yeux des Spectateurs une vaste montagne, dont les sommets inégaux, s'élevant les uns sur les autres, portent le faiste jusque dans les nuës. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde, qui laisse voir la Mer en éloignement. Les deux costez du Théâtre sont occupez par une forest d'arbres touffus & entrelassez les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne paroît Melpomène, la Muse de la Tragédie, & à l'opposite dans le Ciel on voit le Soleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par quatre chevaux qu'Ovide luy donne.





ANDROMEDE,

TRAGÉDIE.

PROLOGUE.

LE SOLEIL, MELPOMENE.

MELPOMENE.

Arreste un peu ta course impétueuse,
Mon Théâtre, Soleil, mérite bien tes yeux,
Tu n'en vis jamais en ces lieux
La pompe plus majestueuse :
J'ay réüny, pour la faire admirer,
Tout ce qu'ont de plus beau la France, & l'Italie,
De tous leurs Arts mes sœurs l'ont embellie,
Prête-moy tes rayons pour la mieux éclairer.

Daigne à tant de beautez par ta propre lumière
 Donner un parfait agrément,
 Et ren cette merveille entière,
 En luy servant toy-mefme d'ornement.

LE SOLEIL.

Charmante Mufe de la Scène,
 Chère & divine Melpomène,
 T'u fçais de mon destin l'inviolable loy ;
 Je donne l'ame à toutes chofes,
 Je fais agir toutes les caufes,
 Mais quand je puis le plus, je fuis le moins à moy.
 Par une puiffance plus forte,
 Le char que je conduis m'emporte,
 Chaque jour fans repos doit, & naiftre, & mourir.
 J'en fuis esclave alors que j'y préfide,
 Et ce frein que je tiens aux chevaux que je guide
 Ne régle que leur route, & les laiffe courir.

MELPOMENE.

La naiffance d'Hercule & le feftin d'Atrée
 T'ont fait rompre ces loix,
 Et tu peux faire encor ce qu'on t'a veu deux fois
 Faire en mefme contrée.
 Je dy plus, tu le dois en faveur du fpectacle
 Qu'au Monarque des Lys je prépare aujourd'huy ;
 Le Ciel n'a fait que miracles en luy,
 Luy voudrois-tu refufer un miracle ?

LE SOLEIL.

Non, mais je le réferve à ces bien-heureux jours

Qu'ennoblira sa première victoire :
 Alors j'arrêteray mon cours,
 Pour estre plus long-temps le témoin de sa gloire.
 Pren cependant le soin de le bien divertir,
 Pour luy faire avec joye attendre les années,
 Qui feront éclater les belles Destinées
 Des Peuples que son bras luy doit affujettir.
 Calliope ta sœur déjà d'un œil avide
 Cherche dans l'avenir les faits de ce grand Roy,
 Dont les hautes vertus luy donneront employ,
 Pour plus d'une Iliade, & plus d'une Ænéide.

MELPOMENE.

Que je porte d'envie à cette illustre sœur,
 Quoy que j'aye à craindre pour elle,
 Que sous ce grand fardeau sa force ne chancelle !
 Mais quel qu'en soit enfin le mérite, & l'honneur,
 J'auray du moins cét avantage,
 Que déjà je le voy, que déjà je luy plais,
 Et que de ses vertus, & que de ses hauts faits
 Déjà dans ses pareils je luy trace une image.
 Je luy montre Pompée, Aléxandre, Céfar,
 Mais comme des Héros attachez à son char,
 Et tout ce haut éclat où je les fais paroistre
 Luy peint plus qu'ils n'étoient, & moins qu'il ne doit estre.

LE SOLEIL.

Il en effacera les plus glorieux noms,
 Dés qu'il pourra luy-mefme animer son Armée,
 Et tout ce que d'eux tous a dit la Renommée
 Te fera voir en luy le plus grand des Bourbons.

Son père & son ayeul, tous rayonnants de gloire,
 Ces grands Rois qu'en tous lieux a fuiuy la victoire,
 Luy voyant emporter sur eux le premier rang,
 En deviendroient jaloux, s'il n'étoit pas leur sang.
 Mais vole dans mon char, Muse, je veux t'apprendre
 Tout l'avenir d'un Roy qui t'est si précieux.

MELPOMENE.

Je fçais déjà ce qu'on doit en attendre,
 Et je ly chaque jour son destin dans les Cieux.

LE SOLEIL.

Vien donc, viens avec moy faire le tour du Monde,
 Qu'unissant ensemble nos voix,
 Nous fassions resonner sur la Terre & sur l'Onde,
 Qu'il est, & le plus jeune, & le plus grand des Rois.

MELPOMENE.

Soleil, j'y vole, atten-moy donc de grace.

LE SOLEIL.

Vien, je t'attens, & te fais place.

MELPOMENE *vole dans le char du Soleil, & y ayant pris place auprès de luy, ils unissent leurs voix, & chantent cét Air à la loüange du Roy; le dernier vers de chaque couplet est repeté par le Chœur de la Musique.*

Cieux, écoutez, écoutez Mers profondes,
 Et vous antres & bois,
 Affreux deserts, rochers batus des ondes,

Redites après nous d'une commune voix,
Louys est le plus jeune, & le plus grand des Rois.

La Majesté qui déjà l'environne
Charme tous ses François,
Il est luy seul digne de sa Couronne,
Et quand mesme le Ciel l'auroit mise à leur choix,
Il seroit le plus jeune, & le plus grand des Rois.

C'est à vos soins, Reine, qu'on doit la gloire
De tant de grands exploits,
Ils sont par tout suivis de la victoire,
Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ses loix,
Le rend, & le plus jeune, & le plus grand des Rois.

LE SOLEIL.

Voilà ce que je dy sans cesse
Dans tout mon large tour :
Mais c'est trop retarder le jour,
Allons, Muse, l'heure me presse,
Et ma rapidité
Doit regagner le temps que sur cette Province,
Pour contempler ce Prince,
Je me suis arrêté.

*Le Soleil part avec rapidité, & enlève Melpomène avec
luy dans son char, pour aller publier ensemble la
mesme chose au reste de l'Univers.*

Fin du Prologue.

DECORATION

DU PREMIER ACTE.

Cette grande masse de montagne & ces rochers élevez les uns sur les autres qui la composoient ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laissent voir en leur place la Ville capitale du Royaume de Céphée, ou plutôt la Place publique de cette Ville. Les deux costez & le fond du Théâtre sont des Palais magnifiques tous differens de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité & les justesses de la Perspective. Après que les yeux ont eu loisir de se satisfaire à considérer leur beauté, la Reine Cassiope paroît comme passant par cette Place pour aller au Temple. Elle est conduite par Persée encor inconnu, mais qui passe pour un Cavalier de grand mérite, qu'elle entretient des malheurs publics attendant que le Roy la rejoigne pour aller à ce Temple de compagnie.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CASSIOPE, PERSEE, Suite de la Reine.

CASSIOPE.

Généreux Inconnu, qui chez tous les Monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux
Que vous sortez du fang, ou des Rois, ou des Dieux,
Puisque vous avez veu le sujet de ce crime,
Que chaque mois expie une telle victime,
Cependant qu'en ce lieu nous attendrons le Roy,
Soyez-y juste juge entre les Dieux & moy,
Jugez de mon forfait, jugez de leur colére,
Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mère,
S'ils ont dû faire agir leur haine au mesme instant.

PERSEE.

J'en ay déjà jugé, Reine, en vous imitant,
 Et si de vos malheurs la cause ne procède
 Que d'avoir fait justice aux beautez d'Andromède,
 Si c'est là ce forfait digne d'un tel couroux,
 Je veux estre à jamais coupable, comme vous.
 Mais comme un bruit confus m'apprend ce mal extrême,
 Ne le puis-je, Madame, apprendre de vous-mesme,
 Pour mieux renouveler ce crime glorieux,
 Où soudain la raison est complice des yeux?

CASSIOPE.

Ecoutez. La Douleur se soulage à se plaindre,
 Et quelques maux qu'on souffre, ou que l'on aye à craindre,
 Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
 Semble en nostre faveur en prendre la moitié.

Ce fut ce mesme jour qui conclut l'Hyménée
 De ma chère Andromède avec l'heureux Phinée;
 Nos Peuples tous ravis de ces illustres nœuds
 Sur les bords de la Mer dressèrent force jeux,
 Elle en donnoit les prix : dispensez ma tristesse,
 De vous dépeindre icy la publique allegresse,
 On décrit mal la joye au milieu des malheurs,
 Et sa plus douce idée est un sujet de pleurs.
 O jour, que ta mémoire encore m'est cruelle!
 Andromède jamais ne me parut si belle,
 Et voyant ses regards s'épandre sur les eaux
 Pour jouïr, & juger d'un combat de vaisseaux;
*Telle, dis-je, Vénus sortit du sein de l'Onde,
 Et promit à ses yeux la conquête du Monde,*

*Quand elle eust consulté sur leur éclat nouveau
Les miroirs vagabonds de son flotant berceau.*

A ce fameux spectacle on vit les Néréides
Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
Et pour nouvelle pompe à ces nobles ébats,
A l'envy de la Terre étaler leurs appas.
Elles virent ma fille, & leurs regards à peine
Rencontrèrent les siens sur cette humide Plaine,
Que par des traits plus forts se sentant effacer,
Ebloüis & confus je les vy s'abaïsser,
Examiner les leurs, & sur tous leurs visages
En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.
Je les vy se choisir jusqu'à cinq, & six fois,
Et rougir aussi-tost, nous comparant leur chois,
Et cette vanité, qu'en toutes les familles
On voit si naturelle aux mères pour leurs filles,
Leur cria par ma bouche, *en est-il parmi vous,
O Nymphes, qui ne cède à des attraits si doux?
Et pourriez-vous nier, vous autres Immortelles,
Qu'entre nous la Nature en forme de plus belles?*
Je m'emportoïis sans doute, & c'en étoit trop dit,
Je les vy s'en cacher de honte, & de dépit,
J'en vy dedans leurs yeux les vives étincelles,
L'Onde qui les reçeut, s'en irrita pour elles,
J'en vis enfler la vague, & la Mer en couroux
Rouler à gros bouillons ses flots jusques à nous.

C'eust été peu des flots, la foudaine tempeste,
Qui trouble nostre joye, & dissipe la Feste,
Enfante en moins d'une heure, & pousse sur nos bords
Un Monstre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain; il fuit, il brise, il tuë,

Chaque victime est morte, aussi-tost qu'abatuë,
 Nous ne voyons qu'horreur, que sang de toutes parts,
 Son haleine est poison, & poison ses regards,
 Il ravage, il desole, & nos champs, & nos villes,
 Et contre sa fureur il n'est aucuns aziles.

Après beaucoup d'efforts, & de vœux superflus,
 Ayant souffert beaucoup, & craignant encor plus,
 Nous courons à l'Oracle en de telles alarmes,
 Et voicy ce qu'Ammon répondit à nos larmes.

*Pour apaiser Neptune, exposez tous les mois
 Au Monstre qui le venge, une fille à son choix,
 Jusqu'à ce que le calme à l'orage succède :*

Le Sort vous montrera

Celle qu'il agrèra ;

Différez cependant les nopces d'Andromède.

Comme dans un grand mal un moindre semble doux,
 Nous prenons pour faveur ce reste de couroux.
 Le Monstre disparu nous rend un peu de joye,
 On ne le voit qu'aux jours qu'on luy livre sa proye ;
 Mais ce remède enfin n'est qu'un amusement,
 Si l'on souffre un peu moins, on craint également,
 Et toutes nous tremblons, devant une infortune,
 Qui toutes nous menace, avant qu'en fraper une.
 La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois,
 J'en ay creu de frayeur déjà mourir cinq fois,
 Déjà nous avons veu cinq beautez devorées,
 Mais des beautez (hélas!) dignes d'estre adorées,
 Et de qui tous les traits pleins d'un céleste feu
 Ne cédoient qu'à ma fille, & luy cédoient bien peu ;
 Comme si choisissant, de plus belle, en plus belle,
 Le Sort par ces degrez taschoit d'approcher d'elle,

Et que pour élever ses traits jusques à nous,
Il essayast sa force, & mesurast ses coups.

Rien n'a pû jusqu'icy toucher ce Dieu barbare,
Et le fixième chois aujourd'huy se prépare,
On le va faire au Temple, & je sens malgré moy
Des mouvemens secrets redoubler mon effroy.

Je fis hier à Vénus offrir un sacrifice
Qui jamais à mes vœux ne parut si propice,
Et toutesfois mon cœur, à force de trembler,
Semble prévoir le coup qui le doit accabler.

Vous donc, qui connoissez, & mon crime, & sa peine,
Dites-moy s'il a pû mériter tant de haine,
Et si le Ciel devoit tant de sévérité
Aux premiers mouvemens d'un peu de vanité.

PERSEE.

Ouy, Madame, il est juste, & j'avoüray moy-mesme
Qu'en le blasmant tantost, j'ay commis un blasphême,
Mais vous ne voyez pas dans vostre aveuglement
Quel grand crime il punit d'un si grand châtiment.

Les Nymphes de la Mer ne luy sont pas si chères,
Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs colères,
Et quand vostre mépris en fit comparaïson,
Il voyoit mieux que vous que vous aviez raison.
Il venge (& c'est de là que vostre mal procède),
L'injustice renduë aux beautez d'Andromède.
Sous les loix d'un Mortel vostre chois l'affervit !
Cette injure est sensible aux Dieux qu'elle ravit,
Aux Dieux qu'elle captive, & ces rivaux célestes
S'opposent à des nœuds à sa gloire funestes,
En sauvent les appas qui les ont éblouïs,

Punissent vos Sujets qui s'en sont réjouis,
 Juppiter résolu de l'offrir à Phinée,
 Exprès par son Oracle en défend l'Hyménée,
 A sa flame peut estre il veut la réserver ;
 Ou s'il peut se résoudre enfin à s'en priver,
 A quelqu'un de ses fils sans doute il la destine,
 Et voila de vos maux la secrete origine.
 Faites cesser l'offence, & le mesme moment
 Fera cesser icy son juste châtiment.

CASSIOPE.

Vous montrez pour ma fille une trop haute estime,
 Quand, pour la mieux flater, vous me faites un crime,
 Dont la civilité me force de juger
 Que vous ne m'accusez, qu'afin de m'obliger.
 Si quelquefois les Dieux pour des beautez mortelles
 Quittent de leur séjour les clartez éternelles,
 Ces mesmes Dieux aussi de leur grandeur jaloux
 Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous ;
 Et quand pour l'espérer je ferois assez folle,
 Le Roy dont tout dépend est homme de parole,
 Il a promis sa fille, & verra tout périr,
 Avant qu'à se dédire il veuille recourir.
 Il tient cette alliance, & glorieuse, & chère,
 Phinée est de son sang, il est fils de son frère.

PERSEE.

Reine, le sang des Dieux vaut bien celui des Rois :
 Mais nous en parlerons encor quelqu'autre fois,
 Voicy le Roy qui vient.

SCENE II.

CEPHEE, CASSIOPE, PHINEE,
PERSEE,
Suite du Roy & de la Reine.

CEPHEE.

N'en parlons plus, Phinée,
Et laissons d'Andromède aller la Destinée.
Vostre amour fait pour elle un inutile effort,
Je la doy comme une autre au triste choix du Sort,
Elle est cause du mal, puisqu'elle l'est du crime.
Peut estre qu'il la veut pour dernière victime,
Et que nos châtimens deviendroient éternels,
S'ils ne pouvoient tomber sur les vrais criminels.

PHINEE.

Est-ce un crime en ces lieux, Seigneur, que d'estre belle?

CEPHEE.

Elle a rendu par là sa mère criminelle.

PHINEE.

C'est donc un crime icy que d'avoir de bons yeux,
Qui sçachent bien juger d'un tel present des Cieux.

CEPHEE.

Qui veut en bien juger n'a point le privilège
D'aller jusqu'au blasphème, & jusqu'au sacrilège.

CASSIOPE.

Ce blasphème, Seigneur, dequoy vous m'accusez...

CEPHEE.

Madame, après les maux que vous avez causez,
C'est à vous à pleurer, & non à vous défendre.
Voyez, voyez quel sang vous avez fait répandre,
Et ne laissez paroître en cette occasion
Que larmes, que souspirs, & que confusion.

à Phinée.

Je vous le dis encor, elle la crût trop belle,
Et peut estre le Sort l'en veut punir en elle:
Desrober Andromède à cette élection,
C'est desrober sa mère à sa punition.

PHINEE.

Déjà cinq fois, Seigneur, à ce chois exposée,
Vous voyez que cinq fois le Sort l'a refusée.

CEPHEE.

Si le couroux du Ciel n'en veut point à ses jours,
Ce qu'il a fait cinq fois, il le fera toujours.

PHINEE

Le tenter si souvent, c'est lasser sa clémence,
Il pourra vous punir de trop de confiance,

Vouloir toujours faveur, c'est trop luy demander.
Et c'est un crime enfin que de tant hazarder.
Mais quoy, n'est-il, Seigneur, ny bonté paternelle,
Ny tendresse du sang, qui vous parle pour elle?

CEPHEE.

Ah, ne m'arrachez point mon sentiment secret.
Phinée, il est tout vray, je l'expose à regret.
J'aime que vostre amour en sa faveur me presse,
La Nature en mon cœur avec luy s'intéresse,
Mais elle ne sçauroit mettre d'accord en moy
Les tendresses d'un père, & les devoirs d'un Roy,
Et par une justice à moy-mesme féroce
Je vous refuse en Roy, ce que je veux en père.

PHINEE.

Quelle est cette justice, & quelles sont ces loix,
Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux Rois?

CEPHEE.

Celles que font les Dieux, qui, tous Rois que nous sommes,
Punissent nos forfaits, ainsi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux règles du devoir.
Que diroient mes Sujets, si je me faisois grace,
Et si durant qu'au Monstre on expose leur race,
Ils voyoient par un droit tyrannique & honteux
Le crime en ma maison, & la peine sur eux?

PHINEE.

Heureux sont les Sujets, heureuses les Provinces,

Dont le rang peut payer pour celui de leurs Princes.

CEPHEE.

Mais heureux est le Prince, heureux sont ses projets,
 Quand il se fait justice ainsi, qu'à ses Sujets.
 Nostre Oracle après tout n'excepte point ma fille,
 Ses termes généraux comprennent ma famille,
 Et ne confondre pas ce qu'il a confondu,
 C'est se mettre au dessus du Dieu qui l'a rendu.

PERSEE.

Seigneur, s'il m'est permis d'entendre vostre Oracle,
 Je croy qu'à sa prière il donne peu d'obstacle;
 Il parle d'Andromède, il la nomme, il suffit,
 Arrêtez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit.
 La séparer long-temps d'un Amant si fidelle
 C'est tout le châtiment qu'il semble vouloir d'elle,
 Différez son Hymen sans l'exposer au chois.
 Le Ciel assez souvent doux aux crimes des Rois,
 Quand il leur a montré quelque légère haine,
 Répand sur leurs Sujets le reste de leur peine.

CEPHEE.

Vous prenez mal l'Oracle, & pour l'expliquer mieux
 Sçachez... mais quel éclat vient de fraper mes yeux?
 D'où partent ces longs traits de nouvelles lumières?

*Le Ciel s'ouvre durant cette contestation du Roy avec
 Phinée, & fait voir dans un profond éloignement
 l'Etoile de Vénus qui sert de machine pour appor-
 ter cette Déesse jusqu'au milieu du Théâtre. Elle*

s'avance lentement, sans que l'œil puisse découvrir à quoy elle est suspenduë, & cependant le Peuple a loisir de luy adresser ses vœux par cét Hymne que chantent les Musiciens.

PERSEE,

Du Ciel qui vient d'ouvrir ses luifantes barrières,
D'où quelque Dèité vient, ce semble, icy-bas,
Terminer elle-mesme entre vous ces débats.

CASSIOPE.

Ah! je la reconnoy, la Déesse d'Eryce,
C'est elle, c'est Vénus à mes vœux si propice,
Je voy dans ces regards mon bonheur renaissant.
Peuple, faites des vœux, tandis qu'elle descend.

SCENE III.

VENUS, CEPHEE, CASSIOPE,
PERSEE, PHINEE,
Chœur de Musique, fuite du Roy & de la Reine.

CHŒUR.

Reine de Paphe, & d'Amathonte,
Mère d'Amour, & fille de la Mer,
Peux-tu voir, sans un peu de honte
Que contre nous elle ait voulu s'armer,

Et que du mefme fein qui fût ton origine
Sorte noftre ruïne ?

Peux-tu voir que de la mefme onde
Il ofe naiftre un tel Monftre après toy,
Que d'où vint tant de bien au Monde
Il vienne enfin tant de mal, & d'effroy,
Et que l'heureux berceau de ta beauté fuprême
Enfante l'horreur mefme ?

Venge l'honneur de ta naiffance,
Qu'on a fouillé par un tel attentat,
Ren-luy fa première innocence,
Et tu rendras le calme à tout l'Etat,
Et nous dirons enfin que d'où le mal procède
Part auffi le remède.

CASSIOPE.

Peuple, elle veut parler, filence à la Déesfe,
Silence, & préparez vos cœurs à l'allegrefse,
Elle a reçu nos vœux, & les daigne exaucer,
Ecoutez-en l'effet, qu'elle va prononcer.

VENUS *au milieu de l'air.*

Ne tremblez plus, Mortels, ne tremble plus, ô mère,
On va jeter le Sort pour la dernière fois,
Et le Ciel ne veut plus qu'un choif,
Pour apaifer de tout point fa colère :
Andromède ce foir aura l'illuftre époux,
Qui feul eft digne d'elle, & dont feule elle eft digne,

Préparez son Hymen, où pour faveur infigne
Les Dieux ont réfolu de fe joindre avec vous.

PHINEE à Céphée.

Souffrez que fans tarder je porte à ma Princeffe,
Seigneur, l'heureux Arrest qu'a donné la Déesse.

CEPHEE.

Allez, l'impatience eft trop juste aux Amants.

CASSIOPE voyant remonter Vénus.

Suivons-la dans le Ciel par nos remercimens,
Et d'une voix commune adorans fa puiffance
Montrons à fes faveurs noftre reconnoiffance.

CHŒUR.

Ainfi toujourns fur tes Autels
Tous les Mortels
Offrent leurs cœurs en facrifice,
Ainfi le Zéphyre en tout temps
Sur tes palais de Cythère & d'Eryce
Faffe régner les graces du Printemps.

Daigne affermir l'heureufe paix
Qu'à nos fouhais
Vient de promettre ton Oracle;
Et fay pour ces jeunes Amants,
Pour qui tu viens de faire ce miracle,
Un fiécle entier de doux raviffemens.

Dans nos campagnes & nos bois
Toutes nos voix

Beniront tes douces atteintes :
 Et dans les rochers d'alentour
 La même Echo, qui redisoit nos plaintes,
 Ne redira que des soupirs d'amour.

CEPHEE.

C'est assez, la Déesse est déjà disparuë,
 Ses dernières clartez se perdent dans la nuë ;
 Allons jeter le Sort pour la dernière fois.
 Malheureux le dernier que foudroira son choix,
 Et dont en ce grand jour la perte domestique
 Souillera de ses pleurs l'allegresse publique.

Madame, cependant songez à préparer
 Cét hymen que les Dieux veulent tant honorer,
 Rendez-en l'appareil digne de ma puissance,
 Et digne, s'il se peut, d'une telle présence.

CASSIOPE.

J'obéis avec joye, & c est me commander
 Ce qu'avec passion j'allois vous demander.

SCÈNE IV.

CASSIOPE, PERSEE, Suite de la Reine.

CASSIOPE.

Et bien, vous le voyez, ce n'étoit pas un crime,
 Et les Dieux ont trouvé cét Hymen légitime,

Puisque leur ordre exprès nous le fait achever,
Et que par leur presence ils doivent l'approuver.
Mais quoy? vous soufpirez?

PERSEE.

J'en ay bien lieu, Madame.

CASSIOPE.

Le sujet?

PERSEE.

Vostre joye.

CASSIOPE.

Elle vous gesne l'ame!

PERSEE.

Après ce que j'ay dit, douter d'un si beau feu,
Reine, c'est, ou m'entendre, ou me croire bien peu :
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,
Quand mon ame en frémit, & mon cœur en soufpire.
Pouvois-je avoir des yeux, & ne pas l'adorer,
Et pourrois-je la perdre, & n'en pas soufpirer?

CASSIOPE.

Quel espoir formiez-vous, puisqu'elle étoit promise,
Et qu'en vain son bonheur domptoit vostre franchise?

PERSEE.

Vouloir que la raison régne sur un Amant,
C'est estre plus que luy dedans l'aveuglement.

Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable,
 Sans penser au succès dont sa flame est capable,
 Il s'abandonne entier, & n'examine rien ;
 Aimer est tout son but, aimer est tout son bien,
 Il n'est difficulté, ny péril qui l'étonne. ■

*Ce qui n'est point à moy n'est encor à personne,
 Difois-je, & ce rival qui possède sa foy,
 S'il espère un peu plus, n'obtient pas plus que moy.*

Voilà durant vos maux dequoy vivoit ma flame,
 Et les douces erreurs dont je flatois mon ame.
 Pour nourrir des desirs d'un beau feu trop contens,
 C'étoit assez d'espoir que d'espérer au temps ;
 Luy qui fait chaque jour tant de métamorphoses,
 Pouvoit en ma faveur faire beaucoup de choses.
 Mais enfin la Déesse a prononcé ma mort,
 Et je suis ce dernier fur qui tombe le Sort.
 J'étois indigne d'elle, & de son Hyménée,
 Et toutefois, hélas ! je valois bien Phinée :

CASSIOPE.

Vous plaindre en cet état c'est tout ce que je puis.

PERSEE.

Vous vous plaindrez peut estre apprenant qui je suis.
 Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
 Lors que vous la jugiez, ou Royale, ou Divine ;
 Mon père est... Mais pourquoy contre vous l'animer
 Puisqu'il nous faut mourir, mourons sans le nommer,
 Il vengeroit ma mort, si j'avois fait connoître
 De quel illustre sang j'ay la gloire de naître,
 Et vostre grand bonheur seroit mal assuré,

Si vous m'aviez connu, fans m'avoir préféré.
C'est trop perdre de temps, courons à vostre joye,
Courons à ce bonheur que le Ciel vous envoie,
J'en veux estre témoin, afin que mon tourment
Puisse par ce poison finir plus promptement.

CASSIOPE.

Le temps vous fera voir pour souverain remède
Le peu que vous perdez en perdant Andromède,
Et les Dieux, dont pour nous vous voyez la bonté,
Vous rendront bien-tost plus, qu'ils ne vous ont osté.

PERSEE.

Ny le temps, ny les Dieux, ne feront ce miracle.
Mais allons, à vostre heur je ne mets point d'obstacle,
Reine, c'est l'affoiblir que de le retarder,
Et les Dieux ont parlé, c'est à moy de céder.

Fin du premier Acte.



DECORATION

DU SECOND ACTE.

Cette Place publique s'évanoüit en un instant pour faire place à un Jardin délicieux, & ces grands Palais sont changez en autant de Vases de marbre blanc qui portent alternativement, les uns des statuës d'où sortent autant de jets d'eau, les autres des Myrtbes, des Jasmins, & d'autres arbres de cette nature. De chaque costé se détache un rang d'Orangers dans de pareils Vases, qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du Théâtre, & le séparent ainsi en trois Allées, que l'artifice ingénieux de la Perspective fait paroître longues de plus de mille pas. C'est là qu'on voit Andromède avec ses Nymphes qui cueillent des fleurs, & en composent une guirlande dont cette Princesse veut couronner Phinée, pour le récompenser par cette galanterie de la bonne Nouvelle qu'il luy vient d'apporter.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE, Chœur de Nymphes.

ANDROMEDE.

Nymphes, nostre guirlande est encor mal ornée,
Et devant qu'il soit peu, nous reverrons Phinée,
Que de ma propre main j'en voulois couronner
Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.
Toutefois la faveur ne feroit pas bien grande,
Et mon cœur, après tout, vaut bien une guirlande;
Dans l'état, où le Ciel nous a mis aujourd'huy,
C'est l'unique present qui soit digne de luy.

Quittez, Nymphes, quittez ces peines inutiles,
L'augure déplairoit de tant de fleurs stériles,
Il faut à nostre Hymen des présages plus doux.
Dites-moy cependant laquelle d'entre vous...
Mais il faut me le dire, & sans faire les fines.

AGLANTE.

Quoy, Madame.

ANDROMEDE.

A tes yeux je voy que tu devines
 Dy-moy donc, d'entre vous laquelle a retenu
 En ces lieux jusqu'icy, cét illustre Inconnu,
 Car enfin ce n'est point, sans un peu de mystère
 Qu'un tel Héros s'attache à la Cour de mon père,
 Quelque chaisne l'arrête, & le force à tarder.
 Qu'on ne perde point temps à s'entre-regarder,
 Parlez, & d'un seul mot éclaircissez mes doutes.
 Aucune ne répond, & vous rougissez toutes !
 Quoy, toutes l'aimez-vous ? un si parfait Amant
 Vous a-t-il sçeu charmer toutes également !
 Il n'en faut point rougir, il est digne qu'on l'aime,
 Si je n'aimois ailleurs, peut estre que moy-mesme,
 Ouy, peut estre à le voir si bien fait, si bien né,
 Il auroit eu mon cœur, s'il n'eust été donné.
 Mais j'aime trop Phinée, & le change est un crime.

AGLANTE.

Ce Héros vaut beaucoup, puisqu'il a vostre estime,
 Mais il sçait ce qu'il vaut, & n'a jusqu'à ce jour
 A pas-une de nous daigné montrer d'amour.

ANDROMEDE.

Que dis-tu ?

AGLANTE.

Pas fait mesme une offre de service.

ANDROMEDE.

Ah ! c'est dequoy rougir toutes avec justice,

Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de si beaux yeux ont pû manquer son cœur.

CEPHALIE.

Où les vôtres, Madame, épandent leur lumière,
Cette honte pour nous est assez coutumière.
Les plus vives clartez s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du Soleil meurent les autres feux,
Et pour peu qu'on vous voye, & qu'on vous confidère,
Vous ne nous laissez point de conquestes à faire.

ANDROMEDE.

Vous êtes une adroite, achevez, achevez,
C'est peut être en effet vous, qui le capturez,
Car il aime, & j'en voy la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle, il semble être à la gaine,
Son visage, & sa voix changent à tous propos,
Il hésite, il s'égare au bout de quatre mots,
Ses discours vont sans ordre, & plus je les écoute,
Plus j'entens des soupirs dont j'ignore la route.
Où vont-ils, Céphalie, où vont-ils? répondez.

CEPHALIE.

C'est à vous d'en juger, vous qui les entendez.

UN PAGE *chantant sans être vu.*

Qu'elle est lente, cette journée!

ANDROMEDE.

Taisons-nous, cette voix me parle pour Phinée,

Sans doute il n'est pas loin, & veut à son retour
Que des accens si doux m'expliquent son amour.

PAGE.

Qu'elle est lente, cette journée,
Dont la fin me doit rendre heureux !
Chaque moment à mon cœur amoureux
Semble durer plus d'une année.
O Ciel ! quel est l'heur d'un Amant,
Si quand il en a l'assurance,
Sa juste impatience
Est un nouveau tourment !

Je doy posséder Andromède,
Juge, Soleil, quel est mon bien.
Vis-tu jamais amour égal au mien ?
Vois-tu beauté qui ne luy cède ?
Puis donc que la longueur du jour
De mon nouveau mal est la source,
Précipite ta course,
Et tarde ton retour.

Tu luis encor, & ta lumière
Semble se plaire à m'affliger :
Ah ! mon amour te va bien obliger
A quitter foudaïp ta carrière.
Vien, Soleil, vien voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte,
Et tu fuïras de honte,
D'avoir moins de clarté.

SCENE II.

PHINEE, ANDROMEDE,
Chœur de Nymphes, Suite de Phinée.

PHINEE.

Ce n'est pas mon dessein, Madame, de surprendre,
Puisque avant que d'entrer, je me suis fait entendre.

ANDROMEDE.

Vos vœux pour les cacher n'étoient pas criminels,
Puisqu'ils suivent des Dieux les ordres éternels.

PHINEE.

Que me direz-vous donc de leur galanterie?

ANDROMEDE.

Que je vay vous payer de vostre flaterie.

PHINEE.

Comment?

ANDROMEDE.

En vous donnant de semblables témoins,
Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.
Approchez, Liriope, & rendez-luy son change,
C'est vous, c'est vostre voix que je veux qui me venge.

De grace écoutez-la, nous avons écouté,
Et demandons filence, après l'avoir prété.

LIRIOPE *chante.*

Phinée est plus aimé, qu'Androméde n'est belle,
Bien qu'icy bas tout cède à ses attraits,
Comme il n'est point de si doux traits,
Il n'est point de cœur si fidelle.
De mille appas son visage semé
La rend une merveille,
Mais quoy qu'elle soit sans pareille,
Phinée est encor plus aimé.

Bien que le juste Ciel fasse voir que sans crime
On la préfère aux Nymphes de la Mer,
Ce n'est que de sçavoir aimer
Qu'elle mesme veut qu'on l'estime :
Chacun d'amour pour elle consumé,
D'un cœur luy fait un Temple,
Mais quoy qu'elle soit sans exemple,
Phinée est encor plus aimé.

Enfin si ses beaux yeux passent pour un miracle,
C'est un miracle aussi que son amour,
Pour qui Vénus en ce beau jour
A prononcé ce digne Oracle :
Le Ciel luy-mesme, en la voyant charmé,
La juge incomparable,
Mais quoy qu'il l'ait faite adorable,
Phinée est encor plus aimé.

Cet Air chanté, le Page de Phinée & cette Nymphé font un Dialogue en Musique, dont chaque couplet a pour refrain l'Oracle que Vénus a prononcé au premier Acte en faveur de ces deux Amants, chanté par les deux voix unies, & répété par le Chœur entier de la Musique.

PAGE.

Heureux Amant!

LIRIOPE.

Heureuse Amante!

PAGE.

Ils n'ont qu'une ame.

LIRIOPE.

Ils n'ont tous deux qu'un cœur.

PAGE.

Joignons nos voix, pour chanter leur bonheur.

LIRIOPE.

Joignons nos voix, pour benir leur attente.

PAGE ET LIRIOPE.

Androméde ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, & dont seule elle est digne,
Préparons son Hymen, où pour faveur insigne,
Les Dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHŒUR.

Préparons son Hymen, où pour faveur infigne,
Les Dieux ont résolu de se joindre avec nous.

PAGE.

Le Ciel le veut.

LIRIOPE.

Vénus l'ordonne.

PAGE.

L'Amour les joint.

LIRIOPE.

L'Hymen va les unir.

PAGE.

Douce union, que chacun doit benir!

LIRIOPE.

Heureuse amour, qu'un tel succès couronne!

PAGE ET LIRIOPE.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, & dont seule elle est digne,
Préparons son Hymen, où pour faveur infigne,
Les Dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHŒUR.

Préparons son Hymen, où pour faveur infigne,
Les Dieux ont résolu de se joindre avec nous.

ANDROMEDE.

Il n'en faut point mentir, leur accord m'a surpris.

PHINEE.

Madame, c'est ainsi que tout me favorise,
Et que tous vos Sujets fouspirent en ces lieux
Après l'heureux effet de cet Arrest des Dieux,
Que leurs souhaits unis...

SCENE III.

PHINEE, ANDROMEDE, TIMANTE,
Chœur de Nymphes, Suite de Phinée.

TIMANTE.

Ah, Seigneur ! Ah, Madame !

PHINEE.

Que nous veux-tu, Timante, & qui trouble ton ame ?

TIMANTE.

Le pire des malheurs.

PHINEE.

Le Roy feroit-il mort ?

TIMANTE.

Non, Seigneur, mais enfin le triste choix du Sort

Vient de tomber... Hélas! pourray-je vous le dire?

ANDROMEDE.

Est-ce sur quelque objet, pour qui ton cœur souspire?

TIMANTE.

Souspirer à vos yeux du pire de ses coups,
N'est-ce pas dire assez qu'il est tombé sur vous?

PHINEE.

Qui te fait nous donner de si vaines alarmes?

TIMANTE.

Si vous n'en croyez pas mes souspirs & mes larmes,
Vous en croirez le Roy, qui bien-tost à vos yeux
La va livrer luy-mesme aux Ministres des Dieux.

PHINEE.

C'est nous faire, Timante, un conte ridicule,
Et je tiendrois le Roy bien simple, & bien crédule,
Si plus qu'une Déesse, il en croyoit le Sort.

TIMANTE.

Le Roy, non plus que vous, ne l'a pas crû d'abord,
Il a fait par trois fois effayer sa malice,
Et l'a veu par trois fois faire mesme injustice.
Du vase par trois fois ce beau nom est forty.

PHINEE.

Et toutes les trois fois, le Sort en a menty.
Le Ciel a fait pour vous une autre Destinée,

Son ordre est immuable, il veut nostre Hyménée,
Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux,
Et ce n'est pas au Sort à démentir les Dieux.

ANDROMEDE.

Affez souvent le Ciel, par quelque fausse joye,
Se plaist à prévenir les maux qu'il nous envoie,
Du moins il m'a rendu quelques momens bien doux,
Par ce flateur espoir que j'allois estre à vous,
Mais puisque ce n'étoit qu'une trompeuse attente,
Gardez mon souvenir, & je mourray contente.

PHINEE.

Et vous mourrez contente! & j'ay pû mériter
Qu'avec contentement vous puissiez me quitter!
Détacher sans regret vostre ame de la mienne!
Vouloir que je le voye, & que je m'en souvienné!
Et mon fidelle amour qui reçeut vostre foy
Vous trouve indifférente entre la mort, & moy!
Ouy je m'en souviendray, vous le voulez, Madame,
J'accepte le supplice où vous livrez mon ame,
Mais quelque peu d'amour que vous me fassiez voir,
Le mien n'oublira pas les loix de son devoir.
Je doy malgré le Sort, je doy malgré vous-mesme,
Si vous aimez si mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnoistre aux yeux qui m'ont charmé
Que j'étois digne au moins d'estre un peu mieux aimé,
Vous l'avourez bien-toft, & j'auray cette gloire,
Qui dans tout l'avenir suivra nostre mémoire,
Que pour se voir quitter avec contentement
Un Amant tel que moy n'en est pas moins Amant.

ANDROMEDE.

C'est donc trop peu pour moy, que des malheurs si proches
 Si vous ne les croissez par d'injustes reproches !
 Vous quitter sans regret ! les Dieux me sont témoins,
 Que j'en montrerois plus si je vous aimois moins,
 C'est pour vous trop aimer que je paroy toute autre,
 J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vostre,
 Je retiens mes soursirs de peur de vous fascher,
 Et me montre insensible, afin de moins toucher.
 Hélas ! si vous sçavez faire voir comme on aime,
 Du moins vous voyez mal quand l'amour est extrême,
 Ouy, Phinée, & je doute en courant à la mort,
 Lequel m'est plus crüel, ou de vous, ou du Sort.

PHINEE.

Hélas ! qu'il étoit grand, quand je l'ay crü s'éteindre,
 Vostre amour, & qu'à tort ma flame osoit s'en plaindre !
 Princeffe, vous pouvez me quitter sans regret,
 Vous ne perdez en moy qu'un Amant indiscret,
 Qu'un Amant téméraire, & qui mesme a l'audace
 D'accuser vostre amour, quand vous luy faites grace.
 Mais pour moy dont la perte est sans comparaison,
 Qui perds en vous perdant, & lumière, & raison,
 Je n'ay que ma douleur qui m'aveugle, & me guide,
 Dessus toute mon ame elle seule préside,
 Elle y régne, & je cède entier à son transport,
 Mais je ne cède pas aux caprices du Sort.

Que le Roy par scrupule à sa rigueur défère,
 Qu'une indigne équité le fasse injuste père,
 La Reine & mon amour sçauront bien empescher

Qu'un chois si criminel ne coûte un sang si cher.
J'ose tout, je puis tout après un tel Oracle.

TIMANTE.

La Reine est hors d'état d'y joindre aucun obstacle,
Surprise comme vous d'un tel événement,
Elle a dans sa douleur perdu tout sentiment,
Et sans doute le Roy livrera la Princesse,
Avant qu'on l'ait pû voir sortir de sa foiblesse.

PHINEE.

Et bien, mon amour seul sçaura jusqu'au trépas,
Malgré tous...

ANDROMEDE.

Le Roy vient, ne vous emportez pas.

SCENE IV.

CEPHEE, PHINEE, ANDROMEDE,
PERSEE, TIMANTE,
Chœur de Nymphes, Suite du Roy & de Phinée.

CEPHEE.

Ma fille, si tu sçais les Nouvelles funestes
De ce dernier effort des colères célestes,
Si tu sçais de ton sort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus crüel du plus beau de nos jours,

Epargne ma douleur, juges-en par sa cause,
Et va, sans me forcer à te dire autre chose.

ANDROMEDE.

Seigneur, je vous l'avouë, il est bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on se doit croire heureux
Et le coup, qui surprend un espoir légitime,
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.
Mais enfin il est juste, & je le doy benir,
La cause des malheurs les doit faire finir.
Le Ciel qui se repent si-tost de ses careffes,
Verra plus de constance en moy, qu'en ses promesses;
Heureuse, si mes jours un peu précipitez
Satisfont à ces Dieux pour moy seule irritez,
Si je suis la dernière à leur couroux offerte,
Si le salut public peut naistre de ma perte :
Malheureuse pourtant, de ce qu'un si grand bien
Vous a déjà coûté d'autre sang que le mien,
Et que je ne suis pas la première, & l'unique
Qui rende à vostre Etat la seureté publique.

PHINEE.

Quoy! vous vous obstinez encore à me trahir?

ANDROMEDE.

Je vous plains, je me plains, mais je dois obéir.

PHINEE.

Honteuse obéissance, à qui vostre amour cède.

CEPHEE.

Obéissance illustre, & digne d'Androméde.
Son nom comblé par là d'un immortel honneur...

PHINEE.

Je l'empescheray bien, ce funeste bonheur,
Androméde est à moy, vous me l'avez donnée,
Le Ciel pour nostre Hymen a pris cette journée,
Vénus l'a commandé, qui me la peut oster ?
Le Sort auprès des Dieux se doit-il écouter ?
Ah ! si j'en vois icy les infames Ministres
S'apprester aux effets de ses ordres finistres...

CEPHEE.

Apprenez que le Sort n'agit que sous les Dieux,
Et souffrez, comme moy, le bonheur de ces lieux.
Vostre perte n'est rien au prix de ma misère,
Vous n'êtes qu'amoureux, Phinée, & je suis père,
Il est d'autres objets dignes de vostre foy,
Mais il n'est point ailleurs d'autres filles pour moy.
Songez donc mieux qu'un père à ces affreux ravages
Que par tout de ce Monstre épandirent les rages,
Et n'en rappelez pas l'épouvantable horreur,
Pour trop croire, & trop suivre une aveugle fureur.

PHINEE.

Que de nouveau ce Monstre entré dessus vos terres
Fasse à tous vos Sujets d'impitoyables guerres,
Le sang de tout un Peuple est trop bien employé,
Quand celuy de ses Rois en peut estre payé,

Et je ne connoy point d'autre perte publique,
Que celle où vous condamne un Sort si tyrannique.

CEPHEE.

Craignez ces mesmes Dieux, qui président au Sort.

PHINEE.

Qu'entr'eux-mesmes ces Dieux se montrent donc d'accord.
Quelle crainte après tout me pourroit y réfoudre?
S'ils m'ostent Andromède, ont-ils quelqu'autre foudre?
Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moy,
Andromède est mon Sort, & mes Dieux, & mon Roy.
Punissez un impie, & perdez un rebelle,
Satisfaites le Sort en m'exposant pour elle,
J'y cours, mais autrement je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques Rois, & mes uniques Dieux...

Icy le tonnerre commence à rouler avec un si grand bruit, & accompagné d'éclairs redoublés avec tant de promptitude, que cette feinte donne de l'épouvante, aussi-bien que de l'admiration, tant elle approche du naturel. On voit cependant descendre Aeole avec huit Vents, dont quatre sont à ses deux costez, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le mesme nuage que luy, & les deux plus éloignés sont comme volants en l'air tout contre ce mesme nuage. Les quatre autres paroissent deux à deux au milieu de l'air sur les aisles du Théâtre, deux à la main gauche & deux à la droite. Ce qui n'empesche pas Phinée de continuer ses blasphèmes.

SCENE V.

ÆOLE, huit Vents, CEPHEE, PERSEE,
PHINEE, ANDROMEDE,
Chœur de Nymphes, Suite du Roy & de Phinée.

CEPHEE.

Arrêtez, ce nüage enferme une tempeste,
Qui peut estre déjà menace vostre teste,
N'irritez plus les Dieux déjà trop irritez.

PHINEE.

Qu'il crève, ce nüage, & que ces Déitez...

CEPHEE.

Ne les irritez plus, vous dy-je, & prenez garde...

PHINEE.

A les trop irriter, qu'est-ce que je hazarde?
Que peut craindre un Amant, quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe sur moy leur foudre, s'il m'est dû.
Mais s'il est quelque main assez lasche & traîtresse,
Pour suivre leur caprice, & saisir ma Princesse,
Seigneur, encor un coup, je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques Rois, & mes uniques Dieux...

ÆOLE au milieu de l'air.

Téméraire Mortel, n'en dy pas davantage,
Tu n'obliges que trop les Dieux à te haïr,
Quoy que pense attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de se faire obéir.

Connoy-moy pour ton infortune,
Je suis Æole, Roy des Vents.
Partez, mes orageux Suivants,
Faites ce qu'ordonne Neptune.

Ce commandement d'Aeole produit un spectacle étrange, & merveilleux tout ensemble. Les deux Vents qui étoient à ses costez suspendus en l'air, s'envolent, l'un à gauche, & l'autre à droite : deux autres remontent avec luy dans le Ciel sur le mesme nuage qui les vient d'apporter : deux autres qui étoient à sa main gauche sur les aïles du Théâtre s'avancent au milieu de l'air, où ayant fait un tour, ainsi que deux tourbillons, ils passent au costé droit du Théâtre, d'où les deux derniers fondent sur Andromède, & l'ayant saisie chacun par un bras, ils l'enlèvent de l'autre costé jusque dans les nuës.

ANDROMEDE.

O Ciel!

CEPHEE.

Ils l'ont saisie, & l'enlèvent en l'air.

PHINEE.

Ah! ne presumez pas ainsi me la voler,
Je vous suivray par tout, malgré vostre surprise.

SCENE VI.

CEPHEE, PERSEE, Suite du Roy.

PERSEE.

Seigneur, un tel péril ne veut point de remise,
Mais espérez encor, je vole à son secours,
Et vay forcer le Sort à prendre un autre cours.

CEPHEE.

Vint Amants pour Nerée en firent l'entreprise,
Mais il n'est point d'effort, que ce Monstre ne brise:
Tous voulurent sauver ses attraitz adorez,
Tous furent avec elle à l'instant dévorez.

PERSEE.

Le Ciel aime Andromède, il veut son Hyménée,
Seigneur, & si les Vents l'arrachent à Phinée,
Ce n'est que pour la rendre à quelque illustre époux
Qui soit plus digne d'elle, & plus digne de vous.
A quelqu'autre par là les Dieux l'ont réservée.
Vous sçaurez qui je suis, quand je l'auray sauvée.
Adieu, par des chemins aux hommes inconnus
Je vay mettre en effet l'Oracle de Vénus,
Le temps nous est trop cher, pour le perdre en paroles.

CEPHEE.

Moy, qui ne puis former d'espérances frivoles,
Pour ne voir point courir ce grand cœur au trépas,
Je vay faire des vœux, qu'on n'écouterà pas.

Fin du second Acte.



DECORATION

DU III. ACTE.

Il se fait icy une si étrange Metamorphose, qu'il semble qu'avant que de sortir de ce Jardin Persée ait découvert cette monstrüeuse teste de Meduse qu'il porte par tout sous son bouclier. Les Myrthes & les Jasmins qui le composoient sont devenus des Rochers affreux, dont les masses inégalement escarpées & bossuës suivent si parfaitement le caprice de la Nature, qu'il semble qu'elle ait plus contribüé que l'Art à les placer ainsi des deux costez du Théâtre. C'est enquoy l'artifice de l'ouvrier est merveilleux, & se fait voir d'autant plus, qu'il prend soin de se cacher. Les vagues s'emparent de toute la Scène, à la réserve de cinq ou six pieds qu'elles laissent pour leur servir de rivage. Elles sont dans une agitation continüelle, & composent comme un Golfe enfermé entre ces deux rangs de falaises. On en voit l'embouchüre se dégorger dans la pleine Mer, qui paroît si vaste & d'une si grande étenduë, qu'on jureroit que les vaisseaux qui flotent près de l'Orizon dont la veuë est bornée sont éloignez de plus de six lieuës de ceux qui les considerent. Il n'y a personne qui ne juge que cët horrible spectacle est le funeste appareil de l'injustice des Dieux, & du supplice d'Andromède : aussi la voit-on au haut des nuës d'oü les deux Vents qui l'ont enlevée l'apportent avec impëtüosité, & l'attachent au pied d'un de ces Rochers.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE *au pied d'un Rocher, deux Vents qui l'y attachent*, TIMANTE, Chœur de Peuple *sur le rivage.*

TIMANTE.

Allons voir, chers amis, ce qu'elle est devenuë,
La Princesse, & mourir, s'il se peut, à sa veuë.

CHOEUR.

La voila que ces Vents achévent d'attacher,
En infames bourreaux, à ce fatal Rocher.

TIMANTE.

Ouy, c'est elle, sans doute. Ah, l'indigne spectacle!

CHOEUR.

Si le Ciel n'est injuste, il luy doit un miracle.

Les Vents s'envolent.

TIMANTE.

Il en fera voir un, s'il en croit nos desirs.

ANDROMEDE.

O Dieux !

TIMANTE.

Avec respect écoutons ses soupirs,
Et puissent les accens de ses premières plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes.

ANDROMEDE.

Affreuse image du trépas,
Qu'un triste honneur m'avoit fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantost ne m'ébranliez pas,
Que l'on vous conçoit mal, quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement !
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément,
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage,
Lors qu'on touche au dernier moment !

Icy seule, & de toutes parts
A mon Destin abandonnée,
Icy que je n'ay plus ny parens, ny Phinée,
Sur qui détourner mes regards,
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare,
Il n'a qu'elle à considérer,
Et quoy que de ce Monstre il s'ose figurer,

Ma constance qui s'y prépare,
Le trouve d'autant plus barbare,
Qu'il diffère à me dévorer.

Etrange effet de mes malheurs !
Mon ame traïnante, abatuë,
N'a qu'un moment à vivre, & ce moment me tuë
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moy mille mortelles feintes,
Cependant que la mort me fuit ;
Je pasme au moindre vent, je meurs au moindre bruit,
Et mes espérances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes,
Que du Monstre qui les produit.

Qu'il tarde à fuivre mes desirs,
Et que sa crüelle pareffe
A ce cœur dont ma flame est encor la maîtresse,
Coûte d'amers & longs souspirs !
O toy, dont jusqu'icy la douceur m'a suivie,
Va-t'en, souvenir indiscret,
Et cessant de me faire un entretien secret
De ce Prince qui m'a servie,
Laisse-moy fortir de la vie,
Avec un peu moins de regret.

C'est assez que tout l'Univers
Conspire à faire mes supplices,
Ne les redouble point, toy qui fus mes délices,
En me montrant ce que je perds :
Laisse-moy...

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMEDE,
TIMANTE, Chœur de Peuple.

CASSIOPE.

Me voicy, qui seule ay fait le crime,
Me voicy, justes Dieux, prenez vostre victime,
S'il est quelque justice encore parmy vous,
C'est à moy seule, à moy, qu'est dû vostre couroux.
Punir les innocens, & laisser les coupables,
Inhumains, est-ce en estre, est-ce en estre capables?
A moy tout le supplice, à moy tout le forfait.
Que faites-vous cruëls? qu'avez-vous presque fait?
Andromède est icy vostre plus rare ouvrage,
Andromède est icy vostre plus digne image,
Elle rassemble en foy vos attraits divisez,
On vous connoistra moins, si vous la détruisez.

Ah, je découvre enfin d'où provient tant de haine,
Vous en êtes jaloux, plus que je n'en fus vaine,
Si vous la laissez vivre, envieux Tout-puissants,
Elle auroit plus que vous, & d'Autels, & d'encens,
Chacun préféreroit le portrait au modèle,
Et bien-toft l'Univers n'adoreroit plus qu'elle.

ANDROMEDE.

En l'état où je suis le Sort m'est-il trop doux,
Si vous ne me donnez de quoy craindre pour vous?

Faut-il encor ce comble à des malheurs extrêmes ?
Qu'esperez-vous, Madame, à force de blasphêmes ?

CASSIOPE.

Attirer, & leur Monstre, & leur foudre sur moy :
Mais je ne les irrite, hélas ! que contre toy,
Sur ton sang innocent retombent tous mes crimes,
Seule tu leur tiens lieu de mille autres victimes,
Et pour punir ta mère, ils n'ont, ces cruëls Dieux,
Ny Monstre dans la Mer, ny foudre dans les Cieux.
Aussi sçavent-ils bien que se prendre à ta vie,
C'est percer de mon cœur la plus tendre partie,
Que je souffre bien plus, en te voyant périr,
Et qu'ils m'e feroient grace, en me faisant mourir.
Ma fille, c'est donc là cét heureux Hyménée,
Cette illustre union par Vénus ordonnée,
Qu'avecque tant de pompe il falloit préparer,
Et que ces mesmes Dieux devoient tant honorer !
Ce que nos yeux ont veu, n'étoit-ce donc qu'un songe,
Déesse, ou ne viens-tu, que pour dire un mensonge ?
Nous aurois-tu parlé sans l'aveu du Destin !
Est-ce ainsi qu'à nos maux le Ciel trouve une fin ?
Est-ce ainsi qu'Andromède en reçoit les carettes ?
Si contre elle l'Envie émeut quelques Déesstes,
L'Amour en sa faveur n'arme-t'il point de Dieux ?
Sont-ils tous devenus, ou sans cœur, ou sans yeux ?
Le maistre souverain de toute la Nature
Pour de moindres beautez a changé de figure,
Neptune a soupiré pour de moindres appas,
Elle en montre à Phœbus que Daphné n'avoit pas,
Et l'Amour en Ppsyché voyoit bien moins de charmes,

Quand pour elle il daigna se blesser de ses armes.

Qui desrobe à tes yeux le droit de tout charmer,
Ma fille? au vif éclat qu'ils sèment dans la Mer,
Les Tritons amoureux, malgré leurs Néréides,
Devroient déjà sortir de leur grottes humides,
Aux fureurs de leur Monstre à l'envy s'opposer,
Contre ce mesme écueil eux-mesmes l'écraser,
Et de ses os brisez, de sa rage étouffée,
Au pied de ton Rocher t'élever un trophée.

ANDROMEDE *voyant venir le Monstre de loin.*

Renouveler le crime, est-ce pour les fléchir?
Vous hastez mon supplice, au lieu de m'affranchir,
Vous appelez le Monstre. Ah! du moins, à sa veuë,
Quittez la vanité, qui m'a déjà perduë,
Il n'est Mortel, ny Dieu qui m'ose secourir.
Il vient, consolez-vous, & me laissez mourir.

CASSIOPE.

Je le voy, c'en est fait. Parois du moins, Phinée,
Pour sauver la beauté qui t'étoit destinée,
Parois, il en est temps, viens en dépit des Dieux,
Sauver ton Andromède, ou périr à ses yeux,
L'amour te le commande, & l'honneur t'en convie;
Peux-tu, si tu la perds, aimer encor la vie?

ANDROMEDE.

Il n'a manque d'amour, ny manque de valeur,
Mais sans doute, Madame, il est mort de douleur,
Et comme il a du cœur, & sçait que je l'adore,
Il périroit icy, s'il respiroit encore.

CASSIOPE.

Dy plutôt que l'ingrat n'ose te mériter.
 Toy donc, qui plus que luy t'osois tantost vanter,
 Viens, Amant inconnu, dont la haute origine,
 Si nous t'en voulons croire, est Royale, ou Divine,
 Viens en donner la preuve, & par un prompt secours,
 Fay-nous voir quelle foy l'on doit à tes discours,
 Supplante ton rival par une illustre audace,
 Viens à droit de conquête en occuper la place.
 Andromède est à toy, si tu l'oses gagner.

Quoy, lasches, le péril vous la fait dédaigner!
 Il éteint en tous deux ces flames sans secondes!
 Allons, mon desespoir, jusqu'au milieu des ondes
 Faire fervir l'effort de nos bras impuissants
 D'exemple, & de reproche à leurs feux languissants,
 Faisons ce que tous deux devroient faire avec joye,
 Détournons sa fureur dessus une autre proye;
 Heureuse, si mon sang la pouvoit assouvir.
 Allons, mais qui m'arrête? ah! c'est mal me servir.

On voit icy Persée descendre du haut des nuës.

SCENE III.

ANDROMEDE *attachée au Rocher*, PERSEE
en l'air sur le cheval Pegase, CASSIOPE,
 TIMANTE, & le Chœur *sur le Rivage*.

TIMANTE *montrant Persée à Cassiope,*
& l'empeschant de se jeter en la Mer.

Courez-vous à la mort quand on vole à vostre aide?

Voyez par quels chemins on fecourt Andromède,
Quel Héros, ou quel Dieu fur ce cheval ailé...

CASSIOPE.

Ah! c'est cét inconnu par mes cris appelé,
C'est luy-mefme, Seigneur, que mon ame étonnée...

PERSEE *en l'air fur le Pegafe.*

Reine, voyez par là fi je vaux bien Phinée,
Si j'étois moins que luy digne de vofre chois,
Et fi le fang des Dieux cède à celuy des Rois.

CASSIOPE.

Rien n'écale, Seigneur, un amour fi fidelle,
Combatez donc pour vous, en combatant pour elle,
Vous ne trouverez point de fentimens ingrats.

PERSEE *à Andromède.*

Adorable Princeffe, advoüez-en mon bras.

CHOEUR DE MUSIQUE *cependant que Perfée
combat le Monstre.*

Courage, enfant des Dieux, elle est vofre conquête,
Et jamais Amant, ny guerrier
Ne vit ceindre fa teſte
D'un fi beau myrthe, ou d'un fi beau laurier.

UNE VOIX *feule.*

Andromède est le prix qui fuit vofre victoire,
Combatez, combattez,
Et vos plaifirs & vofre gloire
Rendront jaloux les Dieux dont vous fortez.

LE CHOEUR *répète.*

Courage, enfant des Dieux, elle est vostre conquête,
Et jamais Amant, ny guerrier
Ne vit ceindre sa teste
D'un si beau myrthe, ou d'un si beau laurier.

TIMANTE à la Reine.

Voyez de quel effet nostre attente est suivie,
Madame, elle est sauvée, & le Monstre est sans vie.

PERSEE ayant tué le Monstre.

Rendez graces au Dieu qui m'en a fait vainqueur.

CASSIOPE.

O Ciel, que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur !
L'Oracle de Vénus enfin s'est fait entendre,
Voilà ce dernier choix qui nous devoit tout rendre,
Et vous êtes, Seigneur, l'incomparable époux,
Par qui le sang des Dieux se doit joindre avec nous.
Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée,
C'est à ce grand Héros que le Sort t'a donnée,
C'est pour luy que le Ciel te destine aujourd'huy,
Il est digne de toy, ren-toy digne de luy.

PERSEE.

Il faut la mériter par mille autres services,
Un peu d'espoir suffit, pour de tels sacrifices.
Princesse, cependant quittez ces tristes lieux,
Pour rendre à vostre cour tout l'éclat de vos yeux.
Ces Vents, ces mesmes Vents qui vous ont enlevée,
Vont rendre de tout point ma victoire achevée :

L'ordre que leur prescrit mon père Juppiter
Jusqu'en vostre Palais les force à vous porter,
Les force à vous remettre, où tantost leur surprise...

ANDROMEDE.

D'une frayeur mortelle à peine encor remise,
Pardonnez, grand Héros, si mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucun remerciement.

PERSEE.

Venez, Tyrans des Mers, réparer vostre crime,
Venez restituer cette illustre victime,
Méritez vostre grace, impetueux mutins,
Par vostre obéissance au maître des Destins.

*Les Vents obéissent aussi-tost à ce commandement de
Persée, & on les voit en un moment détacher cette
Princesse & la reporter par-dessus les flots, jusqu'au
lieu d'où ils l'avoient apportée, au commencement
de cet Acte. En mesme temps Persée revole en haut
sur son cheval aisé, & après avoir fait un caracol
admirable, au milieu de l'air, il tire du mesme
costé qu'on a veu disparoistre la Princesse. Tandis
qu'il vole, tout le rivage retentit de cris de joye
& de chants de victoire.*

CASSIOPE voyant Persée revoler en haut
après sa victoire.

Peuple, qu'à pleine voix l'allegresse publique
Après un tel miracle en triomphe s'explique,
Et fasse retentir sur ce rivage heureux
L'immortelle valeur d'un bras si généreux.

CHOEUR.

Le Monstre est mort, crions victoire,
 Victoire tous, victoire à pleine voix,
 Que nos campagnes, & nos bois
 Ne resonnent que de sa gloire,
 Princesse, elle vous donne enfin l'illustre époux
 Qui seul étoit digne de vous.

Vous êtes sa digne conquête,
 Victoire tous, victoire à son amour,
 C'est luy qui nous rend ce beau jour,
 C'est luy qui calme la tempeste :
 Et c'est luy qui vous donne enfin l'illustre époux
 Qui seul étoit digne de vous.

CASSIOPE *après que Persée est disparu.*

Dieux, j'étois sur ces bords immobile de joye,
 Allons voir où ces Vents ont reporté leur proye,
 Embrasser ce vainqueur, & demander au Roy
 L'effet du juste espoir qu'il a reçu de moy.

SCÈNE IV.

CYMODOCÉ, EPHYRE, CYDIPPE.

Ces trois Néréides s'élèvent du milieu des flots.

CYMODOCÉ.

Ainsi nostre colère est de tout point bravée,
 Ainsi nostre victime à nos yeux enlevée

Va croistre les douceurs de ses contentemens
Par le juste mépris de nos ressentimens.

EPHYRE.

Toute nostre fureur, toute nostre vengeance
Semble avec son Destin estre d'intelligence,
N'agir qu'en sa faveur, & ses plus rudes coups
Ne font que luy donner un plus illustre époux.

CYDIPPE.

Le Sort, qui jusqu'icy nous a donné le change,
Immole à ses beautez le Monstre qui nous venge :
Du mesme sacrifice, & dans le mesme lieu,
De victime qu'elle est, elle devient le Dieu.

Cessons dorenavant, cessons d'estre immortelles
Puisque les Immortels trahissent nos querelles,
Qu'une beauté commune est plus chère à leurs yeux ;
Car son libérateur est sans doute un des Dieux.
Autre qu'un Dieu n'eust pû nous oster cette proye,
Autre qu'un Dieu n'eust pû prendre une telle voye,
Et ce cheval aisé fust péry mille fois
Avant que de voler sous un indigne poids.

CYMODICE.

Ouy, c'est sans doute un Dieu qui vient de la défendre,
Mais il n'est pas, mes sœurs, encor temps de nous rendre,
Et puisqu'un Dieu pour elle ose nous outrager,
Il faut trouver aussi des Dieux à nous venger.
Du sang de nostre Monstre encore toutes teintes,
Au Palais de Neptune allons porter nos plaintes,

Luy demander raison de l'immortel affront,
Qu'une telle défaite imprime à nostre front.

CYDIPPE.

Je croy qu'il nous prévient, les ondes en bouillonnent,
Les Conques des Tritons dans ces rochers résonnent,
C'est luy-mesme, parlons.

SCENE V.

NEPTUNE, les trois Nereides.

*NEPTUNE dans son Char, formé d'une grande Conque
de Nacre, & tiré par deux chevaux marins.*

Je sçais vos déplaisirs,
Mes filles, & je viens au bruit de vos souspirs.
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colere,
C'est moy que tyrannise un superbe de frere,
Qui dans mon propre Etat m'osant faire la loy,
M'envoye un de ses fils, pour triompher de moy.
Qu'il régne dans le Ciel, qu'il régne sur la Terre,
Qu'il gouverne à son gré l'éclat de son Tonnerre,
Que mesme du Destin il soit indépendant,
Mais qu'il me laisse, à moy, gouverner mon Trident.
C'est bien assez pour luy d'un si grand avantage,
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Après cét attentat sur l'Empire des Mers,
Mesme honte à leur tour menace les Enfers.

Aussi leur Souverain prendra nostre querelle :
Je vay l'interessier avec Junon pour elle,
Et tous trois assemblant nostre pouvoir en un,
Nous sçaurons bien dompter nostre Tyran commun.
Adieu, consolez-vous, Nymphes trop outragées,
Je périray moy-mesme, ou vous ferez vengées,
Et j'ay sçeu du Destin, qui se ligue avec nous,
Qu'Androméde icy-bas n'aura jamais d'époux.

Il fond au milieu de la Mer.

CYMODOCE.

Après le doux espoir d'une telle promesse,
Reprenons, chères sœurs, une entière allegresse.

Les Néréides se plongent aussi dans la Mer.

Fin du troisieme Acte.



DECORATION

DU IV. ACTE.

Les vagues fondent sous le Théâtre, & ces hideuses masses de pierre, dont elles batoient le pied, font place à la magnificence d'un Palais Royal. On ne le voit pas tout entier, on n'en voit que le Vestibule, ou plutôt la grande Salle, qui doit servir aux nopces de Persée, & d'Andromède. Deux rangs de colonnes de chaque costé, l'un de rondes, & l'autre de quarrées, en font les ornemens. Elles sont enrichies de statuës de marbre blanc d'une grandeur naturelle, & leurs bases, corniches, amortissemens, étalent tout ce que peut la justesse de l'Architectüre. Le frontispice fuit le mesme ordre, & par trois portes dont il est percé, il fait voir trois allées de Cyprés, où l'œil s'enfonce à perte de veuë.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE, PERSEE, Chœur
de Nymphes, Suite de Persée.

PERSEE.

Que me permettez-vous, Madame, d'espérer ?
Mon amour jusqu'à vous a-t'il lieu d'aspirer ?
Et puis-je, en cette illustre & charmante journée,
Prétendre jusqu'au cœur, que possédoit Phinée ?

ANDROMEDE.

Laissez-moy l'oublier, puisqu'on me donne à vous,
Et s'il l'a possédé, n'en soyez point jaloux.
Le chois du Roy l'y mit, le chois du Roy l'en chasse,
Ce mesme chois du Roy vous y donne sa place,
N'exigez rien de plus, je ne sçais point haïr,
Je ne sçais point aimer, mais je sçais obéïr,
Je sçais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne,

Il fuit aveuglément la main qui vous le donne,
De forte, grand Héros, qu'après le chois du Roy,
Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moy.

PERSEE.

Que je puisse abuser ainsi de sa puissance !
Hazarder vos plaisirs sur vostre obéissance !
Et de libérateur de vos rares beautés,
M'élever en Tyran dessus vos volontés !

Princesse, mon bonheur vous auroit mal servie,
S'il vous faisoit esclave, en vous rendant la vie,
Et s'il n'avoit sauvé des jours si précieux,
Que pour les attacher sous un joug odieux.
C'est aux courages bas, c'est aux Amants vulgaires,
A faire agir pour eux l'autorité des pères,
Souffrez à mon amour des chemins différens.
J'ay veu parler pour moy les Dieux, & vos parens,
Je sens que mon espoir s'enfle de leur suffrage,
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage,
Que de pouvoir icy faire hommage à vos yeux
Du chois de vos parens, & du vouloir des Dieux.
Ils vous donnent à moy, je vous rends à vous-mesme,
Et comme enfin c'est vous, & non pas moy, que j'aime,
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux,
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.
Je garde cét espoir, & hazarde le reste,
Et me soit vostre chois, ou propice, ou funeste,
Je beniray l'Arrest qu'en feront vos desirs
Si ma mort vous épargne un peu de déplaisirs.
Remplissez mon espoir, ou trompez mon attente,
Je mourray sans regret, si vous vivez contente,

Et mon trépas n'aura que d'aimables momens,
S'il vous ofte un obstacle à vos contentemens.

ANDROMEDE.

C'est trop d'estre vainqueur dans la mesme journée
Et de ma retenuë, & de ma Destinée.
Après que par le Roy vos vœux sont éxaucez,
Vous parler d'obéir, c'étoit vous dire assez :
Mais vous voulez douter afin que je m'explique,
Et que vostre victoire en devienne publique.
Sçachez donc...

PERSEE.

Non, Madame, où j'ay tant d'intérest,
Ce n'est pas devant moy qu'il faut faire l'Arrest.
L'excès de vos bontez pourroit en ma presence
Faire à vos sentimens un peu de violence ;
Ce bras vainqueur du Monstre, & qui vous rend le jour
Pourroit en ma faveur séduire vostre amour ;
La pitié de mes maux pourroit mesme surprendre
Ce cœur trop généreux, pour s'en vouloir défendre ;
Et le moyen qu'un cœur, ou séduit, ou surpris,
Fust juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris ?

De tout ce que j'ay fait, ne voyez que ma flame,
De tout ce qu'on vous dit, ne croyez que vostre ame,
Ne me répondez point, & consultez-la bien,
Faites vostre bonheur, fans aucun soin du mien,
Je luy voudrois du mal, s'il retranchoit du vostre,
S'il vous pouvoit coûter un soupir pour quelqu'autre,
Et si quittant pour moy quelques destins meilleurs
Vostre devoir laissoit vostre tendresse ailleurs.

Je vous le dis encor, dans ma plus douce attente,
Je mourray trop content, si vous vivez contente,
Et si l'heur de ma vie ayant fauvé vos jours,
La gloire de ma mort assure vos amours.
Adieu, je vais attendre, ou triomphe, ou supplice,
L'un comme effet de grace, & l'autre de justice.

ANDROMEDE.

A ces profonds respects qu'icy vous me rendez,
Je ne replique point, vous me le défendez :
Mais quoy que vostre amour me condamne au silence,
Je vous diray, Seigneur, malgré vostre défense,
Qu'un Héros tel que vous ne sçauroit ignorer
Qu'ayant tout mérité, l'on doit tout espérer.

SCENE II.

ANDROMEDE, Chœur de Nymphes.

ANDROMEDE.

Nymphes, l'auriez-vous crû, qu'en moins d'une journée
J'aimasse de la sorte un autre que Phinée ?
Le Roy l'a commandé, mais de mon sentiment
Je m'offrois en secret à son commandement,
Ma flame impatiente invoquoit sa puissance,
Et couroit au devant de mon obéissance.
Je fais plus, au seul nom de mon premier vainqueur,
L'amour à la colére abandonne mon cœur,

Et ce captif rebelle ayant brisé sa chaîne,
Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.
Que direz-vous d'un change, & si prompt, & si grand,
Qui dans ce même cœur moy-même me surprend ?

AGLANTE.

Que pour faire un bonheur, promis par tant d'Oracles,
Cette grande journée est celle des miracles,
Et qu'il n'est pas aux Dieux besoin de plus d'effort,
A changer votre cœur, qu'à changer votre Sort.
Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos ames
Eteint, comme il leur plaist, & rallume nos flames,
Et verse dans nos cœurs, pour se faire obéir,
Des principes secrets d'aimer, & de haïr.
Nous en voyions au vôtre, en cette haute estime
Que vous nous témoigniez pour ce bras magnanime,
Au défaut de l'amour que Phinée emportoit,
Il luy donnoit deslors tout ce qui luy restoit,
Deslors ces mêmes Dieux, dont l'ordre s'exécute,
Le panchoient du costé qu'ils préparoient sa chute,
Et cette haute estime, attendant ce beau jour,
N'étoit qu'un beau degré pour monter à l'amour.

CEPHALIE.

Un digne amour succède à cette haute estime;
Si je puis toutefois vous le dire sans crime,
C'est hasarder beaucoup, que croire entièrement
L'impétuosité d'un si prompt changement.

Comme pour vous Phinée eut toujours quelques charmes,
Peut estre il ne luy faut qu'un soupir, & deux larmes,
Pour dissiper un peu de cette avidité,

Qui d'un si gros torrent fuit la rapidité.
 Deux Amants, que sépare une légère offense
 Rentrent d'un seul coup d'œil en pleine intelligence,
 Vous reverrez en luy ce qui le fit aimer,
 Les mêmes qualitez qu'il vous plût estimer...

ANDROMEDE.

Et j'y verray de plus cette ame lasche & basse,
 Jusqu'à m'abandonner à toute ma disgrâce,
 Cét ingrat trop aimé, qui n'osa me sauver,
 Qui me voyant périr, voulut se conserver,
 Et creut s'estre acquité devant ce que nous sommes,
 En querellant les Dieux, & menaçant les hommes.
 S'il eust... Mais le voicy, voyons si ses discours
 Rompront de ce torrent, ou grossiront le cours.

SCENE III.

ANDROMEDE, PHINEE, AMMON,
 Chœur de Nymphes, Suite de Phinée.

PHINEE.

Sur un bruit qui m'étonne & que je ne puis croire,
 Madame, mon amour jaloux de vostre gloire,
 Vient sçavoir s'il est vray que vous soyez d'accord,
 Par un change honteux, de l'Arrest de ma mort.
 Je ne suis point surpris que le Roy, que la Reine,
 Suivent les mouvemens d'une foiblesse humainc,

Tout ce qui me surprend, ce sont vos volontez.
 On vous donne à Persée, & vous y consentez!
 Et toute vostre foy demeure sans défense,
 Alors que de mon bien on fait sa récompense!

ANDROMEDE.

Ouy, j'y consens, Phinée, & j'y doy consentir,
 Et quel que soit ce bien qu'il a sçeu garantir,
 Sans vous faire injustice, on en fait son salaire,
 Quand il a fait pour moy ce que vous deviez faire.
 De quel front osez-vous me nommer vostre bien,
 Vous, qu'on a veu tantost n'y prétendre plus rien?
 Quoy, vous consentirez qu'un Monstre me dévore,
 Et ce Monstre étant mort, je suis à vous encore!
 Quand je fors de péril, vous revenez à moy!
 Vous avez de l'amour, & je vous doy ma foy!
 C'étoit de sa fureur qu'il me falloit défendre,
 Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre:
 Ce demy-Dieu n'a fait, quoy que vous prétendiez,
 Que m'arracher au Monstre, à qui vous me cédiez.
 Quittez donc cette vaine, & téméraire idée,
 Ne me demandez plus quand vous m'avez cédée:
 Ce doit estre pour vous mesme chose aujourd'huy,
 Ou de me voir au Monstre, ou de me voir à luy.

PHINEE.

Qu'ay-je oublié pour vous de ce que j'ay pû faire?
 N'ay-je pas des Dieux mesme attiré la colére?
 Lors que je vis *Æole* armé pour m'en punir
 Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir?
 N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,

Ses Ministres aiflez, pour me jeter par terre?
 Et voyant mes efforts avorter sans effets,
 Quels pleurs n'ay-je versez, & quels vœux n'ay-je faits?

ANDROMEDE.

Vous avez donc pour moy daigné verser des larmes!
 Lors que pour me défendre un autre a pris les armes?
 Et dedans mon péril vos sentimens ingrats
 S'amusoient à des vœux, quand il falloit des bras?

PHINEE.

Que pouvois-je de plus, ayant veu pour Nérée
 De vint Amants armez la troupe dévorée?
 Devois-je encor promettre un succès à ma main,
 Qu'on voyoit au dessus de tout l'effort humain?
 Devois-je me flater de l'espoir d'un miracle?

ANDROMEDE.

Vous deviez l'espérer sur la foy d'un Oracle,
 Le Ciel l'avoit promis par un Arrest si doux,
 Il l'a fait par un autre, & l'auroit fait par vous.
 Mais quand vous auriez creu vostre perte assurée,
 Du moins ces vint Amants dévorez pour Nérée
 Vous laissoient un exemple, & noble, & glorieux,
 Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.
 Ils voyoient de leur mort la mesme certitude,
 Mais avec plus d'amour, & moins d'ingratitude;
 Tous voulurent mourir pour leur objet mourant:
 Que leur amour du vostre étoit bien différent!
 L'effort de leur courage a produit vos alarmes,
 Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes,

Et quoy que plus heureuse en un semblable sort,
Je voy d'un œil jaloux la gloire de sa mort.
Elle avoit vint Amants qui voulurent la suivre,
Et je n'en avois qu'un, qui m'a voulu survivre.
Encor ces vint Amants qui vous ont alarmé
N'étoient pas tous aimez, & vous étiez aimé :
Ils n'avoient la plupart qu'une foible espérance,
Et vous aviez, Phinée, une entière assurance ;
Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foy,
N'étoit-ce point assez pour mourir avec moy ?
Pouviez-vous...

PHINÉE.

Ah, de grace, imputez-moy, Madame,
Les crimes les plus noirs dont foit capable une ame,
Mais ne soupçonnez point un malheureux Amant
De vous pouvoir jamais survivre un seul moment.
J'épargnois à mes yeux un funeste spectacle,
Où mes bras impuissants n'avoient pû mettre obstacle,
Et tenois ma main preste à servir ma douleur
Au moindre, & premier bruit, qu'eust fait vostre malheur.

ANDROMÈDE.

Et vos respects trouvoient une digne matière,
A me laisser l'honneur de périr la première !
Ah ! c'étoit à mes yeux qu'il falloit y courir,
Si vous aviez pour moy cette ardeur de mourir.
Vous ne me deviez pas envier cette joye,
De voir offrir au Monstre une première proye :
Vous m'auriez de la mort adoucy les horreurs,
Vous m'auriez fait du Monstre adorer les fureurs,

Et luy voyant ouvrir ce gouffre épouvantable,
 Je l'aurois regardé, comme un port favorable,
 Comme un vivant fépulchre où mon cœur amoureux
 Eust brûlé de rejoindre un Amant généreux.
 J'aurois defavoüé la valeur de Perfée,
 En me sauvant la vie, il m'auroit offensée,
 Et de ce mesme bras, qu'il m'auroit conservé,
 Je vous immolerois ce qu'il m'auroit sauvé.
 Ma mort auroit déjà couronné vostre perte;
 Et la bonté du Ciel ne l'auroit pas soufferte.
 C'est à vostre refus que les Dieux ont remis,
 En de plus dignes mains, ce qu'ils m'avoient promis,
 Mon cœur eust mieux aimé le tenir de la vostre,
 Mais je vy par un autre, & vivray pour un autre.
 Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,
 Puisque sur ce rocher j'étois morte pour vous,
 Qui pouvoit le souffrir, peut me voir sans envie
 Vivre pour un Héros de qui je tiens la vie,
 Et quand l'Amour encor me parleroit pour luy,
 Je ne puis disposer des conquestes d'autrui.
 Adieu.

SCENE IV.

PHINEE, AMMON, Suite de Phinée.

PHINEE.

Vous voulez donc que j'en fasse la mienne,
 Crüelle, & que ma foy de mon bras vous obtienne?
 Et bien, nous l'irons voir ce bien-heureux vainqueur,
 Qui triomphant d'un Monstre, a dompté vostre cœur.

C'étoit trop peu pour luy d'une seule victoire,
S'il n'eust dedans ce cœur triomphé de ma gloire :
Mais si sa main au Monstre arrache un bien si cher,
La mienne à son bonheur sçaura bien l'arracher,
Et vainqueur de tous deux en une seule teste,
De ce qui fut mon bien, je feray ma conquête,
La force me rendra ce que ne peut l'Amour.
Allons-y, chers amis, & montrons dès ce jour...

AMMON.

Seigneur, auparavant d'une ame plus remise
Daignez voir le succès d'une telle entreprise.
Sçavez-vous que Persée est fils de Jupiter,
Et qu'ainsi vous avez le foudre à redouter ?

PHINEE.

Je sçais que Danaé fut son indigne mère,
L'or qui plût dans son sein l'y forma d'adultère ;
Mais le pur sang des Roys n'est pas moins précieux,
Ny moins chéry du Ciel, que les crimes des Dieux.

AMMON.

Mais vous ne sçavez pas, Seigneur, que son épée
De l'horrible Méduse a la teste coupée,
Que sous son bouclier il la porte en tous lieux,
Et que c'est fait de vous, s'il en frape vos yeux.

PHINEE.

On dit que ce prodige est pire qu'un tonnerre,
Qu'il ne faut que le voir pour n'estre plus que pierre,
Et que n'aguère Atlas, qui ne s'en pût cacher,
A cét aspect fatal devint un grand rocher ;

Soit une vérité, soit un conte, n'importe,
 Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte,
 Puisque Andromède enfin vouloit me voir périr,
 Ou triompher d'un Monstre, afin de l'acquérir,
 Que fière de se voir l'objet de tant d'Oracles,
 Elle veut que pour elle on fasse des miracles;
 Cette teste est un Monstre, aussi-bien que celui
 Dont cet heureux rival la délivre aujourd'huy,
 Et nous aurons ainsi dans un seul adverfaire
 Et Monstres à combattre, & miracles à faire.
 Peut estre quelques Dieux prendront nostre party,
 Quoy que de leur Monarque il se dise forty,
 Et Junon pour le moins prendra nostre querelle
 Contre l'amour furtif d'un époux infidelle.

Junon se fait voir dans un Char superbe, tiré par deux Paons, & si bien enrichy, qu'il paroît digne de l'orgueil de la Déesse, qui s'y fait porter. Elle se promène au milieu de l'Air dont nos Poètes luy attribüent l'Empire, & y fait plusieurs tours, tantost à droite, & tantost à gauche, cependant qu'elle assure Phinée de sa protection.

SCENE V.

JUNON dans son Char au milieu de l'Air,
 PHINEE, AMMON, Suite de Phinée.

JUNON.

N'en doute point, Phinée, & cesse d'endurer.

PHINEE.

Elle mefme paroît pour nous en aſſeurer.

JUNON.

Je ne feray pas feule, ainſi que moy Neptune
S'intereſſe en ton infortune,
Et déjà la noire Aleſton
Du fond des Enfers déchaiſnée,
A par les ordres de Pluton
De mille cœurs pour toy la fureur mutinée :
Fort de tant de ſeconds, oſe, & fers mon couroux,
Contre l'indigne fang de mon perfide époux.

PHINEE.

Nous te fuivons, Déeſſe, & deſſous tes auspices,
Nous franchirons ſans peur les plus noirs précipices.
Que craindrons-nous, amis, nous avons Dieux, pour Dieux,
Oracle pour Oracle, & la faveur des Cieux,
D'un contrepoids égal deſſus nous balancée,
N'eſt pas entièrement du coſté de Perfée.

JUNON.

Je te le dis encor, oſe, & fers mon couroux,
Contre l'indigne fang de mon perfide époux.

AMMON.

Sous tes commandemens nous y courons, Déeſſe,
Le cœur plein d'eſpérance, & l'ame d'allegreſſe.
Allons, Seigneur, allons aſſembler vos amis,
Courons au grand ſuccès qu'elle vous a promis,

Auffi-bien le Roy vient, il faut quitter la place,
De peur...

PHINEE.

Non, demeurez pour voir ce qui se passe,
Et songez à m'en faire un fidelle rapport,
Tandis que je m'apreste à cét illustre effort.

SCENE VI.

CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE,
PERSEE, AMMON, TIMANTE,
Chœur de Peuple.

TIMANTE.

Seigneur, le souvenir des plus aspres supplices,
Quand un tel bien les fuit, n'a jamais que délices,
Si d'un mal sans pareil nous vous vifmes surpris,
Nous benissons le Ciel d'un tel mal à ce prix,
Et voyant quel époux il donne à la Princesse,
La douleur s'en termine en ces chants d'allegresse.

CHŒUR *chante.*

Vivez, vivez, heureux Amants,
Dans les douceurs que l'amour vous inspire,
Vivez heureux, & vivez si long-temps,
Qu'au bout d'un siècle entier on puisse encor vous dire,
Vivez, heureux Amants.

Que les plaisirs les plus charmants
Fassent les jours d'une si belle vie,
Qu'ils soient sans tache, & que tous leurs momens
Fassent redire mesme à la voix de l'Envie,
Vivez, heureux Amants.

Que les Peuples les plus puissants
Dans nos souhaits à pleins vœux nous secondent,
Qu'aux Dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
Et des bouts de la Terre à l'envy nous répondent,
Vivez, heureux Amants.

CEPHEE.

Allons, amis, allons dans ce comble de joye
Rendre graces au Ciel de l'heur qu'il nous envoie,
Allons dedans le Temple avecque mille vœux
De cét illustre Hymen achever les beaux nœuds,
Allons sacrifier à Jupiter son père,
Le prier de souffrir ce que nous pensons faire,
Et ne s'offencer pas que ce noble lien
Fasse un meflange heureux de son sang, & du mien.

CASSIOPE.

Souffrez qu'auparavant par d'autres sacrifices
Nous nous rendions des eaux les Déitez propices.
Neptune est irrité, les Nymphes de la Mer
Ont de nouveaux fujets encor de s'animer,
Et comme mon orgueil fit naistre leur colere,
Par mes submissions je doy les satisfaire.
Sur leurs sables témoins de tant de vanitez,
Je vay sacrifier à leurs Divinitez,

Et conduisant ma fille à ce mesme rivage,
 De ses mesmes beautez leur rendre un plein hommage,
 Joindre nos vœux au sang des taureaux immolez :
 Puis nous vous rejoindrons au Temple, où vous allez.

PERSEE.

Souffrez qu'en mesme temps, de ma fière marastre
 Je tafche d'apaifer la haine opiniaftre,
 Qu'un pareil sacrifice, & de semblables vœux
 Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
 Vous fçavez que Junon à ce lien préside,
 Que fans elle l'Hymen marche d'un pied timide,
 Et que fa jalousie aime à perfécuter
 Quiconque ainfi que moy fort de son Jupiter.

CEPHEE.

Je fuis ravy de voir, qu'au milieu de vos flames,
 De fi dignes respects régnet dessus vos ames.
 Allez, j'immoleray pour vous à Jupiter,
 Et je ne voy plus rien enfin à redouter.
 Des Dieux les moins benins l'éternelle puiffance
 Ne veut de nous qu'amour, & que reconnoiffance;
 Et jamais leur couroux ne montre de rigueurs,
 Que n'abate auffi-toft l'abaissement des cœurs.

Fin du quatrième Acte.



DECORATION

DU V. ACTE.

L'Architecte ne s'est pas épuisé en la structure de ce Palais Royal. Le Temple qui luy succède a tant d'avantage sur luy qu'il fait mépriser ce qu'on admiroit. Aussi est-il juste que la demeure des Dieux l'emporte sur celle des hommes, & l'Art du sieur Torelli est icy d'autant plus merveilleux, qu'il fait paroître une grande diversité en ces deux Décorations, quoy. qu'elles soient presque la mesme chose. On voit encor en celle-cy deux rangs de colonnes comme en l'autre, mais d'un ordre si différent, qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-cy sont de porphyre, & tous les accompagnemens qui les soutiennent & qui les finissent, de bronze cizelé, dont la graveure représente quantité de Dieux & de Déeses. La réflexion des lumières sur ce bronze en fait sortir un jour tout extraordinaire. Un grand & superbe Dome couvre le milieu de ce Temple magnifique. Il est par tout enrichy du mesme métal, & au devant de ce Dome l'artifice de l'ouvrier jette une Galerie toute brillante d'or, & d'azur. Le dessous de cette Galerie laisse voir le dedans du Temple par trois portes d'argent, ouvragées à jour. On y verroit Cephée sacrifiant à Jupiter pour le mariage de sa fille, n'étoit que l'attention que les spectateurs prèteroient à ce sacrifice les détourneroit de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que représente le Théâtre.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHINEE, AMMON.

AMMON.

Vos amis assembles brûlent tous de vous fuivre,
Et Junon dans son Temple entre vos mains le livre :
Ce rival presque seul, au pied de son Autel,
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la Déesse agréera la victime,
Plus les lieux feront saints, moindre en fera le crime,
Et son aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce fera sacrifice, au lieu d'affassinat.

PHINEE.

Que me sert que Junon, que Neptune propice,
Que tous les Dieux ensemble aiment ce sacrifice,
Si la seule Déesse à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux,

Et si ce coup fenfible au cœur de l'inhumaine
D'un injuste mépris fait une juste haine ?

Amy, quelque fureur qui puisse m'agiter,
Je cherche à l'acquérir, & non à l'irriter,
Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flame
Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son ame.

AMMON.

Mais, Seigneur, vous touchez à ce moment fatal,
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival :
En cette extrémité, que pretendez-vous faire ?

PHINEE.

Tout horsmis l'irriter, tout horsmis luy déplaire.
Souffrir à ses pieds, pleurer à ses genoux,
Trembler devant sa haine, adorer son couroux.

AMMON.

Quittez, quittez, Seigneur, un respect si funeste,
Ostez-vous ce rival, & hazardez le reste.
En dût-elle à jamais dédaigner vos soufpirs,
La vengeance elle seule a de si doux plaisirs...

PHINEE.

N'en cherchons les douceurs, amy, que les dernières,
Rarement un Amant les peut goufter entières,
Et quand de sa vengeance elles font tout le fruit,
Ce font fausses douceurs que l'amertume fuit.
La mort de son rival, les pleurs de son ingrate,
Ont bien je ne sçais quoy, qui dans l'abord le flate,
Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,
Plus il s'en est flaté, plus il s'en croit trahy,

Sous d'éternels regrets son ame est abatuë,
 Et sa propre vengeance incessamment le tuë.
 Ce n'est pas que je veuille enfin la négliger,
 Si je ne puis fléchir, je cours à me venger,
 Mais souffre à mon amour, mais souffre à ma foiblesse
 Encor un peu d'effort auprès de ma Princesse.
 Un Amant veritable espère jusqu'au bout,
 Tant qu'il voit un moment qui peut luy rendre tout.
 L'inconstante peut estre, encor toute étonnée
 N'étoit pas bien à soy, quand elle s'est donnée,
 Et la reconnoissance a fait plus que l'amour
 En faveur d'une main qui luy rendoit le jour.
 Au sortir du péril, passe encor, & tremblante,
 L'image de la mort devant les yeux errante,
 Elle a crû tout devoir à son libérateur :
 Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur,
 Il agit rarement sans un peu d'imposture,
 Et fait peu de presens, dont ce cœur ne murmure.
 Peut estre, amy, peut estre après ce grand effroy,
 Son amour en secret aura parlé pour moy ;
 Les traits mal effacez de tant d'heureux services,
 Les douceurs d'un beau feu qui furent ses délices,
 D'un regret amoureux touchant son souvenir,
 Auront en ma faveur surpris quelque soupir,
 Qui s'échappant d'un cœur, qu'elle force à ma perte,
 M'en aura pû laisser la porte encor ouverte.
 Ah ! si ce triste Hymen se pouvoit éloigner !

AMMON.

Quoy, vous voulez encor vous faire dédaigner ?
 Sous ce honteux espoir vostre fureur se dompte ?

PHINEE.

Que veux-tu ! ne fois point le témoin de ma honte,
Andromède revient, va trouver nos amis,
Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux respects fléchiront l'inhumaine,
Ou ses nouveaux mépris animeront ma haine,
Et tu verras mes feux changez en juste horreur
Armer mes desespoirs, & hafter ma fureur.

▲ AMMON.

Je vous plains, mais enfin j'obéis, & vous laisse.

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMEDE, PHINEE,
Suite de la Reine.

PHINEE.

Une seconde fois, adorable Princesse,
Malgré de vos rigueurs l'impérieuse loy...

ANDROMEDE.

Quoy, vous voyez la Reine, & vous parlez à moy !

PHINEE.

C'est de vous seule aussi que j'ay droit de me plaindre,

Je ferois trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuserois plus vostre infidélité,
Si vous vous excusiez sur son autorité.

Au nom de cette amour autrefois si puissante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente,
Dites-moy que vostre ame à regret obéit,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit,
Donnez-moy lieu de dire, *elle-mesme elle en pleure,*
Elle change forcée, & son cœur me demeure,
Et soudain de la Reine embrassant les genoux,
Vous m'y verrez mourir, sans me plaindre de vous.
Mais que luy puis-je, hélas ! demander pour remède,
Quand la main qui me tuë est celle d'Andromède,
Et que son cœur léger ne court au changement
Qu'avec la vanité d'y courir justement ?

CASSIOPE.

Et quel droit sur ce cœur pouvoit garder Phinée,
Quand Persée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre chose, en prenant son party,
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez sorty ?
Mais sorty (le diray-je, & pourrez-vous l'entendre ?)
Ouy, sorty laschement, de peur de le défendre.
Ainsi nous n'avons fait que le récompenser
D'un bien où vostre bras venoit de renoncer,
Que vous cédiez au Monstre, à luy-mesme, à tout autre :
Si c'est une injustice, examinons la vostre.

La voyant exposée aux rigueurs de son sort,
Vous vous étiez déjà consolé de sa mort,
Et quand par un Héros le Ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus consoler de sa vie.

PHINEE.

Ah! Madame...

CASSIOPE.

Et bien foit, vous avez fouspiré
Autant que l'a pû faire un cœur defespéré,
Jamais aucun tourment n'égala vofre peine;
Certes, quelque douleur dont vofre ame fût pleine,
Ce defefpoir illustre, & ces nobles regrets
Luy devoient un peu plus, que des fouspirs fecrets.
A ce defaut Perfée...

PHINEE.

Ah! c'en eft trop, Madame,
Ce nom rend malgré moy la fureur à mon ame,
Je me force au refpect, mais toujourns le vanter,
C'eft me forcer moy-mefme à ne rien refpecter.
Qu'a-t'il fait après tout fi digne de vous plaire,
Qu'avec un tel fecours tout autre n'eust pû faire?
Et tout Héros qu'il eft, qu'eust-il ofé pour vous,
S'il n'eust eu que fa flame, & fon bras comme nous?
Mille & mille auroient fait des actions plus belles,
Si le Ciel comme à luy leur eust prété des aifles,
Et vous les auriez veus encor plus généreux,
S'ils euffent veu le Monstre, & le péril fous eux.
On s'expose aifément quand on n'a rien à craindre,
Combatre un ennemy qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir fa victoire feure, & daigner l'accepter,
C'eft tout le rare exploit dont il fe peut vanter;
Et je ne comprends point, ny quelle en eft la gloire,
Ny quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE.

Et vostre aveuglement fera bien moins compris,
Qui d'un sujet d'estime, en fait un de mépris.

Le Ciel qui mieux que nous connoit ce que nous sommes,
Mefure ses faveurs au mérite des hommes,
Et d'un pareil secours vous auriez eu l'appuy,
S'il eust pû voir en vous mesmes vertus qu'en luy.
Ce sont graces d'en haut, rares, & singulières,
Qui n'en descendent point pour des ames vulgaires,
Ou pour en mieux parler, la justice des Cieux
Garde ce privilége au digne sang des Dieux,
C'est par là que leur Roy vient d'avoüer sa race.

ANDROMEDE.

Je diray plus, Phinée, & pour vous faire grace,
Je veux ne rien devoir à cét heureux secours
Dont ce vaillant guerrier a conservé mes jours :
Je veux fermer les yeux sur toute cette gloire,
Oublier mon péril, oublier sa victoire,
Et quel qu'en soit enfin le mérite, ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.

Voyez ce qu'il a fait, lors que après ces alarmes,
Me voyant toute acquise au bonheur de ses armes,
Ayant pour luy les Dieux, ayant pour luy le Roy,
Dans sa victoire mesme, il s'est vaincu pour moy.
Il m'a sacrifié tout ce haut avantage,
De toute sa conquête il m'a fait un hommage,
Il m'en a fait un don, & fort de tant de voix,
Au péril de tout perdre, il met tout à mon choix,
Il veut tenir pour grace un si juste salaire,

Il réduit son bonheur à ne me point déplaire,
Préférant mes refus, préférant son trépas,
A l'effet de ses vœux, qui ne me plairoit pas.

En usez-vous de mesme, & vostre violence
Garde-t'elle pour moy la mesme déférence ?
Vous avez contre vous, & les Dieux, & le Roy,
Et vous voulez encor m'obtenir malgré moy !
Sous ombre d'une foy qui se tient en réserve,
Je dois à vostre amour ce qu'un autre conserve ;
A moins que d'estre ingrate à mon libérateur,
A moins que d'adorer un lasche adorateur,
Que d'estre à mes parens, aux Dieux mesmes rebelle,
Vous crierez après moy sans cesse, à l'*infidelle* !

C'étoit aux yeux du Monstre, au pied de ce rocher,
Que l'effet de ma foy se devoit rechercher.
Mon ame encor pour vous de mesme ardeur pressée
Vous eust tendu la main, au mépris de Perfée,
Et crû plus glorieux qu'on m'eust veuë aujourd'huy
Expirer avec vous, que régner avec luy.
Mais puisque vous m'avez envié cette joye,
Cessez de m'envier ce que le Ciel m'envoie,
Et souffrez que je tasche enfin à mériter
Au refus de Phinée, un fils de Jupiter.

PHINEE.

Je perds donc temps, Madame, & vostre ame obstinée
N'a plus, amour, ny foy, ny pitié, pour Phinée ?
Un peu de vanité, qui flate vos parens,
Et d'un rival adroit les respects apparens,
Font plus en un moment avec leurs artifices
Que n'ont fait en six ans ma flame, & mes services ?

Je ne vous diray point que de pareils respects
 A tout autre que vous pourroient estre suspects,
 Que qui peut se priver de la personne aimée,
 N'a qu'une ardeur civile, & fort mal allumée,
 Que dans ma violence on doit voir plus d'amour;
 C'est un present des Cieux, faites-luy vostre Cour,
 Plus fidelle qu'à moy, tenez-luy mieux parole,
 J'en vay rougir pour vous cependant qu'il me vole;
 Mais ce rival peut estre, après m'avoir volé,
 Ne fera pas toujourns sur ce cheval aisé.

ANDROMEDE.

Il n'en a pas besoin, s'il n'a que vous à craindre.

PHINEE.

Il peut avec le temps estre le plus à plaindre.

ANDROMEDE.

Il porte à son costé dequoy l'en garantir.

PHINEE.

Vous l'attendez icy, je vay l'en avertir.

CASSIOPE.

Son amour peut fans vous nous rendre cét office.

PHINEE.

Le mien s'efforcera pour ce dernier service,
 Vous pouvez cependant divertir vos esprits
 A rendre conte au Roy de vos justes mépris.

SCENE III.

CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE,
Suite du Roy & de la Reine.

CEPHEE.

Que faifoit là Phinée? est-il si téméraire
Que ce que font les Dieux, il pense à le défaire?

CASSIOPE.

Après avoir prié, fouspiré, menacé,
Il vous a veu, Seigneur, & l'orage a passé.

CEPHEE.

Et vous prétez l'oreille à ses discours frivoles?

CASSIOPE.

Un Amant qui perd tout peut perdre des paroles,
Et l'écouter sans trouble, & sans rien hazarder,
C'est la moindre faveur qu'on luy puisse accorder.

Mais, Seigneur, dites-nous si Jupiter propice
Se declare en faveur de vostre sacrifice,

Si de nostre famille il se rend le soutien,
S'il consent l'union de nostre sang au sien.

CEPHEE.

Jamais les feux sacrez, & la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.
Tous auspices heureux, & le grand Jupiter
Par des signes plus clairs ne pouvoit l'accepter,
A moins qu'y joindre encor l'honneur de sa presence,
Et de sa propre bouche affeurer l'alliance.

CASSIOPE.

Les Nymphes de la Mer nous en ont fait autant,
Toutes ont hors des flots paru presque à l'instant,
Et leurs benins regards, envoyez au rivage,
Avecque nostre encens ont reçu nostre hommage.
Après le sacrifice honoré de leurs yeux,
Où Neptune à l'envy mesloit ses demy-Dieux,
Toutes ont témoigné d'un panchement de teste
Consentir au bonheur que le Ciel nous apreste,
Et nos submissions defarmant leurs dédains
Toutes ont pour Adieu batu l'onde des mains.
Que si mesme bonheur fuit les vœux de Perfée,
Qu'il ait veu de Junon sa prière éxaucée,
Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

CEPHEE.

Les Dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait,
N'en doutez point, Madame, aussi-bien que Neptune,
Junon consentira nostre bonne fortune.
Mais que nous veut Aglante ?

SCENE IV.

CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMÈDE,
AGLANTE,
Suite du Roy & de la Reine.

AGLANTE.

Ah, Seigneur, au secours,
Du généreux Perfée on attaque les jours.
Presque au sortir du Temple une troupe mutine
Vient de l'environner, & déjà l'affaffine.
Phinée en les joignant furieux & jaloux
Leur a crié, *main basse, à luy seul, donnez tous.*
Ceux qui l'accompagnoient tout aussi-tost se rendent,
Clyte & Nylée encor vaillamment le défendent,
Mais ce sont vains efforts, de peu d'autres suivis,
Et je viens, toute en pleurs, vous en donner avis.

CASSIOPE.

Dieux, est-ce là l'effet de tant d'heureux présages?
Allez, Gardes, allez signaler vos courages,
Allez perdre ce traître, & punir ce voleur,
Qui prétend sous le nombre accabler la valeur.

CEPHEE.

Moderez vos frayeurs, & vous, sechez vos larmes.
Le Ciel n'a point besoin du secours de nos armes,
Il a de ce Héros trop pris les interests,
Pour n'avoir pas pour luy des miracles tous prests,

Et peut estre bien-toft sur ce lasche averfaire
 Vous entendrez tomber la foudre de son père.
 Jugez de l'avenir par ce qui s'est passé,
 Les Dieux acheveront ce qu'ils ont commencé,
 Ouy, les Dieux à leur sang doivent ce privilége,
 Y mesler nostre main, c'est faire un sacrilége.

CASSIOPE.

Seigneur, sur cét espoir hazarder ce Héros,
 C'est trop...

SCENE V.

CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE,
 PHORBAS, AGLANTE,
 Suite du Roy & de la Reine.

PHORBAS.

Mettez, grand Roy, vostre esprit en repos,
 La teste de Méduse a puny tous ces traistres.

CEPHEE.

Le Ciel n'est point menteur, & les Dieux sont nos maistres.

PHORBAS.

Aussi-toft que Persée a pû voir son rival,
Descendons, a-t'il dit, en un combat égal,
Quoy que j'aye en ma main un entier avantage,
Je ne veux que mon bras, ne pren que ton courage.
Pren, pren cét avantage, & j'useray du mien,
 Dit Phinée, & soudain sans plus répondre rien,

Les fiens donnent en foule, & leur troupe pressée
 Fait choir Menale, & Clyte aux pieds du grand Persée.
 Il s'écrie aussi-tost, *Amis, fermez les yeux,*
Et sauvez vos regards de ce present des Cieux,
J'atteste qu'on m'y force, & n'en fais plus d'excuse.
 Il découvre à ces mots la teste de Méduse.
 Soudain j'entens des cris qu'on ne peut achever,
 J'entens gémir les uns, les autres se fauver,
 J'entens le repentir succéder à l'audace,
 J'entens Phinée enfin qui luy demande grace.
Perfide, il n'est plus temps, luy dit Persée. Il fuit;
 J'entens comme à grands pas ce vainqueur le poursuit,
 Comme il court se venger de qui l'osoit surprendre,
 Je l'entens s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
 Alors ouvrant les yeux par son ordre fermez,
 Je voy tous ces méchants en pierre transformez,
 Mais l'un plein de fureur, & l'autre plein de crainte,
 En porte sur le front l'image encor empreinte.
 Et tel vouloit fraper, dont le coup suspendu
 Demeure en sa statuë à demy descendu,
 Tant cét affreux prodige...

SCENE VI.

CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE,
 PERSEE, PHORBAS, AGLANTE,
 Suite du Roy & de la Reine.

CEPHEE à Persée.

Est-il puny ce lasche,

Cét impie ?

PERSEE.

Ouy, Seigneur, & si sa mort vous fasche,
Si c'est de vostre sang avoir fait peu d'état...

CEPHEE.

Il n'est plus de ma race, après son attentat,
Ce crime l'en dégrade, & ce coup téméraire
Efface de mon sang l'illustre caractère.
Perdons-en la mémoire, & faisons-la céder
A l'heur de vous revoir, & de vous posséder ;
Vous, que le juste Ciel, remplissant son Oracle,
Par miracle nous donne, & nous rend par miracle,
Entrons dedans ce Temple, où l'on n'attend que vous,
Pour nous unir aux Dieux par des liens si doux,
Entrons sans differer.

Les portes se ferment comme ils veulent entrer.

Mais quel nouveau prodige
Dans cet excès de joye à craindre nous oblige ?
Qui nous ferme la porte, & nous défend d'entrer
Où tout nostre bonheur se devoit rencontrer ?

PERSEE.

Puissant maître du foudre, est-il quelque tempeste
Que le Destin jaloux à dissiper m'apreste ?
Quelle nouvelle épreuve attaque ma vertu ?
Après ce qu'elle a fait la defavoûrois-tu ?
Ou si c'est que le prix, dont tu la vois suivie
Au bonheur de ton fils te fait porter envie ?

SCENE VII.

MERCURE, CEPHEE, CASSIOPE,
ANDROMEDE, PERSEE,
PHORBAS, AGLANTE,
Suite du Roy & de la Reine.

MERCURE *au milieu de l'air.*

Roy, Reine, & vous Princesse, & vous heureux vainqueur,
Que Jupiter mon père
Tient pour mon digne frère,
Ne craignez plus du Sort la jalouse rigueur.
Ces portes du Temple fermées,
Dont vos ames sont alarmées,
Vous marquent des faveurs, où tout le Ciel consent :
Tous les Dieux sont d'accord de ce bonheur suprême,
Et leur Monarque tout puissant
Vous le vient apprendre luy-mesme.

Mercuré revole en haut après avoir parlé.

CASSIOPE.

Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs,
Pour mériter du Ciel ces nouvelles faveurs.

CHOEUR *de Musique.*

Maître des Dieux, haste-toy de paroître,
Et de verser sur ton sang & nos Rois

Les graces que garde ton chois
A ceux que tu fais naistre.

Fay choir sur eux de nouvelles Couronnes,
Et fay-nous voir, par un heur accompli,
Qu'ils ont tous dignement remply
Le rang que tu leur donnes.

Tandis qu'on chante, Jupiter descend du Ciel dans un Trofne tout éclatant d'or & de lumières, enfermé dans un nüage qui l'environne. A ses deux costez deux autres nüages apportent jusqu'à terre Junon & Neptune apaisez par les sacrifices des Amants. Ils se déploient en rond autour de celuy de Jupiter, & occupant toute la face du Théâtre ils font le plus agréable spectacle de toute cette representation.

SCENE VIII.

JUPITER, JUNON, NEPTUNE,
CEPHEE, CASSIOPE, ANDROMEDE,
PERSEE, PHORBAS,
AGLANTE, Suite du Roy & de la Reine.

JUPITER dans son Trofne au milieu de l'air.

Des nopces de mon fils la Terre n'est pas digne,
La gloire en appartient aux Cieux,
Et c'est là ce bonheur insigne,
Qu'en vous fermant mon Temple ont annoncé les Dieux.

Roy, Reine, & vous Amants, venez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le Nectar & l'Ambrosie
Vous feront comme à nous prodiguez chaque jour.
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semez de nouvelles étoiles
Du haut du Ciel éclairant aux Mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des Autels.

JUNON à *Perfée*.

Junon mesme y consent, & vostre sacrifice
A calmé les fureurs de son esprit jaloux.

NEPTUNE à *Cassiope*.

Neptune n'est pas moins propice,
Et vos encens desarment son couroux.

JUNON.

Venez, Héros, & vous Céphée,
Prendre là haut vos places de ma main.

NEPTUNE.

Reines, venez, que ma haine étouffée
Vous conduise elle-mesme à cet heur souverain.

PERSEE.

Accablez & surpris d'une faveur si grande...

JUNON.

Arrêtez là vostre remercement,

L'obéissance est le seul compliment,
Qu'agrée un Dieu quand il commande.

Si-tost que Junon a dit ces vers, elle fait prendre place au Roy & à Persée auprès d'elle. Neptune fait le mesme bonneur à la Reine & à la Princesse Andromède, & tous ensemble remontent dans le Ciel qui les attend, cependant que le Peuple pour acclamation publique chante ces vers qui viennent d'estre prononcez par Jupiter.

CHOEUR.

Allez, Amants, allez fans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le Nectar & l'Ambrosie
Vous feront comme aux Dieux prodiguez chaque jour.
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps femez de nouvelles étoiles
Du haut du Ciel éclairant aux Mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des Autels.

Fin du cinquième & dernier Acte.



D. SANCHE D'ARRAGON,

COMEDIE HEROÏQUE.

ACTEURS.

- D. ISABELLE, Reine de Castille.
D. LEONOR, Reine d'Arragon.
D. ELVIRE, Princeffe d'Arragon.
BLANCHE, Dame d'honneur de la Reine de Castille.
CARLOS, Cavalier inconnu, qui se trouve estre
D. Sanche Roy d'Arragon.
D. RAYMOND DE MONCADE, Favory du
deffunct Roy d'Arragon.
D. LOPE DE GUSMAN
D. MANRIQUE DE LARE } Grands de Castille.
D. ALVAR DE LUNE }

La Scène est à Valladolid.



D. SANCHE D'ARRAGON,

COMEDIE HEROÏQUE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

D. LEONOR, D. ELVIRE.

D. LEONOR.

Après tant de malheurs, enfin le Ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice,
Notre Arragon pour nous presque tout révolté
Enlève à nos Tyrans ce qu'ils nous ont osté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos loix, & reconnoit ses Reines,

Et par ses Députez, qu'aujourd'huy l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.

Comme nous la Castille attend cette journée,
Qui luy doit de sa Reine afeurer l'Hyménée,
Nous l'allons voir icy faire chois d'un époux;
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
Nous allons en des lieux sur qui vint ans d'absence
Nous laissent une foible & douteuse puissance,
Le trouble règne encor où vous devez régner:
Le Peuple vous rappelle, & peut vous dédaigner,
Si vous ne luy portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'une mère, & le nom d'une fille.
D'un mary valeureux les ordres, & le bras,
Sçauroient bien mieux que nous afeurer vos Etats,
Et par des actions nobles, grandes, & belles,
Diffiper les mutins, & dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'Amants dignes de vous:
On aime vostre Scéptre, on vous aime, & sur tous
Du Comte Don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil, & durant l'infortune.
Qui vous aima sans Scéptre, & se fit vostre appuy,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de luy.

D. ELVIRE.

Ce Comte est généreux, & me l'a fait paroistre,
Aussi le Ciel pour moy l'a voulu reconnoistre,
Puisque les Castellans l'ont mis entre les trois,
Dont à leur grande Reine ils demandent le chois;
Et comme ses rivaux luy cèdent en mérite,
Un espoir à present plus doux le sollicite,
Il régnera sans nous. Mais, Madame, après tout,

Sçavez-vous à quel chois l'Arragon se réfout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître,
S'il voit que je luy méne un étranger pour maistre?
Montons de grace au Trofne, & de là beaucoup mieux
Sur le chois d'un époux nous baifferons les yeux.

D. LEONOR.

Vous les abaissez trop, une secrete flame
A déjà, malgré moy, fait ce chois dans vostre ame :
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du Comte a fermé vostre cœur.
Tout est illustre en luy, moy-mesme je l'avouë,
Mais son sang que le Ciel n'a formé que de bouë,
Et dont il cache exprès la source obstinément...

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement.
Sa naissance inconnuë est peut estre sans tache,
Vous la presumez basse, à cause qu'il la cache,
Mais combien a-t'on veu de Princes déguisez
Signaler leur vertu sous des noms supposez,
Dompter des Nations, gagner des Diadèmes,
Sans qu'aucun les connût, sans se connoistre eux-mesmes?

D. LEONOR.

Quoy, voila donc enfin dequoy vous vous flatez?

D. ELVIRE.

J'aime, & prise en Carlos ses rares qualitez.
Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime, & cette bienveillance,

Et l'innocent tribut de ces affections,
Que doit toute la Terre aux belles actions,
N'a rien qui deshonore une jeune Princesse.
En cette qualité je l'aime, & le careffe,
En cette qualité ses devoirs affidus
Me rendent les respects à ma naissance dûs,
Il fait sa Cour chez moy, comme un autre peut faire:
Il a trop de vertus, pour estre téméraire,
Et si jamais ses vœux s'échapoient jusqu'à moy,
Je sçais ce que je suis, & ce que je me doÿ.

D. LEONOR.

Daigne le juste Ciel vous donner le courage
De vous en souvenir, & le mettre en usage !

D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sçauront toujours régner.

D. LEONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'aux lieux de vostre obéissance,
Vous rendre ces respects dûs à vostre naissance,
Vous faire, comme icy, sa Cour tout simplement ?

D. ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément ;
Accoustumez d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers, & la gloire.
La prise de Séville, & les Mores défaits,
Laiissent à la Castille une profonde paix ;
S'y voyant sans employ, sa grande ame inquiète,

Veut bien de D. Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reste de mutins,
De toute sa valeur hafter nos bons Destins.

D. LEONOR.

Mais quand il vous aura dans le Trosne affermie,
Et jetté sous vos pieds la puissance ennemie,
S'en ira-t'il soudain aux climats étrangers,
Chercher tout de nouveau la gloire, & les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, la Reine entre.

SCENE II.

D. ISABELLE, D. LEONOR,
D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LEONOR.

Aujourd'huy donc, Madame,
Vous allez d'un Héros rendre heureuse la flame,
Et d'un mot satisfaire aux plus ardents souhaits
Que pouffent vers le Ciel vos fidelles Sujets.

D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt qu'aujourd'huy, grandes Reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gesnes,

Et fais deffus moy-mefme un illustre attentat,
 Pour me facrifier au repos de l'Etat.
 Que c'est un fort fascheux, & triste que le noftre,
 De ne pouvoir régner que fous les loix d'un autre,
 Et qu'un Scéptre foit creu d'un fi grand poids pour nous,
 Que pour le fôutenir, il nous faille un époux !

A peine ay-je deux mois porté le Diadème,
 Que de tous les coftez j'entens dire qu'on m'aime,
 Si toutefois fans crime, & fans m'en indigner
 Je puis nommer amour, une ardeur de régner.
 L'ambition des Grands à cét espoir ouverte
 Semble, pour m'acquérir, s'aprefter à ma perte,
 Et pour trancher le cours de leurs diffentions
 Il faut fermer la porte à leurs prétentions,
 Il m'en faut choifir un, eux-mefmes m'en convient,
 Mon Peuple m'en conjure, & mes Etats m'en prient,
 Et mefme par mon ordre ils m'en propofent trois,
 Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choif.
 Don Lope de Guzman, Don Manrique de Lare,
 Et Don Alvar de Lune, ont un mérite rare,
 Mais que me fert ce choif, qu'on fait en leur faveur,
 Si pas-un d'eux enfin n'a celuy de mon cœur ?

D. LEONOR.

On vous les a nommez, mais fans vous les préfcire,
 On vous obéïra, quoy qu'il vous plaife élire,
 Si le cœur a choifî, vous pouvez faire un Roy.

D. ISABELLE.

Madame, je fuis Reine, & doy régner fur moy.
 Le rang que nous tenons, jaloux de noftre gloire

Souvent dans un tel chois nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis, & du cœur, & des yeux.
Qu'on ouvre. Juste Ciel, voy ma peine, & m'inspire,
Et ce que je doy faire, & ce que je doy dire.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LEONOR,
D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE,
D. MANRIQUE,
D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

Avant que de choisir, je demande un serment,
Comtes, qu'on agrera mon chois aveuglément,
Que les deux méprisez, & tous les trois peut estre,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maistre:
Car enfin je suis libre à disposer de moy,
Le chois de mes Etats ne m'est point une loy;
D'une troupe importune il m'a débarassée,
Et d'eux tous, sur vous trois, détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à sçavoir par là qu'on vous préfère à tous,
Vous m'en êtes plus chers, & plus considérables,
J'y voy de vos vertus les preuves honorables,

J'y voy la haute estime, où sont vos grands exploits;
 Mais quoy que mon dessein soit d'y borner mon chois,
 Le Ciel en un moment quelquefois nous éclaire,
 Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,
 Et que vous avouiez que, pour devenir Roy,
 Quiconque me plaira, n'a besoin que de moy.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière,
 Vostre Etat avec vous n'agit que par prière,
 Et ne vous a pour nous fait voir ses sentimens,
 Que par obéissance à vos commandemens.
 Ce n'est point ny son chois, ny l'éclat de ma race,
 Qui me font, grande Reine, espérer cette grace,
 Je l'attens de vous seule, & de vostre bonté,
 Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
 Et dont, sans regarder service, ny famille,
 Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
 C'est à nous d'obéir, & non d'en murmurer;
 Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer,
 Que vous ne ferez choir cette faveur infigne,
 Ce bonheur d'estre à vous, que sur le moins indigne,
 Et que vostre vertu vous fera trop sçavoir
 Qu'il n'est pas bon d'user de tout vostre pouvoir.
 Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, Don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,

Quoy que vostre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
Je vous diray pourtant, comme à ma Souveraine,
Que pour faire un vray Roy, vous le fassiez en Reine,
Que vous laisser borner, c'est vous-mesme affoiblir
La dignité du rang, qui le doit ennoblir,
Et qu'à prendre pour loy le chois qu'on vous propose,
Le Roy que vous feriez vous devroit peu de chose,
Puisqu'il tiendrait les noms de Monarque, & d'époux,
Du chois de vos Etats aussi-bien que de vous.

Pour moy qui vous aimay sans Scéptre, & sans Couronne,
Qui n'ay jamais eu d'yeux que pour vostre personne,
Que mesme le feu Roy daigna considérer
Jusqu'à souffrir ma flame, & me faire espérer,
J'oseray me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frère, & quatre ans de service,
Et sur ce doux espoir, deussay-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et Don Alvar de Lune?

D. ALVAR.

Je ne vous feray point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument,
Je jure d'obéir, Madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence,
Vous nous cachez peut estre un peu d'indifférence,

Et comme vostre cœur n'est pas fans autre amour,
Vous sçavez des deux parts faire bien vostre Cour.

D. ALVAR.

Madame...

D. ISABELLE.

C'est assez, que chacun prenne place.

*Icy les trois Reines prennent chacune un fauteuil,
& après que les trois Comtes, & le reste des Grands
qui sont presens, se sont assis sur des bancs préparez
exprès, Carlos, y voyant une place vuide, s'y veut
seoir, & Don Manrique l'en empesche.*

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos, d'où vous vient cette audace,
Et quel titre en ce rang a pû vous établir?

CARLOS.

J'ay veu la place vuide, & creu la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un foldat bien remplir une place de Comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je fais ne me fait point de honte;
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat,
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de Soldat.
J'en avois pour témoin le feu Roy vostre frère,
Madame, & par trois fois...

D. MANRIQUE.

Nous vous avons veu faire,
Et sçavons mieux que vous ce que peut vostre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes instruits, & je ne la fais pas,
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux Monarques,
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les sçavoir connoître, & ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs Sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyois pas estre icy pour l'entendre.

D. ISABELLE.

Comte, encor une fois, laissez-le me l'apprendre.
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je diray qui je suis, Madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat, je fais gloire de l'estre,
Au feu Roy par trois fois je le fis bien paroître.
L'étendart de Castille à ses yeux enlevé
Des mains des ennemis par moy seul fut sauvé;
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le More au pied de sa muraille,
Et rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus, & défit les vainqueurs.
Ce mesme Roy me vit dedans l'Andaloufie
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,

Quand tout percé de coups sur un monceau de morts
Je luy fis si long-temps bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de luy ses Troupes ralliées,
Celles qui l'enfermoient furent sacrifiées,
Et le mesme escadron qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, & moy prest à mourir.
Je montay le premier sur les murs de Séville,
Et tins la brèche ouverte aux Troupes de Castille.

Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes Rois,
Tel me voit, & m'entend, & me méprise encore,
Qui gémiroit sans moy dans les prisons du More.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour Don Lope & pour moy?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a veu le Roy,
Seigneur, & qui voudra parler à sa conscience.

Voilà dont le feu Roy me promit récompense,
Mais la mort le surprit, comme il la résolvait.

D. ISABELLE.

Il se fust acquitté de ce qu'il vous devoit,
Et moy, comme héritant son Scéptre, & sa Couronne,
Je prens sur moy sa dette, & je vous la fais bonne.
Seyez-vous, & quittons ces petits differens.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parens,
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,

Madame, & s'il en faut nostre reconnoissance,
Nous avouons tous deux, qu'en ces combats derniers
L'un & l'autre, sans luy, nous étions prisonniers;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra des noms de ses ayeux,
Moy, je ne veux porter que moy-mesme en tous lieux,
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connoître.
Mais pour en quelque sorte obéir à vos loix,
Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits,
Ma valeur est ma race, & mon bras est mon père.

D. LOPE.

Vous le voyez, Madame, & la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble.

D. ISABELLE.

Et bien, je l'ennoblis,
Quelle que soit sa race, & de qui qu'il soit fils.
Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encor un mot de grace.

D. ISABELLE.

Don Manrique, à la fin, c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'ennoblir, si vous n'y consentez ?

D. MANRIQUE.

Ouy, mais ce rang n'est deu qu'aux hautes Dignitez,
Tout autre qu'un Marquis, ou Comte le profane.

D. ISABELLE à *Carlos*.

Et bien, feyez-vous donc, Marquis de Santillane,
Comte de Pennafiel, Gouverneur de Burgos :
Don Manrique, est-ce assez pour faire feoir Carlos ?
Vous reste-t'il encor quelque scrupule en l'ame ?

D. Manrique & D. Lope se lèvent, & Carlos se sied.

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez, faites-le Roy, Madame ;
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égalier, que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystère,
Et ces nouveaux sermens, qu'il nous a fallu faire,
Montroient bien dans vostre ame un tel chois préparé.
Enfin vous le pouvez, & nous l'avons juré,
Je suis prest d'obéir, & loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains, & vous, & vostre Empire.
Je fors avant ce chois, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE.

Arrétez, insolent, vostre Reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne,
Et pour la démentir, veut bien vous asseurer
Qu'au chois de ses Etats elle veut demeurer,
Que vous tenez encor mesme rang dans son ame,

Qu'elle prend vos transports pour un excès de flame,
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

D. ISABELLE.

Ne faites point icy de fausse modestie,
J'ay trop veu vostre orgueil pour le justifier,
Et sçais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le chois de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains,
Je l'ay fait vostre égal, & quoy qu'on s'en mutine,
Sçachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui mesme il puisse plus que moy,
J'en ay fait un Marquis, je veux qu'il fasse un Roy.
S'il a tant de valeur que vous-mesmes le dites,
Il sçait quelle est la vostre, & connoit vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison,
Que moy qui n'en connois, que la race, & le nom.
Marquis, prenez ma bague, & la donnez pour marque
Au plus digne des trois, que j'en fasse un Monarque.
Je vous laisse y penser tout le reste du jour.

Rivaux, ambitieux, faites-luy vostre Cour.
Qui me rapportera l'anneau que je luy donne
Recevra sur le champ ma main, & ma Couronne.
Allons, Reines, allons, & laissons-les juger
De quel costé l'amour avoit sçu m'engager.

SCENE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE,
D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

Et bien, Seigneur Marquis, nous direz-vous de grace,
Ce que, pour vous gagner, il est besoin qu'on fasse?
Vous êtes nostre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut estre assez mal réüssir.
Quittez ces contretemps de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons, ny prions, & demeurons amis.
Je sçais ce que la Reine en mes mains a remis,
J'en useray fort bien, vous n'avez rien à craindre,
Et pas-un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.

Je n'entreprendray point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux,
Je ferois téméraire, & m'en sens incapable,
Et peut estre quelqu'un m'en tiendrait récusable.

Je m'en récuſe donc, afin de vous donner
Un juge que, fans honte, on ne peut ſoupçonner;
Ce fera voſtre épée, & voſtre bras luy-meſme.
Comtes, de cét anneau dépend le Diadème,
Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur,
Et je le garde...

D. LOPE.

A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon vainqueur.

Qui pourra me l'oſter, l'ira rendre à la Reine,
Ce fera du plus digne une preuve certaine,
Prenez entre vous l'ordre, & du temps, & du lieu,
Je m'y rendray ſur l'heure, & vay l'attendre. Adieu.

SCENE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainſi les grands courages
Œavent, en généreux, repouſſer les outrages.

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant, s'il pense qu'aujourd'huy
Nous daignons mesurer nostre épée avec luy.

D. ALVAR.

Refuser un combat!

D. LOPE.

Des Généraux d'Armée,
Jaloux de leur honneur, & de leur Renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier.
Qu'il soit ce qu'en voudra presumer vostre haine,
Il doit estre pour nous, ce qu'a voulu la Reine.

D. LOPE.

La Reine qui nous brave, & sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de nostre rang?

D. ALVAR.

Les Rois de leurs faveurs ne font jamais comptables,
Ils font, comme il leur plaist, & défont nos semblables.

D. MANRIQUE.

Envers les Majestez vous êtes bien discret!
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils font d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance

Qu'elle espère par là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois,
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore;
C'est à nous d'honorer, ce que la Reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort, mais y prétendez-vous?
On dit que l'Arragon a des charmes si doux...

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux, ou non, je ne croy pas fans crime
Pouvoir de mon país defavoüer l'estime,
Et puisqu'il m'a jugé digne d'estre son Roy,
Je soutiendray par tout l'état qu'il fait de moy.
Je vay donc disputer, fans que rien me retarde,
Au Marquis Don Carlos, cét anneau qu'il nous garde,
Et si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendray de vous deux qui voudra me l'oster,
Le champ vous fera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, Comte,
Nous vous irons alors le disputer fans honte,
Nous ne dédaignons point un si digne rival,
Mais pour vostre Marquis, qu'il cherche son égal.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère ?
Tu vois tous mes desirs condamnez à se taire,
Mon cœur faire un beau choix, sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu, sans l'oser écouter.
Voy par là ce que c'est, Blanche, que d'estre Reine.
Comptable de moy-mesme au nom de Souveraine,
Et Sujette à jamais du Trosne, où je me voy,
Je puis tout pour tout autre, & ne puis rien pour moy.
O Scéptres, s'il est vray que tout vous soit possible,
Pourquoy ne pouvez-vous rendre un cœur insensible ?
Pourquoy permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux, pour ne les croire pas ?

BLANCHE.

Je prefumois tantost que vous les alliez croire,
J'en ay plus d'une fois tremblé pour vostre gloire.
Ce qu'à vos trois Amants vous avez fait jurer,
Au chois de Don Carlos, sembloit tout préparer,
Je le nommois pour vous, mais enfin par l'issuë,
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçeuë,
L'effort de vostre amour a sçu se modérer,
Vous l'avez honoré, sans vous deshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une Reine, & l'ardeur d'une Amante.

D. ISABELLE.

Dy que pour honorer sa générosité,
Mon amour s'est joüé de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la Reine au couroux de l'Amante.
D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect,
Je voulois seulement effayer leur respect,
Soutenir jusqu'au bout la Dignité de Reine,
Et comme enfin ce chois me donnoit de la peine,
Perdre quelques momens, choisir un peu plus tard.
J'allois nommer pourtant, & nommer au hazard :
Mais tu sçais quel orgueil ont lors montré les Comtes,
Combien d'affronts pour luy, combien pour moy de hontes
Certes il est bien dur à qui se voit régner,
De montrer quelque estime, & la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée :
A l'intérest du Scéptre aussi-tost attaché

Il agit d'autant plus, qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroître,
Que ce change de nom ne fasse méconnoître.
J'ay fait Carlos Marquis, & Comte, & Gouverneur,
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur,
M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue,
Ce torrent grossissoit, rencontrant cette digue,
C'étoit plus les punir, que le favoriser.
L'amour me parloit trop, j'ay voulu l'amuser,
Par ces profusions j'ay creu le satisfaire,
Et l'ayant satisfait, l'obliger à se taire:
Mais, hélas! en mon cœur il avoit tant d'appuy,
Que je n'ay pû jamais prononcer contre luy,
Et n'ay mis en ses mains ce don du Diadème
Qu'afin de l'obliger à s'exclure luy-mesme.
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur,
Et revêtant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un Roy, je l'ay fait davantage.
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois,
J'espérois que l'amour pourroit suivre son chois,
Et que le moindre d'eux, de foy-mesme estimable,
Recevrait de sa main la qualité d'aimable.

Voilà, Blanche, où j'en suis, voilà ce que j'ay fait,
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet.
Car mon ame pour luy, quoy que ardemment pressée,
Ne sçauroit se permettre une indigne pensée,
Et je mourrois encor avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je voy bien que je me suis trompée,
De m'en estre remise à qui porte une épée,

Et trouve occasion deffous cette couleur
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devois par mon choix étouffer cent querelles,
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les Grands amoureux de mon rang
Une nécessité de répandre du fang.
Mais j'y fçauray pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les loix ont réglé, que les Rois vos ayeux
Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux.
On ne s'en dédit point fans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je fçais ce que tu dis, & n'iray pas de front
● Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront.
Lors que le deshonneur fouille l'obéissance,
Les Rois peuvent douter de leur toute-puissance;
Qui la hazarde alors, n'en fçait pas bien user,
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout ofer.
Je rompray ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
Les Reines d'Arragon pourront mefme m'aider.
Voicy déjà Carlos que je viens de mander,
Demeure, & tu verras avec combien d'adrefse
Ma gloire de mon ame est toujours la maîtrefse.

SCENE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Vous avez bien fery, Marquis, & jusqu'icy
Vos armes ont pour nous dignement réüffy :
Je pense avoir auffi bien payé vos services.
Malgré vos envieux, & leurs mauvais offices
J'ay fait beaucoup pour vous, & tout ce que j'ay fait
Ne vous a pas coûté seulement un fouhait.
Si cette récompense est pourtant si petite,
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à vostre mérite,
S'il vous en reste encor quelqu'autre à fouhaiter,
Parlez, & donnez-moy moyen de m'acquiter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains verfées
Dont mon cœur n'eust osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bien-faits,
Que j'osasse former encor quelques fouhairs !

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content, & j'ay lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moy ?

D. ISABELLE.

De vous, Marquis. Je vous parle fans feindre,
Ecoutez. Vostre bras a bien servy l'Etat,
Tant que vous n'avez eu que le nom de Soldat :
Dès que je vous fais Grand, si-tost que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce mesme bras s'apreste à troubler son repos,
Comme si le Marquis cessoit d'estre Carlos,
Ou que cette grandeur ne fust qu'un avantage,
Qui dût à sa ruine armer vostre courage.
Les trois Comtes en font les plus fermes soutiens,
Vous attaquez en eux ses appuis, & les miens,
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre ;
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce mesme Etat me demandant un Roy
Les a jugez eux trois les plus dignes de moy.

Peut estre un peu d'orgueil vous a mis dans la teste
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honneste,
Vous en avez suivy la première chaleur ;
Mais leur mépris va-t'il jusqu'à vostre valeur ?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma veuë ?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnuë,
Ils ont douté d'un fort, que vous voulez cacher ;
Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque soin de vous venger moy-mesme :
Remettre entre vos mains le don du Diadème,
Ce n'étoit pas Marquis vous venger à demy.

Je vous ay fait leur juge, & non leur ennemy,
 Et si sous vostre choix j'ay voulu les réduire,
 C'est pour vous faire honneur, & non pour les détruire,
 C'est vostre seul avis, non leur sang que je veux,
 Et c'est m'entendre mal, que vous armer contr'eux.

N'auriez-vous point pensé que si ce grand courage
 Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,
 On diroit que l'Etat, me cherchant un époux,
 N'en auroit pû trouver de comparable à vous ?
 Ah ! si je vous croyois si vain, si téméraire...

CARLOS.

Madame, arrêtez là vostre juste colére,
 Je suis assez coupable, & n'ay que trop osé
 Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
 Je ne me défens point des sentimens d'estime
 Que vos moindres Sujets auroient pour vous sans crime.
 Lors que je vois en vous les celestes accords
 Des graces de l'esprit, & des beautez du corps,
 Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
 Sur l'heur de vostre époux jeter un œil d'envie,
 Je puis contre le Ciel en secret murmurer
 De n'estre pas né Roy, pour pouvoir espérer,
 Et les yeux ébloüis de cét éclat suprême
 Baïsser soudain la veuë, & rentrer en moy-mesme.
 Mais que je laisse aller d'ambitieux souspirs,
 Un ridicule espoir, de criminels desirs !
 Je vous aime, Madame, & vous estime en Reine,
 Et quand j'aurois des feux dignes de vostre haine,
 Si vostre ame sensible à ces indignes feux
 Se pouvoit oublier, jusqu'à souffrir mes vœux,

Si par quelque malheur, que je ne puis comprendre,
Du Trofne jusqu'à moy je la voyois descendre,
Commençant auffi-toft à vous moins estimer,
Je cesseroy fans doute auffi de vous aimer.

L'amour que j'ay pour vous est tout à vostre gloire,
Je ne vous prétens point pour fruit de ma victoire,
Je combats vos Amants fans deffein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, & mourir,
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisoit connoître aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hazarder ce chois à mon seul jugement ?
Il vous doit un époux, à la Castille un maistre :
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je sçais qu'ainfi que moy le Démon des combats
Peut donner au moins digne & vous & vos Etats ;
Mais du moins si le fort des armes journalières
En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
Elle m'en otera la honte, & le regret :
Et mesme si vostre ame en aime un en secret,
Et que ce triste chois rencontre mal le vostre,
Je ne vous verray point entre les bras d'un autre
Reprocher à Carlos par de müets soufpirs
Qu'il est l'unique autheur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flame,
Marquis, je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme,
Mais si j'aime, c'est mal me faire vostre Cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour,
Et toute vostre ardeur se seroit modérée,

A m'avoir dans ce doute assez considérée.
Je le veux éclaircir, & vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.

Je ne le céle point, j'aime, Carlos, ouy, j'aime,
Mais l'amour de l'Etat, plus fort que de moy-mesme,
Cherche au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne Héros de régner en ces lieux,
Et craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ay voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je croy qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le Trofne, & moy, sans perdre encor le jour,
Et mon cœur qu'on luy vole en souffre assez d'alarmes,
Sans que sa mort pour moy me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! si le Ciel tantost me daignoit inspirer
En quel heureux Amant je vous doy révéler,
Que par une facile, & soudaine victoire...

D. ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre, & vous, & vostre gloire.
Quel qu'il soit, les respects, qui l'auroient épargné,
Luy donneroient un prix, qu'il auroit mal gagné,
Et céder à mes feux, plutôt qu'à son mérite
Ne feroit que me rendre au juge, que j'évite.

Je n'abuseray point du pouvoir absolu,
Pour défendre un combat entre vous résolu,
Je blefferois par là l'honneur de tous les quatre,
Les loix vous l'ont permis, je vous verray combattre.
C'est à moy, comme Reine, à nommer le vainqueur.

Dites-moy cependant qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la Fortune?

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar!

CARLOS.

Ouy, Don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs?

CARLOS.

On le dit, mais enfin
Luy feul jusqu'icy tente un si noble destin.

D. ISABELLE.

Je devine à peu près quel interest l'engage,
Et nous verrons demain quel fera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce chois.

D. ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ay donnée,
 Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
 Je vay pour vos combats faire tout préparer,
 Adieu souvenez-vous sur tout de ma défense,
 Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCENE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur, le consens-tu ?
 Cét ordre n'a-t'il rien qui souille ma vertu ?
 N'ay-je point à rougir de cette déférence
 Que d'un combat illustre achepte la licence ?
 Tu murmures, ce semble ? achève, explique-toy.
 Le Reine a-t'elle droit de te faire la loy ?
 Tu n'és point son Sujet, l'Arragon m'a veu naistre.
 O Ciel, je m'en souviens, & j'ose encor paroistre !
 Et je puis sous les noms de Comte, & de Marquis
 D'un malheureux Pescheur reconnoistre le fils !

Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre,
 Injurieux Destin, qui seul me rends à plaindre,
 Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer,
 Et croy ne t'avoir fuy, que pour te rencontrer.
 Ton cruel souvenir sans fin me persécute,
 Du rang ou l'on m'élève il me montre la chute,

Laffe-toy deormais de me faire trembler,
Je parle à mon honneur, ne vien point le troubler,
Laisse-le fans remords m'approcher des Couronnes,
Et ne vien point m'oster plus que tu ne me donnes.
Je n'ay plus rien à toy, la guerre a consumé
Tout cét indigne sang, dont tu m'avois formé,
J'ay quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... mais voicy ma véritable Reine.

SCENE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

Ah, Carlos! car j'ay peine à vous nommer Marquis,
Non qu'un titre si beau ne vous foit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je presumois n'appartenir qu'à moy
D'élever vostre gloire au rang où je la voy.
Je me consolerois toutefois avec joye,
Des faveurs que fans moy le Ciel sur vous déploie,
Et verrois sans envie agrandir un Héros,
Si le Marquis tenoit ce qu'a promis Carlos,
S'il avoit comme luy son bras à mon service.
Je venois à la Reine en demander justice,

Mais puisque je vous voy, vous m'en ferez raifon.
Je vous accufe donc, non pas de trahifon,
Pour un cœur généreux cette tache eft trop noire,
Mais d'un peu feulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moy, Madame ?

D. ELVIRE.

Ecoutez mes plaintes en repos,
Je me plains du Marquis, & non pas de Carlos.
Carlos de tout fon cœur me tiendrait fa parole,
Mais ce qu'il m'a donné, le Marquis me le vole,
C'est luy feul qui difpofe ainfi du bien d'autrui,
Et prodigue fon bras, quand il n'eft plus à luy.
Carlos fe fouviendrait que fa haute vaillance
Doit ranger Don Garcie à mon obéiffance,
Qu'elle doit affermir mon Scéptre dans ma main,
Qu'il doit m'accompagner, peut eftre dès demain :
Mais ce Carlos n'eft plus, le Marquis luy fuccède,
Qu'une autre fois de gloire, un autre objet poffède,
Et qui du mefme bras que m'engageoit fa foy,
Entreprend trois combats pour une autre que moy.
Hélas ! fi ces honneurs, dont vous comble la Reine
Réduifent mon espoir en une attente vaine,
Si les nouveaux deffeins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-luy ces honneurs qu'un tel oubly profane,
Rendez-luy Pennafiel, Burgos, & Santillane,
L'Arragon a dequoy vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chofe de plus.

CARLOS.

Et Carlos, & Marquis, je suis à vous, Madame,
 Le changement de rang ne change point mon ame,
 Mais vous trouverez bon que par ces trois deffis
 Carlos tafche à payer ce que doit le Marquis.
 Vous réfervir mon bras noircy d'une infamie
 Attireroit fur vous la Fortune ennemie,
 Et vous hazarderoit par cette lafcheté
 Au juste châtiment, qu'il auroit mérité.
 Quand deux occafions preffent un grand courage,
 L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
 Et luy fait préférer, fans le rendre inconstant,
 Celle qui fe prefente, à celle qui l'attend.
 Ce n'eft pas toutefois, Madame, qu'il l'oublie;
 Mais bien que je vous doive immoler Don Garcie,
 J'ay veu que vers la Reine on perdoit le refpect,
 Que d'un indigne amour fon cœur étoit fufpect,
 Pour m'avoir honoré, je l'ay veuë outragée,
 Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'eft me faire une excufe, où je ne comprends rien,
 Sinon que fon fervice eft préférable au mien,
 Qu'avant que de me fuivre, on doit mourir pour elle,
 Et qu'étant fon Sujet, il faut m'eftre infidelle.

CARLOS.

Ce n'eft point en Sujet que je cours au combat,
 Peut eftre fuis-je né dedans quelqu'autre Etat:
 Mais par un zèle entier, & pour l'une, & pour l'autre,

J'embrasse également son service, & le vostre,
 Et les plus grands périls n'ont rien de hazardeux,
 Que j'ose refuser pour aucune des deux.
 Quoy qu'engagé demain, à combattre pour elle,
 S'il falloit aujourd'huy venger vostre querelle,
 Tout ce que je luy doy ne m'empescheroit pas
 De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
 Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire,
 Vous, sans manquer vers elle, elle, sans vous déplaire;
 Cependant je ne puis servir elle, ny vous,
 Sans, de l'une, ou de l'autre, allumer le couroux.

Je plaindrois un Amant qui souffriroit mes peines,
 Et tel pour deux beautez, que je suis pour deux Reines,
 Se verroit déchiré par un égal amour,
 Tel que sont mes respects, dans l'une, & l'autre Cour.
 L'ame d'un tel Amant tristement balancée
 Sur d'éternels soucis voit floter sa pensée,
 Et ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
 N'ose rien acquérir, ny rien abandonner.
 Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte,
 Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte,
 Ses hommages par tout ont de fausses couleurs,
 Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes,
 Que, partager son ame, est le plus grand des crimes.
 Un cœur n'est à personne, alors qu'il est à deux,
 Aussi-tost qu'il les offre, il desrobe ses vœux,
 Ce qu'il a de constance à choisir trop timide,
 Le rend vers l'une, ou l'autre, incessamment perfide,

Et comme il n'est enfin ny rigueurs, ny mépris,
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme
En servant, un regard; en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévère envers un tel Amant.

D. ELVIRE.

Allons voir si la Reine agiroit autrement,
S'il en devoit attendre un plus léger supplice.
Cependant Don Alvar le premier entre en lice,
Et vous sçavez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sçais combien sur luy vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combatrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang, comme le vostre mesme.

CARLOS.

Quoy, m'ordonneriez-vous qu'icy j'en fisse un Roy?

D. ELVIRE.

Je vous dy seulement que vous pensiez à moy.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, & d'une ame bien faine,
Entreprendre un combat, pour acquerir la Reine !
Quel Astre agit sur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force vostre bras à trahir vostre cœur ?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse :
Ou cét honneur se trompe, ou cét amour s'abuse,
Et je ne comprends point dans un si mauvais tour,
Ny quel est cét honneur, ny quel est cét amour.
Tout l'honneur d'un Amant, c'est d'estre Amant fidèle
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle ?
Et si vous l'acquérez, que voulez-vous de moy ?
Aurez-vous droit alors de luy manquer de foy ?
La mépriserez-vous, quand vous l'aurez acquise ?

D. ALVAR.

Qu'étant né son Sujet, jamais je la méprise!

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc? vaincu par Don Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos?
En ferez-vous plus digne, & par cette victoire
Répandra-t'il sur vous un rayon de sa gloire?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable,
Où vostre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutez par un heureux effet
M'auroient sçeu garantir de l'honneur qu'on m'a fait,
Et l'Etat par son choix ne m'eust pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma Reine.
Vostre refus m'expose à cette dure loy,
D'entreprendre un combat, qui n'est que contre moy,
J'en crains également l'une, & l'autre fortune;
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?
Ny vaincu, ny vainqueur, je ne puis estre à vous,
Vaincu, j'en suis indigne, & vainqueur, son époux,
Et le Destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.

Aussi quand mon devoir ose la disputer
Je ne veux l'acquérir, que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la personne,
Et me pouvois ailleurs promettre une Couronne.
Fasse le juste Ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter, que pour vous acquérir.

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus, de vouloir un miracle,
Où vostre gloire oppose un invincible obstacle,
Et la Reine pour moy vous sçaura bien payer
Du temps, qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma Couronne est douteuse, & la sienne affermie,
L'avantage du change en oste l'infamie :
Allez, n'en perdez pas la digne occasion,
Poursuivez-la sans honte, & sans confusion.
La légèreté mesme, où tant d'honneur engage
Est moins légèreté, que grandeur de courage :
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR.

Ah ! laissez-moy, Madame, adorer ce couroux.
J'avois creu jusqu'icy mon combat magnanime,
Mais je suis trop heureux, s'il passe pour un crime,
Et si quand de vos loix l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez, pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connoître, alors qu'il vous déplaist,
Que vous daignez en moy prendre quelque interest.

D. ELVIRE.

Le crime, Don Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée,
Et pour vous dire encor quelque chose de plus,
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.

Je suis Reine sans Scéptre & n'en ay que le titre,
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux Amant
Quand j'ay reçu du Ciel le plus dur traitement,
J'ay tafché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cét exil davantage sur moy ?
Je ne veux point d'époux, que je n'en fasse un Roy,
Et je n'ay pas une ame assez basse, & commune,
Pour en faire un appuy de ma triste fortune.
C'est chez moy, Don Alvar, dans la pompe, & l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon Etat.
Il falloit arracher mon Scéptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main, pour le recevoir d'elle ;
Je vous aurois peut estre alors considéré,
Plus que ne m'a permis un fort si déploré.
Mais une occasion plus prompte, & plus brillante
A surpris cependant vostre amour chancelante ;
Et soit que vostre cœur s'y trouvast disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissast exposé,
Je ne vous blasme point de l'avoir acceptée,
De plus constants que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause, ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
Combatre le dernier, & par quelque apparence,

Témoigner que l'honneur vous faisoit violence.
 De cette illusion l'artifice-secrèt
 M'eust forcée à vous plaindre, & vous perdre à regret :
 Mais courir au devant, & vouloir bien qu'on voye
 Que vos vœux mal reçeus m'échappent avec joye!

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel chois
 Eust montré vostre Amant le plus lasche des trois ?
 Que pour luy cette gloire eust eu trop peu d'amorces,
 Jusqu'à ce qu'un rival eust épuisé ses forces ?
 Que...

D. ELVIRE.

Vous achèverez au sortir du combat,
 Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
 Voila vos deux rivaux avec qui je vous laisse,
 Et vous diray demain, pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas ! pour le bien voir je n'ay que trop de jour.

SCENE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux ? la Fortune, ou l'Amour ?
 La Reine charme-t'elle auprès de Donne Elvire ?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit par tout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devrait par pitié vous céder l'une, ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vray, la presse est grande à qui le fera Roy.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux s'il vient à bout de moy.

D. MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, ferons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'auray vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Ouy, de vous voir long-temps hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons effuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grace, faites donc que ce soit promptement.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE,
D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Laissez-moy, Don Alvar, leur parler un moment :
Je n'entreprendray rien à vostre préjudice,
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne fçais qu'obéir alors que vous parlez.

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE,
D. LOPE.

D. ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure,
Que choisir par autrui, c'est me faire une injure,
Et puisque de ma main le choix fera plus beau,
Je veux choisir moy-mesme, & reprendre l'anneau.
Je feray plus pour vous, des trois qu'on me propose,
J'en exclus Don Alvar, vous en sçavez la cause :
Je ne veux point gesner un cœur plein d'autres feux,
Et vous oste un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force, aime qu'on le néglige,
Et mon refus, du moins, autant que vous l'oblige.

Vous êtes donc les seuls que je veux regarder.
Mais avant qu'à choisir j'ose me hazarder,
Je voudrois voir en vous quelque preuve certaine,
Qu'en moy, c'est moy qu'on aime, & non l'éclat de Reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits,
Et je tiendrois des deux celui-là mieux épris,
Qui favoriseroit ce que je favorise,
Et ne mépriseroit que ce que je méprise,
Qui prendroit en m'aimant mesme cœur, mesmes yeux.
Si vous ne m'entendez, je vay m'expliquer mieux.

Aux vertus de Carlos j'ay paru libérale,
Je voudrois en tous deux voir une estime égale,

Qu'il trouvaſt meſme honneur, meſme juſtice en vous;
 Car ne preſumez pas que je prenne un époux,
 Pour m'expoſer moy-meſme à ce honteux outrage,
 Qu'un Roy fait de ma main détruife mon ouvrage.
 N'y penſez, l'un, ny l'autre, à moins qu'un digne effet
 Suive de voſtre part ce que pour luy j'ay fait,
 Et que par cét aveu je demeure aſſeurée,
 Que tout ce qui m'a plû doit eſtre de durée.

D. MANRIQUE.

Toujours Carlos, Madame, & toujours ſon bonheur
 Fait dépendre de luy le noſtre, & voſtre cœur?
 Mais puisque c'eſt par là qu'il faut enfin vous plaire,
 Vous-meſme apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
 Nous l'eſtimons tous deux un des braves guerriers,
 A qui jamais la guerre ait donné des lauriers,
 Noſtre liberté meſme eſt deuë à ſa vaillance,
 Et quoy qu'il ait tantotſt montré quelque insolence,
 Dont nous a dû piquer l'honneur de noſtre rang,
 Vous avez ſuppléé l'obſcurité du ſang,
 Ce qu'il vous plaiſt qu'il ſoit, il eſt digne de l'eſtre.
 Nous luy devons beaucoup & l'allions reconnoiſtre,
 L'honorer en Soldat, & luy faire du bien;
 Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.
 Qui pouvoit pour Carlos, ne peut rien pour un Comte,
 Il n'eſt rien en nos mains qu'il ne reçeuſt ſans honte,
 Et vous avez pris ſoin de le payer pour nous.

D. ISABELLE.

Il en eſt en vos mains, des preſens aſſez doux,
 Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,

Et mon ame pour luy de toute inquiétude ;
Il en est dont fans honte il feroit poffeffeur.
En un mot, vous avez l'un, & l'autre, une fœur,
Et je veux que le Roy qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le faffe fon beau-frère,
Et que par cét Hymen fon destin affermy
Ne puiſſe en mon époux trouver fon ennemy.

Ce n'est pas après tout que j'en craigne la haine,
Je ſçais qu'en cét Etat je feray toujours Reine,
Et qu'un tel Roy jamais, quel que ſoit fon projet,
Ne fera ſous ce nom que mon premier Sujet ;
Mais je ne me plais pas à contraindre perſonne,
Et moins que tous un cœur, à qui le mien ſe donne.
Répondez donc tous deux. N'y conſentez-vous pas ?

D. MANRIQUE.

Ouy, Madame, aux plus longs & plus crüels trépas,
Plûtôſt qu'à voir jamais de pareils Hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par là cette union d'eſprits,
Voſtre Scéptre, Madame, eſt trop cher à ce prix,
Et jamais...

D. ISABELLE.

Ainſi donc vous me faites connoiſtre
Que ce que je l'ay fait il eſt digne de l'eſtre ?
Que je puis ſuppléer l'obſcurité du ſang ?

D. MANRIQUE.

Ouy bien, pour l'élever juſques à noſtre rang.
Jamais un Souverain ne doit conte à perſonne

Des Dignitez qu'il fait, & des grandeurs qu'il donne:
 S'il est d'un fort indigne, ou l'auteur, ou l'appuy,
 Comme il le fait luy seul, la honte est toute à luy.
 Mais disposer d'un sang que j'ay reçu sans tache!
 Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache,
 J'en doy conte aux ayeux dont il est hérité,
 A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE.

Et moy, Manrique, & moy qui n'en dois aucun com
 J'en disposeray seule, & j'en auray la honte.
 Mais quelle extravagance a pû vous figurer
 Que je me donne à vous pour vous deshonorer,
 Que mon Scéptre en vos mains porte quelque infamie?
 Si je suis jusque-là de moy-mesme ennemie,
 En quelle qualité de Sujet, ou d'Amant,
 M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?
 Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte,
 Il devoit s'excuser avec plus de douceur.
 Nous avons en effet l'un & l'autre une sœur,
 Mais si j'ose en parler avec quelque franchise,
 A d'autres qu'au Marquis l'une, & l'autre, est promi

D. ISABELLE.

A qui, Don Lope?

D. MANRIQUE.

A moy, Madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre?

D. LOPE.

A moy.

D. ISABELLE.

J'ay donc tort parmy vous de vouloir faire un Roy.
Allez, heureux Amants, allez voir vos Maitresses,
Et parmy les douceurs de vos dignes careffes,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du Trosne un généreux mépris.
Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne,
Et rens grace à l'Etat des Amants qu'il me donne.

D. LOPE.

Ecoutez-nous, de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?

Que la constance est belle au jugement de tous?
Qu'il n'est point de grandeurs, qui la doivent féduire?
Quelques autres que vous m'en sçauront mieux instruire,
Et si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut estre qu'à mon tour je sçauray l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, Madame, & souffrez qu'on s'explique.
Vous connoistrez du moins D. Lope, & D. Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous,

Ne pouvant rendre heureux, fans en faire un jaloux,
 Porte à tarir ainſi la ſource des querelles,
 Qu'entre les grands rivaux on voit ſi naturelles.
 Ils ſe font l'un & l'autre, attachez par ces nœuds,
 Qui n'auront leur effet que pour le malheureux.
 Il me devra ſa ſœur, ſ'il faut qu'il vous obtienne.
 Et ſi je ſuis à vous, je luy devray la mienne.
 Celuy qui doit vous perdre, ainſi malgré ſon fort,
 A ſ'approcher de vous, fait encor ſon effort ;
 Ainſi pour conſoler l'une, ou l'autre infortune,
 L'une & l'autre eſt promiſe, & nous n'en devons qu'une,
 Nous ignorons laquelle, & vous la choiſirez,
 Puisqu'enfin c'eſt la ſœur du Roy que vous ferez.
 Jugez donc ſi Carlos en peut eſtre beau-frère,
 Et ſi vous devez rompre un nœud ſi ſalutaire,
 Hazarder un repos à voſtre Etat ſi doux,
 Qu'aſſermit ſous vos loix la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne ſçavez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
 Vos ſœurs par conſequent mes premières Sujettes,
 Les donner fans mon ordre, & meſme malgré moy,
 C'eſt dans mon propre Etat m'oſer faire la Loy ?

D. MANRIQUE.

Agiſſez donc enfin, Madame, en Souveraine,
 Et ſouffrez qu'on ſ'excuſe, ou commandez en Reine,
 Nous vous obéïrons, mais fans y conſentir.
 Et pour vous dire tout avant que de ſortir,
 Carlos eſt généreux, il connoit ſa naiſſance ;
 Qu'il ſe juge en ſecret ſur cette connoiſſance,

Et s'il trouve son fang digne d'un tel honneur,
 Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur,
 Qu'il choisisse des deux, & l'épouse, s'il l'ose.

Nous n'avons plus, Madame, à vous dire autre chose,
 Mettre en un tel hazard le choix de leur époux,
 C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
 Mais encor une fois que Carlos y regarde,
 Et pense à quels périls cét Hymen le hazarde.

D. ISABELLE.

Vous-mêmes, gardez bien pour trop le dédaigner
 Que je ne montre enfin comme je sçais régner.

SCENE V.

D. ISABELLE.

Quel est ce mouvement, qui tous deux les mutine,
 Lors que l'obéissance au Trône les destine?
 Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité?
 Défiance, mépris, ou générosité?
 N'est-ce point que le Ciel ne consent qu'avec peine
 Cette triste union d'un Sujet à sa Reine,
 Et jette un prompt obstacle aux plus aifez desseins
 Qui laissent choir mon Scéptre en leurs indignes mains?
 Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
 Que pour s'abaisser trop, lors que je les abaisse?

Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur ?
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur ?
Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moy donner ce que je n'ose prendre,
Et puisqu'enfin pour moy tu n'as point fait de Rois,
Souffre de mes Sujets le moins indigne choisis.

SCENE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, j'ay perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ay perdu de mesme.

D. ISABELLE.

Les Comtes à ce prix fuyent le Diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, & mépris pour mépris ?

BLANCHE.

Non, Madame, au contraire, il estime ces Dames
Dignes des plus grands cœurs & des plus belles flames.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer, & de choisir ?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime,
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité,
Il semble plutôt craindre une infidélité,
Et ses discours obscurs sous un confus mélange
M'ont fait voir malgré luy comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs !

BLANCHE.

Ouy, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut, que n'est ce qu'il refuse,
Et si je ne craignois votre juste courroux,
J'oserois deviner, Madame, que c'est vous.

D. ISABELLE.

Ah ! ce n'est pas pour moy qu'il est si téméraire,
Tantost dans ses respects j'ay trop veu le contraire :

Si l'éclat de mon Scéptre avoit pû le charmer,
 Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
 S'il aime en lieu si haut, il aime Donne Elvire,
 Il doit l'accompagner jusque dans son Empire,
 Et fait à mes Amants ces deffis généreux,
 Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.

Je l'ay donc agrandy pour le voir disparoître,
 Et qu'une Reine ingrate, à l'égal de ce traître,
 M'enlève après vint ans de refuge en ces lieux
 Ce qu'avoit mon Etat de plus doux à mes yeux !
 Non, j'ay pris trop de soin de conserver sa vie.
 Qu'il combatte, qu'il meure, & j'en feray ravie.
 Je sçauray par sa mort à quels vœux m'engager,
 Et j'aimeray des trois qui m'en sçaura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offencer sa flame, ou sa retraite,
 Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite ?
 Je ne sçais pas s'il aime, ou Donne Elvire, ou vous,
 Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.

Tu ne le comprends point ! & c'est ce qui m'étonne.
 Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne,
 Je veux que son respect l'empesche de m'aimer,
 Non des flames qu'une autre a sçeu mieux allumer.
 Je veux bien plus, qu'il m'aime, & qu'un juste silence
 Fasse à des feux pareils pareille violence,
 Que l'inégalité luy donne mesme ennuy,
 Qu'il souffre autant pour moy, que je souffre pour luy,
 Que par le seul dessein d'affermir sa fortune

Et non point par amour, il se donne à quelqu'une,
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger,
Que ce soit m'obéir, & non me négliger,
Et que voyant ma flame à l'honorer trop prompte,
Il m'oste de péril, sans me faire de honte.
Car enfin il l'a veuë, & la connoit trop bien ;
Mais il aspire au Trofne, & ce n'est pas au mien,
Il me préfère une autre, & cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence.
Faux respect, qui me brave, & veut régner sans moy.

BLANCHE.

Pour aimer Donne Elvire, il n'est pas encor Roy.

D. ISABELLE.

Elle est Reine, & peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le Ciel luy rend un frère,
Don Sanche n'est point mort, & vient icy, dit-on,
Avec les Députés qu'on attend d'Arragon.
C'est ce qu'en arrivant, leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre !
L'injustice du Ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaïsser mes yeux sur mes Sujets,
Ne voyant point de Prince égal à ma naissance,
Qui ne fust sous l'Hymen, ou Maure, ou dans l'enfance ;
Mais s'il luy rend un frère, il m'envoye un époux.

Comtes, je n'ay plus d'yeux pour Carlos, ny pour vous,

Et devenant par là Reine de ma rivale,
J'auray droit d'empescher qu'elle ne se ravale,
Et ne souffriray pas qu'elle ait plus de bonheur,
Que ne m'en ont permis ces tristes loix d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que vostre jaloufie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement faisie.

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche, & tafchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

Fin du troisieme AÛe.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. LEONOR, D. MANRIQUE,
D. LOPE.

D. MANRIQUE.

Quoy que l'esper d'un Trosne, & l'amour d'une Reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoy qu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foy,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un Roy.
Dans nostre ambition nous sçavons nous connoistre,
En benissant le Ciel qui nous donne un tel maistre,
Ce Prince qu'il vous rend après tant de travaux,
Trouve en nous des Sujets, & non pas des rivaux;
Heureux si l'Arragon joint avec la Castille
Du sang de deux grands Rois ne fait qu'une famille.
Nous vous en conjurons, loin d'en estre jaloux,
Comme étant l'un & l'autre à l'Etat, plus qu'à nous,

Et tous impatiens d'en voir la force unie
 Des Maures nos voisins dompter la tyrannie,
 Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
 Qui d'une grande Reine abaissoit trop les yeux.

D. LEONOR.

La générosité de vostre déférence,
 Comtes, flate trop tost ma nouvelle espérance :
 D'un avis si douteux j'attens fort peu de fruit,
 Et ce grand bruit enfin peut estre n'est qu'un bruit.
 Mais jugez-en tous deux, & me daignez apprendre
 Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
 Les troubles d'Arragon vous sont assez connus,
 Je vous en ay souvent tous deux entretenus,
 Et ne vous redy point quelles longues misères
 Chassèrent Don Fernand du Trosne de ses pères.
 Il y voyoit déjà monter ses ennemis,
 Ce Prince malheureux, quand j'accouchay d'un fils,
 On le nomma Don Sanche, & pour cacher sa vie
 Aux barbares fureurs du traistre Don Garcie,
 A peine eus-je loisir de luy dire un Adieu,
 Qu'il le fit enlever, sans me dire en quel lieu,
 Et je n'en pûs jamais sçavoir que quelques marques
 Pour reconnoistre un jour le sang de nos Monarques.
 Trop inutiles soins contre un si mauvais sort ;
 Luy-mesme au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
 Quatre ans après il meurt, & me laisse une fille
 Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
 Il me souvient toujours de ses derniers propos,
 Il mourut en mes bras avec ces tristes mots.
Je meurs, & je vous laisse en un sort déplorable,

Le Ciel vous puisse un jour estre plus favorable,
Don Raimond a pour vous des secrets importants,
Et vous les apprendra, quand il en sera temps :
Fuyez dans la Castille. A ces mots il expire,
 Et jamais Don Raimond ne me voulut rien dire.
 Je partis sans lumière en ces obscuritez ;
 Mais le voyant venir avec ces Députez,
 Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
 (Voyez qu'en sa faveur aisément on se flate)
 J'ay creu que du secret le temps étoit venu,
 Et que Don Sanché étoit ce mystère inconnu,
 Qui l'amenoit icy reconnoistre sa mère.
 Hélas, que c'est en vain que mon amour l'espère !
 A ma confusion ce bruit s'est éclaircy,
 Bien loin de l'amener, ils le cherchent icy,
 Voyez quelle apparence, & si cette Province
 A jamais sçeu le nom de ce malheureux Prince.

D. LOPE.

Si vous croyez au nom vous croirez son trépas,
 Et qu'on cherche Don Sanche, où Don Sanche n'est pas :
 Mais si vous en voulez croire la voix publique,
 Et que nostre pensée avec elle s'explique,
 Ou le Ciel pour jamais a repris ce Héros,
 Ou cet illustre Prince est le vaillant Carlos.
 Nous le dirons tous deux, quoy que suspects d'envie,
 C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
 Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
 Cette fière valeur qui brave nos mépris,
 Ce port majestueux qui, tout inconnu mesme,
 A plus d'accès que nous auprès du Diadème,

Deux Reines qu'à l'envy nous voyons l'estimer,
 Et qui peut estre ont peine à ne le pas aimer,
 Ce prompt consentement d'un Peuple qui l'adore;
 Madame, après cela j'ose le dire encore,
 Ou le Ciel pour jamais a repris ce Héros,
 Ou cét illustre Prince est le vaillant Carlos.
 Nous avons méprisé sa naissance inconnuë,
 Mais à ce peu de jour nous recouvrons la veuë,
 Et verrions à regret qu'il fallust aujourd'huy
 Céder nostre espérance à tout autre qu'à luy.

D. LEONOR.

Il en a le mérite, & non pas la naissance,
 Et luy-mesme il en donne assez de connoissance,
 Abandonnant la Reine à choisir parmy vous
 Un Roy pour la Castille, & pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apreste
 A faire sur tous trois cette illustre conquête?
 Oubliez-vous déjà qu'il a dit à vos yeux
 Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses ayeux?
 Son grand cœur se desrobe à ce haut avantage,
 Pour devoir sa grandeur entière à son courage.
 Dans une Cour si belle & si pleine d'appas,
 Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LEONOR.

Le voicy, nous sçaurons ce que luy-mesme en pense.

SCENE II.

D. LEONOR, CARLOS,
D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Madame, fauvez-moy d'un honneur qui m'offence.
Un peuple opiniaftre à m'arracher mon nom
Veut que je fois Don Sanche, & Prince d'Arragon.
Puisque par fa prefence il faut que ce bruit meure,
Doys-je eftre en attendant le fantofme d'une heure?
Ou fi c'est une erreur qui luy promet ce Roy,
Souffrez-vous qu'elle abufe, & de vous, & de moy?

D. LEONOR.

Quoy que vous prefumiez de la voix populaire,
Par de fecrets rayons le Ciel fouvent l'éclaire;
Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les Peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le Ciel découvre,
Ne fermez pas nos yeux quand fa main nous les ouvre,
Vous devez eftre las de nous faire faillir.
Nous ignorons quels fruits vous en vouliez cueillir,
Mais nous avons pour vous une estime affez haute,
Pour n'eftre pas forcez à commettre une faute,

Et nostre honneur, au vostre en aveugle opposé,
 Méritoit par pitié d'estre defabusé,
 Nostre orgueil n'est pas tel, qu'il s'attache aux personnes,
 Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux Couronnes,
 Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un Roy déguisé,
 Si l'inconnu Carlos s'en est veu méprisé,
 Nous respectons Don Sanche, & l'acceptons pour maistre,
 Si-tost qu'à nostre Reine il se fera connoistre;
 Et fans doute son cœur nous en avouera bien.
 Hastez cette union de vostre Scéptre au sien,
 Seigneur, & d'un soldat quittant la fausse image,
 Recevez, comme Roy, nostre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me voy surpris
 Sont plus injurieux encor que vos mépris.
 Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
 Pour n'avoir pas besoin qu'on luy donne un faux lustre,
 Reprenez vos honneurs où je n'ay point de part.
 J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hazard,
 Et doutois qu'il pût estre une ame assez hardie,
 Pour ériger Carlos en Roy de Comédie.
 Mais puisque c'est un jeu de vostre belle humeur,
 Sçachez que les vaillants honorent la valeur,
 Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
 A faire de la mienne un éclat ridicule.
 Si c'est vostre dessein d'en réjouir ces lieux,
 Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillez mieux,
 La raillerie est belle après une victoire,
 On la fait avec grace, aussi-bien qu'avec gloire.
 Mais vous précipitez un peu trop ce dessein,

La bague de la Reine est encor en ma main,
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au Trofne de Castille;
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à vostre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'estre que Carlos, vous parlez bien en maistre,
Et tranchez bien du Prince, en déniaut de l'estre.
Si nous avons tantost jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à nostre rang nous voyions estre dû,
Nous sçaurons bien encor jusqu'au bout le défendre,
Mais ce que nous devons nous aimons à le rendre.

Que vous soyez D. Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un & l'autre de nous luy rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau Marquis, quoy que l'honneur l'irrite,
Qu'il sçache qu'on l'honore autant qu'il le mérite,
Mais que pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point, à moins qu'il se déclare:
Non que nous demandions, qu'il soit Guzman, ou Lare,
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal.
Nous le verrons tous deux comme un digne rival,
Et si Don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous luy disputerons cét anneau de la Reine.
Qu'il souffre cependant, quoy que brave guerrier,
Que nostre bras dédaigne un simple aventurier.

Nous vous laissons, Madame, éclaircir ce mystère,
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère,
Et dans les différens qu'avec luy nous avons
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCENE III.

D. LEONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite,
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète ;
Mais s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vint ans,
Cét anneau dans mes mains pourra briller longtemps.

D. LEONOR.

Laiſſons là ce combat & parlons de Don Sanche.
Ce bruit eſt grand pour vous, toute la Cour y panche,
De grace, dites-moy, vous connoiſſez-vous bien ?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon fort je ne conuſſe rien.
Si j'étois quelque enfant épargné des tempeſtes,
Livré dans un Defert à la mercy des beſtes,
Expoſé par la crainte, ou par l'inimitié,
Rencontré par hazard, & nourry par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque eſpérance
Sur voſtre incertitude, & ſur mon ignorance.

Je me figurerois ces destins merveilleux,
 Qui tiroient du néant les Héros fabuleux,
 Et me revétirois des brillantes chimères,
 Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères.
 Car enfin je suis vain, & mon ambition
 Ne peut s'examiner sans indignation;
 Je ne puis regarder Scéptre, ny Diadème,
 Qu'ils n'emportent mon ame au delà d'elle-mefme.
 Inutiles élans d'un vol impétueux,
 Que pousse vers le Ciel un cœur préfontueux,
 Que fôtiennent en l'air quelques exploits de guerre,
 Et qu'un coup d'œil fur moy rabat foudain à terre.

Je ne suis point Don Sanche, & connoy mes parens,
 Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rens,
 Gardez-le pour ce Prince, une heure ou deux peut estre
 Avec vos Députez vous le feront connoître;
 Laissez-moy cependant à cette obscurité,
 Qui ne fait que justice à ma témérité.

D. LEONOR.

En vain donc je me flate, & ce que j'aime à croire
 N'est qu'une illusion que me fait vostre gloire?
 Mon cœur vous en dédit, un secret mouvement
 Qui le panche vers vous, malgré moy vous dément;
 Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
 Si c'est l'ardeur du fang, ou l'effort de l'estime,
 Si la Nature agit, ou si c'est le defir,
 Si c'est vous reconnoître, ou si c'est vous choisir.
 Je veux bien toutefois étouffer ce murmure,
 Comme de vos vertus une aimable imposture,
 Condamner pour vous plaire un bruit qui m'est si doux,

Mais où fera mon fils s'il ne vit point en vous ?
On veut qu'il soit icy, je n'en vois aucun signe,
On connoit, horsmis vous, quiconque en seroit digne,
Et le vray sang des Rois, sous le Sort abatu,
Peut cacher sa naissance, & non pas sa vertu.
Il porte sur le front un luisant caractère,
Qui parle malgré luy de tout ce qu'il veut taire,
Et celui que le Ciel sur le vostre avoit mis
Pouvoit seul m'ébloüir, si vous l'eussiez permis.

Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites,
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point vostre témérité ;
Mon estime au contraire est pour vous si puissante
Qu'il ne tiendra qu'à vous, que mon cœur n'y consente :
Vostre sang avec moy n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si mesme à ce prix vous cachez vostre race,
Ne me refusez point du moins une autre grace.
Ne vous préparez plus à nous accompagner,
Nous n'avons plus besoin de secours, pour régner,
La mort de Don Garcie a puny tous ses crimes,
Et rendu l'Arragon à ses Rois légitimes,
N'en cherchez plus la gloire, & quels que soient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites,
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire, Adieu, pensez-y bien,
Et faites-vous connoître, ou n'aspirez à rien

SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les Reines vous craignent ?

CARLOS.

Elles se font raison, lors qu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un Héros, qu'on reconnoit pour Roy !

CARLOS.

N'aide point à l'Envie à se jouër de moy,
Blanche, & si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moy l'ouvrage de ta Reine.

BLANCHE.

La Reine mesme en vous ne voit plus aujourd'huy
Qu'un Prince que le Ciel nous montre malgré luy.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude,
Ce silence vers elle est une ingratitude,
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité,
Méritoit de Don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah, nom fatal pour moy, que tu me perſécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chûtes!

SCENE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laiſſe en repos,
Qu'on ne confonde plus Don Sanche avec Carlos.
C'eſt faire au nom d'un Prince une trop longue injure,
Je ne veux que celui de voſtre créature,
Et ſi le Sort jaloux, qui ſemble me flater,
Veut m'élever plus haut, pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je deſrobe ma teſte
A l'indigne revers que ſa fureur m'apreſte.
Je le voy de trop loin pour l'attendre en ce lieu,
Souffrez que je l'évite en vous diſant Adieu,
Souffrez...

D. ISABELLE.

Quoy, ce grand cœur redoute une Couronne?
Quand on le croit Monarque, il frémit, il s'étonne,
Il veut fuir cette gloire, & ſe laiſſe alarmer
De ce que ſa vertu force d'en preſumer?

CARLOS.

Ah, vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune,
Que déjà mes secrets font à demy trahis ?
Je luy cachois en vain ma race, & mon país,
En vain sous un faux nom je me faisois connoître,
Pour luy faire oublier ce qu'elle m'a fait naître ;
Elle a déjà trouvé mon país, & mon nom.

Je suis Sanche, Madame, & né dans l'Arragon,
Et je croy déjà voir sa malice funeste
Détruire vostre ouvrage, en découvrant le reste,
Et faire voir icy par un honteux effet
Quel Comte, & quel Marquis vostre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrois-je alors manquer de force, ou de courage,
Pour empescher le Sort d'abatre mon ouvrage ?
Ne me defrobez point ce qu'il ne peut ternir,
Et la main qui l'a fait sçaura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace,
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partoît ce dédain,
Quand j'ay voulu vous faire un Hymen de ma main.
Allez dans l'Arragon suivre vostre Princeffe,
Mais allez-y du moins, sans feindre une foiblesse ;
Et puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez en la suivant, que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah, Madame, plutôt apprenez tous mes crimes.

Ma teste est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.

Tout chétif que je suis, je doÿ vous avoüer
Qu'en me plaignant du Sort, j'ay dequoy m'en loüer.
S'il m'a fait en naissant quelque defavantage,
Il m'a donné d'un Roy le nom, & le courage,
Et depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une Reine il n'a pû s'enflamer.
Voila mon premier crime, & je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidelle, ou vous, ou Donne Elvire,
Mais je sçais que ce cœur des deux parts engagé
Se donnant à vous deux ne s'est point partagé ;
Toujours prest d'embrasser son service, & le vostre,
Toujours prest à mourir, & pour l'une, & pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eust fallu choisir,
Et ce chois eust été du moins quelque desir,
Quelque espoir outrageux d'estre mieux reçu d'elle,
Et j'ay creu moins de crime à paroistre infidelle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des souspirs & des vœux.
Voila mon second crime, & quoy que ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un desespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou Donne Elvire, ou VOUS
Voyant que vostre chois m'aprestoit ce martire,
Je voulois m'y soustraire en suivant Donne Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le Sort
Par un semblable Hymen m'eust envoyé la mort.
Depuis, l'occasion, que vous-mesme avez faite,
M'a fait quitter le foin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur,
J'ay creu par ces combats reculer mon malheur,

Le coup de vostre perte est devenu moins rude,
Lors que j'en ay veu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ay pû me faire une si douce loy,
Que ma mort vous donnaft un plus vaillant que moy.
Mais je n'ay plus, Madame, aucun combat à faire;
Je voy pour vous Don Sanche un époux nécessaire.
Car ce n'est point l'amour qui fait l'Hymen des Rois,
Les raifons de l'Etat réglent toûjours leur chois:
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un Prince qui l'égale;
Et puisque le saint nœud qui le fait vostre époux
Arrête, comme sœur, Donne Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir, sans voir ce qui me tuë,
Permettez que j'évite une fatale veuë,
Et que je porte ailleurs les criminels soufpirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissois agir les sentimens de Reine.
Par un trouble secret je les sens confondus.
Partez, je le confens, & ne les troublez plus.
Mais non, pour fuir Don Sanche attendez qu'on le voye,
Ce bruit peut estre faux, & me rendre ma joye.
Que dy-je? allez, Marquis, j'y confens de nouveau,
Mais avant que partir donnez-luy mon anneau,
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande,
Que pour tant de faveurs une Reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, & je dois obéir,

Dût cette obéissance à mon sort me trahir,
Je recevray pour grace un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, & prévient la malice,
Et souffre que Carlos, en donnant cét anneau
Emporte ce faux nom, & sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur, où ce coupable aspire.

D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous Don Sanche ! Ah Ciel, qu'osay-je dire ?
Adieu, ne croyez pas ce soupçon indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin après un sort à mes vœux si contraire,
Je doy benir le Ciel, qui vous renvoye un frère;
Puisque de nostre Reine il doit estre l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchy d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposoit cette faveur publique,
D'un chois qui me forçoit à vouloir estre Roy;
Je n'ay plus de combat à faire contre moy,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire,
Et l'infidélité que vous faisoit ma gloire
Consent que mon amour de ses loix dégagé
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais vostre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance,
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers
Me console trop tost d'un Trofne, que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse,
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse,
Et vous ne sçavez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre & quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la Couronne m'est chère,
Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frère.
Attendez les effets que produiront ces bruits,
Attendez que je sçache au vray ce que je suis,
Si le Ciel m'oste ou laisse enfin le Diadème,
S'il vous faut m'obtenir d'un frère, ou de moy-mesme,
Si par l'ordre d'autruy je vous dois écouter,
Ou si j'ay seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR.

Ah! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame, c'est luy seul que je veux qui m'entende,
Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennuy,
Si je n'étois à vous, que par l'ordre d'autruy.
Pourrois-je de ce frère implorer la puissance,
Pour ne vous obtenir que par obéissance,
Et par un lasche abus de son autorité,
M'élever en Tyran sur vostre volonté?

D. ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive,

Qu'il ait des sentimens que mon ame ne fuive :
Le digne sang des Rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers Sujets obéissent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les submissions cherchent des assurances.
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moy que j'accepte vos vœux,
Et vous obstineriez dans ce respect extrême
Jusques à me forcer à dire, *je vous aime*.
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous,
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous diray beaucoup, sans pourtant vous rien dire.
Je sçais depuis quel temps vous aimez Donne Elvire,
Je sçais ce que je doy, je sçais ce que je puis,
Mais encor une fois sçachons ce que je suis,
Et si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Taschez d'approfondir ce dangereux mystère.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que s'il devient mon Roy, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame...

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez de grace entretenir la Reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joye, & feray mon pouvoir
A vous dire bien-tost ce qui s'en peut sçavoir.

SCENE II.

D. LEONOR, D. ELVIRE.

D. LEONOR.

Don Alvar me fuit-il?

D. ELVIRE.

Madame, à ma prière
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.
J'ay craint en vous voyant un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LEONOR.

Ne pourra-t'il jamais gagner vostre courage?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant vostre suffrage.

D. LEONOR.

Je luy puis donc enfin promettre vostre foy?

D. ELVIRE.

Ouy, si vous luy gagnez celui du nouveau Roy.

D. LEONOR.

Et si ce bruit est faux? si vous demeurez Reine?

D. ELVIRE.

Que puis-je vous répondre, en étant incertaine?

D. LEONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

D. ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer,
On agit autrement quand le pouvoir suprême...

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LEONOR,
D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y prens part moy-mesme,
Et j'ay tant d'intérêt de connoître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

D. LEONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de Don Garcie,
Veu que depuis un mois qu'il vient des Députés,
On parloit seulement de Peuples révoltez?

D. LEONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire,
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.

On assiégeoit encor, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier Fort, Don Garcie & son fils,
On l'a pris tost après, & soudain par sa prise
Don Raimond prisonnier recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avons un Roy du vray sang de nos Rois,
Que Don Sanche vivoit, & part en diligence
Pour rendre à l'Arragon le bien de sa presence.
Il joint nos Députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce Prince étoit en vostre Cour.

C'est tout ce que j'ay pû tirer d'un Domestique.
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus,
Mais bien-tost Don Raimond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche toute étonnée?

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. LEONOR,
D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah, Madame !

D. ISABELLE.

Qu'as-tu ?

BLANCHE.

La funeste journée!

Votre Carlos...

D. ISABELLE.

Et bien?

BLANCHE.

Son père est en ces lieux,

Et n'est...

D. ISABELLE.

Quoy?

BLANCHE.

Qu'un Pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ay peine à les croire!

D. LEONOR.

Voudriez-vous, Madame, en apprendre l'histoire?

D. ELVIRE.

Que le Ciel est injuste!

D. ISABELLE.

Il l'est, & nous fait voir
 Par cet injuste effet son absolu pouvoir,
 Qui du fang le plus vil tire une ame si belle,
 Et forme une vertu, qui n'a lustre que d'elle.
 Parle, Blanche, & dy-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, & plus encor de cœur.
 Du haut de l'escalier je le voyois descendre :
 En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre,
 Vostre Cour obstinée à luy changer de nom
 Murmuroit tout autour, DON SANCHE D'ARRAGON,
 Quand un chétif vieillard le saisit, & l'embrasse :
 Luy qui le reconnoit, frémit de sa disgrâce,
 Puis laissant la Nature à ses pleins mouvemens,
 Répond avec tendresse à ses embrassemens.
 Ses pleurs meslent aux siens une fierté sincère,
 On n'entend que soupirs, *Ab mon fils! ab mon père!*
O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
Tu m'as rendu la vie, & vous m'avez perdu.

Chose étrange, à ces cris de douleur & de joye
 Un grand Peuple accouru ne veut pas qu'on le croye,
 Il s'aveugle soy-mesme, & ce pauvre Pescheur
 En dépit de Carlos, passe pour imposteur.

Dans les bras de ce fils on luy fait mille hontes,
C'est un fourbe, un méchant suborné par les Comtes.
Eux-mesmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité;
Non, qu'ils prennent sur eux de si lasches pratiques,
Mais ils en font autheur un de leurs Domestiques,
Qui pensant bien leur plaire, a si mal à propos
Instruit ce malheureux, pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçeuë,
Chacun la tient trop vraye, aussi-tost qu'elle est sçeuë,
Et pour plus de croyance à cette trahison,
Les Comtes font traifner ce bon-homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soy-mesme,
Les veritez qu'il dit cèdent au stratagème,
Et dans le deshonneur qui l'accable aujourd'huy
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré luy.
Il tempeste, il menace, & bouillant de colére,
Il crie à pleine voix qu'on luy rende son père,
On tremble devant luy sans croire son couroux,
Et rien... Mais le voicy qui vient s'en plaindre à vous.

SCENE V.

D. ISABELLE, D. LEONOR,
D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS,
D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Et bien, Madame, enfin on connoit ma naissance,
Voila le digne fruit de mon obéissance.

J'ay préveu ce malheur, & l'aurois évité,
 Si vos commandemens ne m'eussent arrêté.
 Ils m'ont livré, Madame, à ce moment funeste,
 Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me restel
 On me vole mon père, on le fait criminel !
 On attache à son nom un opprobre éternel !

Je suis fils d'un Pêcheur, mais non pas d'un infame.
 La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame,
 Et je renonce aux noms de Comte, & de Marquis,
 Avec bien plus d'honneur, qu'aux sentimens de fils.
 Rien n'en peut effacer le sacré caractère ;
 De grace, commandez qu'on me rende mon père,
 Ce doit leur estre assez de sçavoir qui je suis,
 Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
 Madame, & l'empeschez luy-mefme de se croire.
 Nous n'avons pû souffrir qu'un bras, qui tant de fois
 A fait trembler le Maure, & triompher nos Rois,
 Reçeut de sa naissance une tache éternelle ;
 Tant de valeur mérite une source plus belle.
 Aidez ainsi que nous ce Peuple à s'abuser,
 Il aime son erreur, daignez l'autoriser,
 A tant de beaux exploits rendez cette justice,
 Et de nostre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié !
 Reprenez vostre orgueil, & vostre inimitié.
 Après que ma fortune a saoulé vostre envie,

Vous plaignez aisément mon entrée à la vie,
 Et me croyant par elle à jamais abatu,
 Vous exercez sans peine une haute vertu.
 Peut estre elle ne fait qu'une embusche à la mienne.
 La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne,
 Mais son plus bel éclat seroit trop acheté,
 Si je le retenois par une lascheté.
 Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache,
 Puisque vous la sçavez, je veux bien qu'on la sçache.

Sanche fils d'un Pefcheur & non d'un imposteur
 De deux Comtes jadis fut le libérateur:
 Sanche fils d'un Pefcheur, mettoit n'aguère en peine
 Deux illustres rivaux sur le choix de leur Reine:
 Sanche, fils d'un Pefcheur tient encor en sa main,
 Dequoy faire bien-tost tout l'heur d'un Souverain:
 Sanche enfin malgré luy dedans cette Province,
 Quoy que fils d'un Pefcheur, a passé pour un Prince.

Voila ce qu'a pû faire, & qu'a fait à vos yeux
 Un cœur que ravaloit le nom de ses ayeux.
 La gloire qui m'en reste après cette disgrâce
 Eclate encore assez pour honorer ma race,
 Et paroïtra plus grande, à qui comprendra bien
 Qu'à l'exemple du Ciel, j'ay fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté desavouë un tel père,
 Et par un témoignage à soy-mesme contraire
 Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclaircy.
 Non, le fils d'un Pefcheur ne parle point ainsi,
 Et son ame paroît si dignement formée,
 Que j'en croy plus que luy l'erreur que j'ay semée.

Je le sôtiens, Carlos, vous n'êtes point son fils,
 La justice du Ciel ne peut l'avoir permis,
 Les tendresses du sang vous font une imposture,
 Et je démens pour vous la voix de la Nature.

Ne vous repentez point de tant de Dignitez,
 Dont il vous plût orner ses rares qualitez;
 Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
 Madame, il les relève avec ce grand courage,
 Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appuy,
 Puisque mesme le Sort est au dessous de luy.

D. ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire
 Me met en un état de n'avoir que leur dire,
 Et dans la nouveauté de ces événemens,
 Par un illustre effort prévient mes sentimens.

Ils paroistront en vain, Comtes, s'ils vous excitent,
 A luy rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
 Et ne dédaigner pas l'illustre & rare objet,
 D'une haute valeur, qui part d'un sang abject;
 Vous courez au-devant, avec tant de franchise,
 Qu'autant que du Pêcheur, je m'en trouve surprise.

Et vous que par mon ordre icy j'ay retenu,
 Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
 Miraculeux Héros, dont la gloire refuse
 L'avantageuse erreur d'un Peuple qui s'abuse,
 Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
 Puis-je vous consoler d'un Sort que vous bravez?
 Puis-je vous demander ce que je vous voy faire?
 Je vous tiens malheureux d'estre né d'un tel père,
 Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point,

D'estre né d'un tel père, & de n'en rougir point,
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCENE VI.

D. ISABELLE, D. LEONOR,
D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE,
D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un Prisonnier,
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux Pêcheur par promesse, ny crainte
Ne sçauroit se résoudre à souffrir une feinte.
J'ay voulu luy parler, & n'en fais que fortir;
J'ay tasché, mais en vain, de luy faire sentir
Combien mal à propos sa presence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avoüer
Que c'est un lasche tour, qu'on le force à joüer;
J'ay mesme à ces raisons ajoûté la menace:
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race,
Et quant à ce qu'il perd de fortune & d'honneur,
Il dit qu'il a dequoy le faire grand Seigneur,
Et que plus de cent fois il a sçeu de sa femme
(Voyez qu'il est crédule & simple au fond de l'ame)

Que voyant ce present qu'en mes mains il a mis,
La Reine d'Arragon agrandiroit son fils.

à *D. Léonor.*

Si vous le recevez avec autant de joye,
Madame, que par moy ce vieillard vous l'envoye,
Vous donnerez sans doute à cét illustre fils
Un rang encor plus haut, que celui de Marquis.
Ce bon-homme en paroît l'ame toute comblée.

*D. Alvar presente à D. Léonor un petit écrin qui
s'ouvre sans clef au moyen d'un ressort secret.*

D. ISABELLE.

Madame, à cét aspect vous paroissez troublée!

D. LEONOR.

J'ay bien sujet de l'estre en recevant ce don.
Madame, j'en sçauray si mon fils vit, ou non,
Et c'est où le feu Roy, déguisant sa naissance,
D'un fort si précieux mit la reconnoissance.
Difons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah, Sanche, si par là je puis le découvrir,
Vous pouvez estre seur d'un entier avantage
Dans les lieux dont le Ciel a fait nostre partage,
Et qu'après ce tresor que vous m'aurez rendu
Vous recevrez le prix qui vous en fera dû.
Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre,
Trouvons nostre bonheur avant que d'en promettre.
Ce present donc enferme un tissu de cheveux,
Que reçeut Don Fernand pour arrhes de mes vœux,
Son portrait & le mien, deux pierres les plus rares,

Que forme le Soleil sous les climats barbares,
Et pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que luy-mefme écrivit de sa main.

UN GARDE.

Madame, Don Raimond vous demande audience.

D. LEONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience,
Si l'ardeur de le voir, & de l'entretenir,
Avant vostre congé, l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous voy plus, qu'avec des yeux de fille.

SCENE VII.

D. ISABELLE, D. LEONOR,
D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE,
D. LOPE, D. ALVAR,
BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LEONOR.

Laissez là, Don Raimond, la mort de nos Tyrans,
Et rendez seulement Don Sanche à ses parens.
Vit-il, peut-il braver nos fières Destinées?

D. RAIMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
 Je l'ay cherché, Madame, où pour les mieux braver,
 Par l'ordre du feu Roy je le fis élever,
 Avec tant de secret, que mesme un second père
 Qui l'estime son fils, ignore ce mystère.
 Ainsi qu'en vostre Cour Sanche y fut son vray nom,
 Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
 Là j'ay sçeu qu'à seize ans, son généreux courage
 S'indigna des emplois de ce faux parentage,
 Qu'impatient déjà d'estre si mal tombé,
 A sa fausse bassesse il s'étoit desrobé,
 Que déguisant son nom, & cachant sa famille,
 Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
 D'où quelque sien voisin depuis peu de retour
 L'avoit veu plein de gloire, & fort bien en la Cour;
 Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine,
 Qu'il étoit connu mesme, & chéry de la Reine,
 Si bien que ce Pêcheur d'aïse tout transporté,
 Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LEONOR.

Don Raimond, si vos yeux pouvoient le reconnoître...

D. RAIMOND.

Ouy, je le voy, Madame. Ah Seigneur, ah mon maître.

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé, grand Prince, rendez-vous,
 La verité paroît, cédez aux vœux de tous.

D. LEONOR.

Don Sanche, voulez-vous estre feul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du Sort un revers ridicule,
Mais, Madame, voyez fi le billet du Roy
Accorde à Don Raimond ce qu'il vous dit de moy.

D. LEONOR ouvre l'écrin, & en tire
un billet qu'elle lit.

*Pour tromper un Tyran je vous trompe vous-mefme,
Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer,
Cette erreur luy peut rendre un jour le Diadème,
Et je vous l'ay caché, pour le mieux affeurer.*

*Si ma feinte vers vous paffe pour criminelle,
Pardonnez-moy les maux qu'elle vous fait souffrir,
De crainte que les foins de l'amour maternelle,
Par leurs empressemens, le fiffent découvrir.*

*Nugne, un pauvre Pefcheur, s'en croit estre le père,
Sa femme en fon absence accouchant d'un fils mort,
Elle reçeut le vostre, & fceut fi bien fe taire,
Que le père & le fils en ignorent le fort.*

*Elle-mefme l'ignore, & d'un fi grand échange
Elle fçait feulement qu'il n'est pas de fon fang,
Et croit que ce present, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains luy rendre fon vray rang.*

*A ces marques un jour daignez le reconnoître,
Et puisse l'Arragon, retournant sous vos loix,
Apprendre ainsi que vous de moy qui l'ay veu naistre,
Que Sanche fils de Nugne est le sang de ses Rois.*

DON FERNAND D'ARRAGON.

D. LEONOR *après avoir leu.*

Ah mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus, & vostre grand courage.

CARLOS à D. Léonor.

Ce feroit mal répondre à ce rare bonheur,
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

à D. Isabelle.

Je reprends toutefois Nugne pour mon vray père,
Si vous ne m'ordonnez, Madame, que j'espère.

D. ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.
Je vous avois fait tort en vous faisant Marquis,
Et vous n'aurez pas lieu deormais de vous plaindre
De ce retardement, où j'ay sçu vous contraindre.
Et pour moy, que le Ciel destinoit pour un Roy,
Digne de la Castille, & digne encor de moy,
J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes,
Pour la rendre à Don Sanche, & joindre nos Couronnes

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui sans le partager, donnoient mon cœur à deux :

Dans les obscuritez d'une telle aventure,
L'amour se confondoit avecque la Nature.

D. ELVIRE.

Le nostre y répondoit sans faire honte au rang,
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS à *D. Elvire.*

Si vous m'aimez encor, & m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire?

D. ELVIRE.

Si Don Alvar de Lune est cét illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS à *D. Elvire.*

Il honoroit en moy la vertu toute nuë.

à *D. Manrique, & à D. Lope.*

Et vous qui dédaigniez ma naissance inconnuë,
Comtes, & les premiers en cét événement
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Vostre dédain fut juste, autant que son estime,
C'est la mesme vertu sous une autre maxime.

D. RAIMOND à *D. Isabelle.*

Souffrez qu'à l'Arragon il daigne se montrer,
Nos Députez, Madame, impatiens d'entrer...

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,

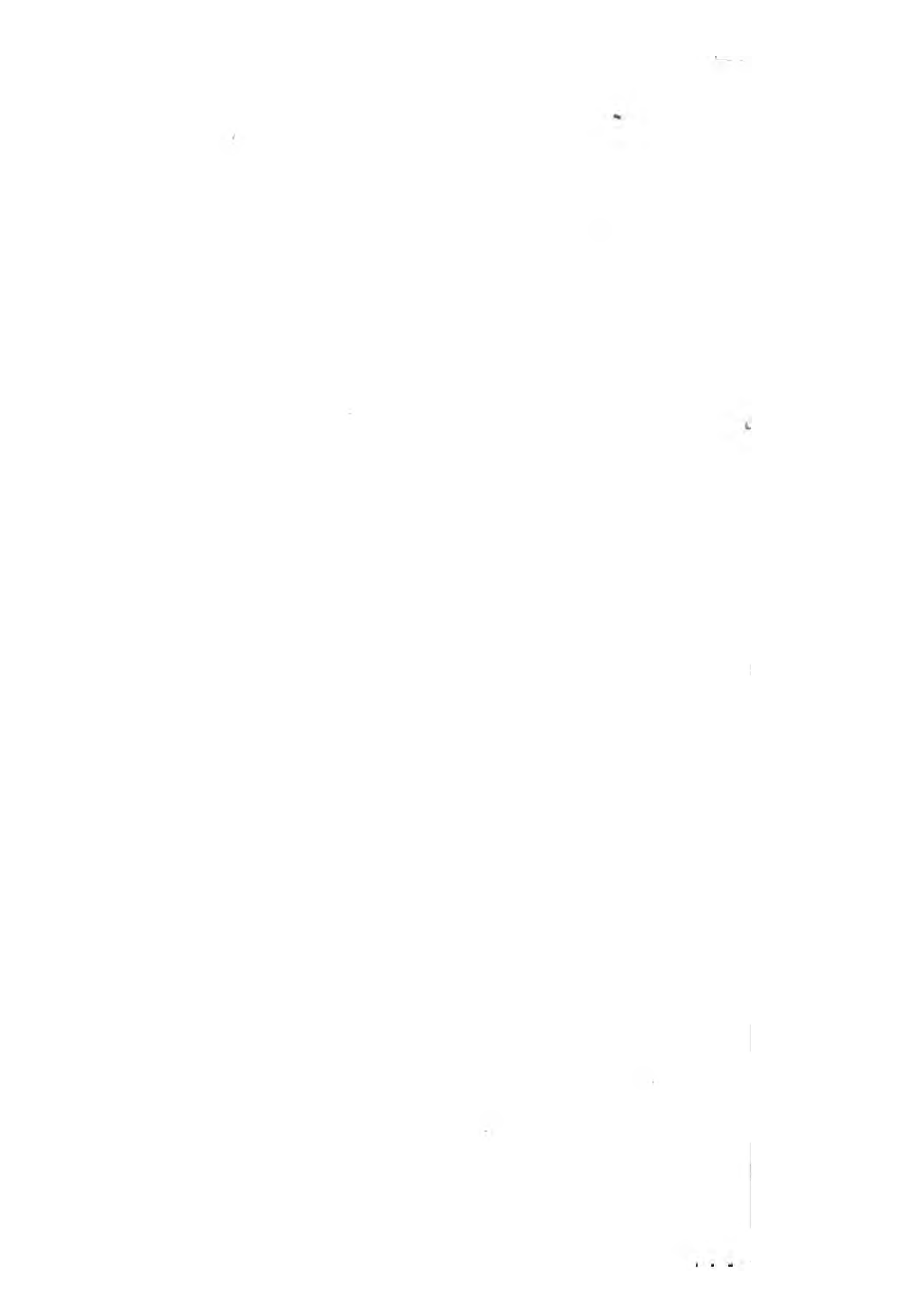
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.

Allons, & cependant qu'on mette en liberté
Celuy par qui tant d'heur nous vient d'estre apporté,
Et qu'on l'amène icy, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

Fin du cinquième & dernier Acte.



NOTES.





NOTES.

DISCOURS DES TROIS UNITEZ, D'ACTION, DE JOUR, ET DE LIEU.

Page 5. — Ce Discours a paru en 1660.

— *Les deux Discours précédens.* — T. I, p. 13 et T. III, p. 5.

P. 6. — *La Troade de Sénèque.* — *L. Annæi Senecæ Troades*, act. V.

P. 9. — *Dès le premier Discours.* — T. I, p. 48.

— *Il y a grande différence.* — Aristote, *Poétique*, X, 3.

— *Tout ce qui se passe dans la Tragédie.* — Ibid.

P. 10. — *Buchanan.* — Voir la note de la p. 90 du t. III.

P. 10. — *Grotius*. — Ibid.

— *Heinfius*. — Voir la note de la p. 37 du t. I.

P. 12. — *Le nœud est composé*. — Aristote, *Poétique*, XVIII, 1.

P. 13. — *Dans le second Discours*. — T. III, p. 39.

P. 14. — *Au premier Discours*. — T. I, p. 30.

P. 15. — *Tuum quoque ipsa corpus...* — *Medea*, V, 975.

P. 16. — *Je vous suivray demain...* — T. II, p. 341.

— *Horace le borne à cinq...* — Horace, *Art poétique*, t. I, p. 243.

P. 18. — *Aristote veut que la Tragédie bien faite...* — *Poétique*, xxvi.

P. 19. — *Marquer à la marge les menuës actions*. — C'est ce que Corneille a fait dans les premières éditions de ses pièces, et dans son édition in-folio de 1663.

P. 20. — *La Tragédie doit renfermer la durée de son action...* — Aristote, *Poétique*, v, 4.

P. 21. — *Euripide dans les Suppliantes*. — Vers 598-634.

P. 22. — *Il faut que le Navire, quoy que battu d'une tempeste...* — *Agamemnon* d'Eschyle, traduction Leconte de Lisle, p. 174.

P. 23. — *Je répète ce que j'ay dit ailleurs*. — *Examen de Mélite*, t. I, p. 65.

P. 27. — *L'unité de jour*. — Dans les éditions de 1660-1668.

P. 28. — *Ce que j'ay dit de Cinna*. — *Examen de cette tragédie*, t. III, p. 85.

EXAMEN DE *RODOGUNE*.

P. 37. — Cet examen et les suivants ont paru en 1660.

— *Appian Alexandrin.* — Appien, d'Alexandrie, historien grec du 11^e siècle, auteur d'une *Histoire romaine* en 24 livres dont 10 seulement sont parvenus jusqu'à nous.

P. 38. — *Justin.* — Junianus Justinus, historien latin du 11^e siècle, auteur d'un abrégé de l'*Histoire universelle* de Trogue-Pompée dont les œuvres sont perdues.

— *Josèphe.* — Flavius Josèphe, historien juif, né à Jérusalem en 37, mort à la fin du 1^{er} siècle, écrivit en hébreu et traduisit lui-même en grec une *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains et de la ruine de Jérusalem* en 7 livres, et les *Antiquités judaïques* en 20 livres. Voici le titre de l'édition originale de ses œuvres en grec : *Flavii Iosephi Opera. Basileæ, Froben, MDXLIIII*, in-folio; on en avait, dès 1470, publié une traduction latine faite par l'ordre de Titus.

P. 39. — *J'en ay dit la raison ailleurs.* — *Discours de la tragédie*, t. III, p. 36.

P. 40. — *Je l'explique dans le troisième de ces Discours.* — Voir ci-dessus p. 28 et 32.

P. 41. — *Personnage Protatique.* — Personnage qui ne paraît qu'au commencement d'une pièce pour en faire l'exposition (Littre).

— *Les deux exemples de Térence que j'ay citez au premier Discours.* — T. I, p. 52.

P. 42. — *Ce que j'ay dit ailleurs.* — *Examen de Médée*, t. I, p. 94.

P. 43. — *Dans l'Oreste d'Euripide.* — Aristote, *Poétique*, xv et xxv.

— Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à *Stratonice*. — Dans toutes les éditions originales.

P. 45. — *J'ay parlé ailleurs.* — *Discours de la Tragédie*, t. III, p. 14; et *Discours du poème dramatique*, t. I, p. 30.

EXAMEN D'HERACLIUS.

P. 47. — *Comme celle de Laonice.* — *Rodogune*, I, 1 et 4.

P. 51. — Bien qu'il ne fust que d'un Préteur d'Afrique (1682). — Le père d'Héraclius était gouverneur d'Afrique.

P. 52. — *Qui soutinst mieux la dignité du Théâtre.* — Dans toutes les autres éditions.

EXAMEN D'ANDROMEDE.

P. 57. — *Au rapport de Pline.* — *Histoire naturelle*, V, xiv.

P. 58. — *Æthiopum populos...* — *Métamorphoses*, iv, 669.

— *Andromede patriæ fusca colore suæ.* — *Héroïdes*, xv, 35.

P. 59. — *Marmoreum ratus effct opus.* — *Métamorphoses*, iv, 675.

— *Héliodore.* — Romancier et évêque grec, contemporain de Théodose, auteur des *Amours de Théagène*

et de Chariclée, dont la première édition a paru en 1534 sous ce titre : « HELIODORI HISTORIAE AETHIOPICÆ libri decem, nunquam antea in lucem editi (Græce, edente V. Obsopæo). Basileæ, ex officina Hervagiana... » in-4°

P. 64. — *Si nous en croyons Aristote.* — *Poétique*, IV.

P. 67. — *Nec nocte paratum.* — *Satires*, I, 90-91.

EXAMEN DE D. SANCHE D'ARRAGON.

P. 68. — *Comédie Espagnole intitulée El Palacio Confuso.* — Il existe deux comédies portant ce titre, l'une de Lope, l'autre de Mira de Mescua, mais il nous a été impossible de les trouver.

— *Roman de Don Pelage.* — DOM PELAGE, OV L'ENTREE DES MAURES EN ESPAGNE... *Par le Sieur de Iuuenel.* A PARIS, Chez GUILLAUME MACÉ... M. DC. XLV, 2 vol. in-8°.

— *Le refus d'un illustre suffrage.* — D'après La Monnoye, il s'agirait du grand Condé.

P. 69. — *Hæc eadem a summo expectes...* — *Juvénal*, I, 14.

RODOGUNE.

P. 71. — Cette tragédie, représentée en 1641, suivant les uns, en 1643, suivant les autres (voir notre notice I, XIII), ne fut imprimée qu'en 1647. Voici le titre de l'édition originale : « RODOGVNE, PRINCESSE DES PARTHES. TRAGÉDIE. *Imprimé à Rouën, & se vend A PARIS, Chez T. QVINET...* M. DC. XLVII. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » In-4° de 8 feuillets préliminaires non

chiffrés et 115 pages. Avec un frontispice gravé qui représente Rodogune empêchant Antiochus de boire la coupe empoisonnée. L'achevé d'imprimer est du dernier jour de janvier 1647.

P. 72. — *Cleopatre.* — Fille de Ptolémée Philométor, elle mourut en 120 av. J.-C.

— *Démétrius Nicanor.* — Roi de Syrie, 146-125.

— *Rodogune.* — Fille de Mithridate, roi des Parthes, qui devint reine de Syrie en 141 av. J.-C.

P. 75. — *Elle épousa son frère.* — Antiochus Sidétès.

P. 76. — *Il se veut retirer* (1682).

P. 81. — *Aveuglez dans vostre vain projet* (1682).

P. 82. — *En vain vostre amitié* (1682).

P. 96. — *Je devale.* — Dévaler, descendre.

P. 99. — *Recevez donc, mon fils* (1682).

P. 101. — *Ainsi de cette amour* (1682), mais il y a trois vers plus loin *cet* amour.

P. 105. — *Une larme du fils* (1660-1682).

P. 125. — *Aux Manes d'un époux.* — Epoux était alors pris souvent dans le sens de fiancé, comme le mot latin *sponsus* dont il dérive.

P. 134. — *Rodogune est à vous aussi-bien que l'Empire.* — Ce vers manque dans 1682.

P. 156. — *Vous demandiez mon sang.* — Dans toutes les autres éditions.

HERACLIUS.

P. 161. — Cette tragédie, dont la première représentation eut lieu à la fin de 1646, ou dans les premiers jours de 1647, parut sous le titre suivant : « HERACLIVS EMPEREVR D'ORIENT, TRAGÉDIE. *Imprimé à Rouën, & se vend à PARIS, Chez A. COVRBÉ... M. DC. XLVII. AVEC PRIVILEGE DV ROY.* » In-4° de 6 feuillets préliminaires non chiffrés, 126 pages et 1 feuillet pour le privilège. Achevé d'imprimer le 28. de juin 1647.

P. 162. — *Phocas*. — Empereur grec, 602-610, qui fit traduire en grec le *Digeste* et le *Code*, et paraphraser par Théophile les *Institutes* de Justinien.

— *Héraclius*. — Empereur grec, 610-641. Il fit en faveur des hérésiarques monothélites une profession de foi qui fut condamnée par le pape Jean IV.

— *Martian, Pulchérie, Léontine*. — Personnages inventés par Corneille.

P. 183. — J'ay fait pour *le* fléchir. — Dans les éditions de 1664-1682.

P. 191. — Que *notre* grand Monarque. — Dans les autres éditions.

P. 207. — ... Qu'on destine à *ma* mort. — Partout ailleurs.

P. 214. — Je vous plains *cher* Eudoxe. — Par une erreur inconcevable, toutes les éditions (1660-1682) donnent *cher* au masculin.

ANDROMEDE.

P. 259. — Voici le titre de l'édition originale de cette tragédie représentée en 1650 : « ANDROMEDE TRAGEDIE. Représentée avec les Machines sur ie Theatre Royal de Bourbon. A ROVEN, Chez LAVRENS MAVRRY... AVEC PRIVILEGE DV ROY. M. DC. LI. Et se vendent à PARIS, Chez CHARLES DE SERCY... » In-4° de 5 feuillets préliminaires non chiffrés et 124 pages; avec frontispice gravé par F. Chauveau et 6 grandes figures pliées. L'achevé d'imprimer est du 13. d'aoust 1651.

P. 261. — Tiré par *les quatre chevaux*. — Dans les autres éditions.

P. 279. — Je voy dans *ses regards*... — Dans les éditions antérieures à 1664.

P. 304. — S'envolent, l'un à gauche, & l'autre à *droite*. — Dans les autres éditions, excepté celles de 1655, 1682 et 1692. — *A droit*, parce qu'on sous-entendait *côté*, s'est dit, dans le xvii^e siècle, au lieu de *à droite* (Litttré).

P. 316.— *Princesse, cependant quittez ces tristes lieux,
Pour rendre à vostre cour tout l'éclat de vos yeux.*

Vers omis dans l'édition de 1682.

P. 319. — Par le juste mépris de nos *ressentemens* (1682).

P. 352. — Sur ce lasche *aversaire* (1663-1682).

D. SANCHE D'ARRAGON.

P. 359. — Cette comédie héroïque fut jouée la même année qu'*Andromède*. « D. SANCHE D'ARRAGON, COMEDIE HEROIQUE. Imprimé à Roüen, & se vend, A PARIS, Chez A. COVRBÉ... M. DC. L. AVEC PRIVILEGE DV ROY. » In-4° de 8 feuillets préliminaires non chiffrés et 116 pages, dont l'achevé d'imprimer est du 14. de may.

P. 361. — Enlève *en* nos Tyrans (1682).

P. 441. — Puisque vous *le* sçavez (1682).





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
DISCOURS DES TROIS UNITEZ, D'ACTION, DE JOUR ET DE LIEU.	5
EXAMEN DE RODOGUNE	37
EXAMEN D'HERACLIUS.	47
EXAMEN D'ANDROMEDE	57
EXAMEN DE D. SANCHE D'ARRAGON.	68
RODOGUNE	71

	Pages.
HERACLIUS.	161
ANDROMEDE.	259
D. SANCHE D'ARRAGON.	359
NOTES.	451



Achévé d'imprimer

Le trente août mil huit cent quatre-vingt-quatre

PAR

CHARLES UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévir)
imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume : 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

- LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice et des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisé).
- LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisé).
- RÉGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par H. COURBET. 1 vol. (épuisé).
- LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 volume (épuisé).
- MANON LESCAUT. 4 volume (épuisé).
6 Eaux-fortes d'après GRAVELOT et PASQUIER, pour illustrer *Manon Lescaut* 12 fr.
- BEAUMARCHAIS. *Théâtre*. (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— — (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).
- DAPHNIS ET CHLOË, avec notice par E. CHARAVAT. 1 volume (épuisé).
7 Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON pour illustrer *Daphnis et Chloë*, gravées par BOILVIN. 10 fr.
- ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIERE, avec notice et notes par A. PAULY. 8 vol. (épuisé).
35 Eaux-fortes d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière* 40 fr.
- ARIOSTE. *Roland furieux*. Traduction nouvelle par FRANCISQUE REYNARD, 4 vol. Chaque vol. 5 fr.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec une préface et des notes par ANATOLE FRANCE. 1 volume. 5 fr.
7 Eaux-fortes pour illustrer *Paul et Virginie*, dessinées et gravées par Ed. HÉDOUVIN 25 fr.
- BOILLEAU. *Œuvres* avec notice et notes par A. PAULY. 2 volumes. 10 fr.
7 Eaux-fortes d'après COCHIN, gravées par MONZIEUX, pour illustrer les *Œuvres de Boileau* . . . 10 fr.
- DANTE. *La Divine Comédie*, traduction nouvelle par FRANCISQUE REYNARD. 2 volumes 10 fr.





